

[Reliure (dos) "à la Cathédrale"]

Mandement s/le choléra
(31 Mars 1832) p.439

ŒUVRES

DE

M. BORDERIES.

I.

SE TROUVE, A VERSAILLES,
CHEZ ANGÉ, LIBRAIRE.

IMPRIMERIE DE DELAVAU,
rue St-Guillaume, n. 9.

ŒUVRES

DE

M. BORDERIES,

ÉVÊQUE DE VERSAILLES,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE.

AVENT, CONFÉRENCES, MANDEMENTS.

A PARIS,
CHEZ POTEY, LIBRAIRE,
RUE DU BAC, N° 46.
1834.

SERMON

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

SUR LA GRANDEUR DES SAINTS.

Qui timent te, magni erunt apud te per omnia.

Ceux qui vous craignent seront toujours grands devant vous. JUDITH. 16. 19.

Ce sont donc les âmes simples et fidèles, que les jugements du Seigneur remplirent ici-bas d'une terreur salutaire; qui, marchant humblement sous l'œil de ce maître redoutable, opposèrent aux maximes des mondains la pensée de ses arrêts suprêmes; à l'attrait des plaisirs, le souvenir de ses vengeances; ne connurent enfin d'autre mal que sa colère, d'autre bien que son amour: ce sont les Saints, en un mot, dont l'esprit saint révèle et proclame la grandeur. *Qui timent te, magni erunt apud te per omnia.*

Oui, Chrétiens, ils sont véritablement grands, ces amis de Dieu, que la Religion en ce jour nous montre réunis dans la cour

céleste. Ils sont grands, et par la faveur dont le Roi des rois les honore, et par la hauteur du trône sur lequel il les a fait monter, et par l'éclat du diadême dont il a couronné leurs fronts. Mais ils sont grands, surtout, par les titres qui leur ont ouvert les portes éternelles, par la vivacité de leur foi, par la constance de leur fidélité, par la générosité de leurs sacrifices, par l'héroïsme de leurs vertus. Toutefois, c'est vainement que le ciel publie leur gloire, et nous offre le spectacle de leur triomphe; leurs fêtes sont mises en oubli, leur culte languit sans honneur, les offrandes de la piété ne chargent plus leurs autels; et tandis que, solitaire dans ses temples, la Religion rassemble à peine quelques enfants fidèles pour célébrer les victoires des Saints et invoquer leur appui, l'indifférence déserte leurs solemnités, et l'impiété les poursuit de ses mépris et de ses outrages; car, que n'osent point, pour rabaisser et avilir les favoris de Dieu, des hommes dont les blasphêmes essaient de détrôner Dieu même! quels dédains pour la piété la plus touchante! quels soupcons outrageants pour le zèle le plus pur! pour les élans les plus sublimes quelles odieuses qualifications!

Ne souffrons pas que l'on fasse descendre les Saints à cet injuste abaissement, et défendons contre d'injurieuses accusations leur incomparable grandeur.

Les Saints sont véritablement grands : la raison elle-même ne sauroit méconnoître leur grandeur. 1er Point.

Les Saints sont véritablement grands : la Religion se fait gloire de publier et d'honorer leur grandeur. 2e Point.

Implorons, etc.

PREMIER POINT.

Laissons, Chrétiens, les préjugés et les passions s'obstiner à poursuivre, au milieu de l'appareil des dignités ou du faste de l'opulence, un vain fantôme de grandeur. Il faut à la raison un plus digne objet de ses hommages : il lui faut une grandeur qui soit personnelle à l'homme, qui brille de son propre éclat, qui se soutienne par sa propre énergie, que l'opinion ne puisse flétrir, que l'injustice ne puisse abattre, que la fortune ne puisse renverser : en un mot, la grandeur de l'âme est la seule que la raison consente à reconnoître; mais aussi, qu'elle rencontre des âmes éclairées, des âmes nobles, des âmes pures et détachées d'elles-

mêmes ! En dépit de leur obscurité, de leur dénûment, de leur oppression même, elles obtiendront ses suffrages et son admiration. La raison ne peut donc refuser aux Saints le nom de grands, puisqu'ils lui présentent des titres qui établissent à ses yeux la véritable grandeur, je veux dire, la profondeur de leur sagesse, l'élévation de leurs sentiments, l'innocence et le désintéressement de leurs affections.

C'étoit le sage qui, au jugement des philosophes du paganisme, méritoit seul le nom de grand : à les entendre, le sage est supérieur aux rois, puisqu'il se commande à lui-même ; aux conquérants, puisqu'il triomphe de ses passions ; à l'adversité, dont il dédaigne les outrages ; à la douleur, dont il surmonte les atteintes ; à la mort, dont il défie et brave les coups. Mais, ce sage imaginaire, l'Evangile seul pouvoit le réaliser, et il n'appartenoit qu'aux Saints d'en présenter d'innombrables modèles. Quel spectacle, en effet, offrirent à la terre, durant les jours de leur vie mortelle, ces Saints dont la Religion nous découvre aujourd'hui le triomphe !

Au lieu de cette sagesse incertaine et chancelante que suivoient en tâtonnant

tous ces habiles dont s'enorgueillit la philosophie païenne, quelle lumière vive brille aux regards des Saints, et éclaire leurs pas ! quelle connoissance précise du but qu'ils doivent atteindre ! quelle constance pour y parvenir ! quelle prudence pour parcourir une route bordée de tant de précipices ! Au lieu de cette sagesse intéressée qui levoit fièrement la tête, si les hommes la soutenoient par leurs applaudissements, et qui tomboit découragée, quand elle se voyoit en butte à leurs outrages : dans les Saints, quelle indifférence pour les opinions du vulgaire ! quelle modestie, s'ils sont condamnés aux éloges ! quelle sérénité, s'il leur faut affronter les mépris ! Au lieu de cette sagesse hypocrite et corrompue qui transigeoit avec les passions, et sourioit à la volupté : dans les Saints, quel respect pour la vertu ! quelles précautions pour l'entourer et la défendre ! quels ménagements et quelle sollicitude pour cette fleur si délicate, que le plus léger souffle peut flétrir !

Aussi, que la raison mette en oubli les titres les plus augustes des Saints ; qu'elle ne se souvienne plus qu'ils furent les enfants de la Foi, les disciples de l'Evangile, les

imitateurs de J.-C. : du moins lui faudra-t-il reconnoître que les Saints furent de vrais sages, inaccessibles aux préjugés qui aveuglent les hommes, à l'ambition qui les divise, à l'amour du plaisir qui les amollit, à toutes ces passions, enfin, qui tour-à-tour les courbent sous leur tyrannie : ou plutôt, de vrais sages qui, substituant Dieu à la place de l'intérêt, de l'orgueil, de la cupidité (honteux et fragiles fondements de la sagesse humaine), trouvèrent, dans ce nom adorable seul, le principe des plus sublimes, comme des plus solides vertus. S'ils commandent, c'est Dieu dont ils tiennent la place; s'ils obéissent, c'est Dieu dont ils exécutent les lois; s'ils sont dans l'opulence, ils rendront compte à Dieu de leurs trésors; s'ils sont pauvres, Dieu est leur père : il aura pitié de ses enfants. Dans les entreprises, Dieu est leur force; dans les incertitudes, leur conseil; dans les afflictions, leur consolateur; dans les persécutions, leur asile.

Que j'aime, Chrétiens, les transports et la reconnoissance de saint Chrysostôme pour cette divine sagesse ! Et dans une terre que les sophistes avoient fait retentir si long-temps de leurs frivoles déclamations,

qu'il m'est doux d'entendre le plus éloquent des Saints s'écrier en leur nom : « Voyez » quelle est la puissance, et quelles sont » les merveilles de notre nouvelle et céleste » philosophie. » *Videte quanta sit philosophiæ vis.* Elle n'est point superbe, et ne borne pas ses enseignements aux esprits cultivés, ou à quelques oisifs nourris dans l'opulence : tous sont appelés à l'entendre ; elle est populaire, les petits et les humbles se plaisent à ses leçons ; elle n'est point subtile, et ne se consume pas en des spéculations vaines ; elle veut, non que l'on disserte, mais que l'on devienne meilleur ; non que l'on vante la vertu, mais qu'on la suive ; et elle préfère aux plus pompeux éloges de la bienfaisance un verre d'eau donné au pauvre ; et un acte d'amour de Dieu, au traité le plus éloquent sur sa nature et sur ses attributs ; elle n'est point dure et stoïque ; elle est faite pour l'homme, elle soutient sa foiblesse, encourage ses efforts, accueille son repentir, pleure sur ses malheurs. *Videte quanta sit philosophiæ vis.*

Que voit donc une raison éclairée dans ces Saints innombrables qui, animés du même esprit, furent placés dans des con-

ditions diverses? elle y voit autant de sages, tous également dignes de sa vénération : sur le trône, des sages qui ne connurent pour eux-mêmes d'habileté que dans la justice, et, pour leurs peuples, de prospérité que dans la vertu ; sur les tribunaux, des sages dont la crainte ou l'intérêt ne firent jamais pencher la balance ; sous les armes, des sages qui entendirent la voix de l'humanité au milieu du tumulte et des violences de la guerre, et respectèrent, parmi la licence des camps, les supplications du foible, et les alarmes de la pudeur ; dans l'obscurité d'une vie commune et ignorée, des sages qui, inconnus aux hommes, rendirent le plus glorieux hommage à la vertu, en l'aimant pour elle-même, et trouvant dans ses charmes un assez doux salaire de leurs sacrifices et de leurs efforts. Enfin, dans les jeunes Saints eux-mêmes, la raison voit autant de sages qui, s'armant d'une noble haine contre la volupté, fermèrent l'oreille à ses enchantements, le cœur à ses amorces, ne vécurent qu'un printemps, mais l'embellirent de leur innocence. *Pueris his dedit Deus scientiam in omni sapientiâ.*

Mais à cette profonde sagesse, les Saints joignirent encore les sentiments les plus

sublimes. Non, ils ne pouvoient se contenter des grossières satisfactions qui servent d'aliment à l'enfant du siècle, ils le laissoient se courber vers la terre, y attacher son cœur, y borner son amour; mais pour eux, ce n'étoit pas à si bas prix qu'on pouvoit remplir leur noble ambition, ni assouvir ce besoin de bonheur dont ils étoient tourmentés. Que pouvoit leur offrir la terre qui pût répondre à l'immensité de leurs désirs? Quoi! ces trésors, c'est-à-dire ce vil métal que les sens, il est vrai, peuvent atteindre, que la main de l'avare touche, que son œil contemple, mais auquel l'âme ne peut s'unir : cette méprisable boue qu'il faut amasser avec des travaux si pénibles, conserver avec de si constantes sollicitudes, perdre tôt ou tard, avec de si cuisantes douleurs? Quoi! ces plaisirs, dont les mondains eux-mêmes déplorent la rapidité, accusent l'impuissance et taisent les remords? Quoi! ces honneurs si souvent prodigués au vice, que l'univers retentit d'acclamations pour une fois qu'il en verra revêtir la vertu? Non, ce monde est sujet aux vicissitudes, et il falloit aux Saints l'immutabilité; il est périssable, et il falloit aux Saints l'éternité; il est borné, les Saints

s'y voyoient circonscrits dans des limites trop resserrées : comme ce vainqueur fameux de l'Asie, ils s'y trouvoient à l'étroit, et s'élançoient par leurs vœux vers un autre monde, infini comme leurs désirs, et dont par leurs vertus il leur falloit faire la conquête. En un mot, c'étoit à Dieu qu'ils osoient prétendre ; c'étoit Dieu qu'ils redemandoient à toutes les créatures ; c'étoit Dieu qui seul pouvoit remplir leur intelligence, et rassasier leur amour : et de là, dans les Saints, ces soupirs brûlants d'une âme que Dieu peut seul désaltérer. *Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum.* De là, dans les Saints, cette généreuse impatience des fers qui les captivent et les arrêtent dans l'exil. *Cupio dissolvi.* De là, cette parole d'une incroyable hardiesse, qui révèle enfin au cœur de l'homme le secret de ses anxiétés, et du remède qui seul peut y mettre fin. « Vous nous avez faits pour vous, » Seigneur, et notre cœur n'a point de re» pos jusqu'à ce qu'il puisse se reposer en » vous. » *Fecisti nos ad te, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

Cependant, Chrétiens, tandis que la raison admire elle-même dans les Saints, la noblesse de leurs sentiments, la Religion nous

reprochera-t-elle, toujours sans fruit, notre avilissement et notre honte? Nous sommes les enfants des Saints, appelés comme eux à la plus haute dignité, *Filii Sanctorum sumus;* souffrirons-nous toujours que d'indignes passions nous dégradent? Nous faudra-t-il toujours plier la tête sous leur joug, étouffer notre conscience, éteindre notre raison, rougir de prononcer le nom de la vertu, et craindre de rencontrer ses regards? Nous sommes les enfants des Saints, *Filii Sanctorum sumus;* comme eux nous ne trouverons jamais qu'un seul bien qui puisse remplir notre âme, et comme eux, pour l'obtenir, nous n'avons qu'à le désirer. Jusques à quand languirons-nous dans le plus honteux dénûment? Que sommes-nous en effet, quand les passions nous tourmentent, que des malheureux souffrant les angoisses de l'indigence? Qu'est-ce qu'un avare, un impudique, un ambitieux? autant de pauvres qui se sentent dévorés sans relâche par une faim qu'ils ne peuvent rassasier, par une soif qu'ils ne peuvent éteindre, que leur misère trouble durant leur sommeil par de sinistres images, qui se réveillent pressés par le cri du besoin et consacrent leurs journées à mendier auprès des créa-

tures une pâture grossière, qui trompe, mais ne peut satisfaire leur avidité. *Circuibunt civitatem et famem patientur ut canes.* Ah! plutôt nous sommes les enfants des Saints, *Filii Sanctorum sumus*; méritons un nom si glorieux, justifions ce titre, en joignant comme les Saints, à la noblesse des sentiments, l'innocence et le désintéressement des affections.

Aimer: noble apanage du cœur de l'homme, sentiment ineffable qui, nous arrachant à nous-mêmes pour nous faire vivre dans autrui, étend ainsi et multiplie notre existence, participation céleste de cette charité infinie qui embrasse tout l'univers. Mais aussi, aimer: quand la corruption l'empoisonne, plaie honteuse des enfants d'Adam, source fatale d'où découlent la plupart des maux qui les inondent, lamentable principe de leur insolence et de leur bassesse, de leurs noires jalousies et de leurs aveugles préférences, de leurs joies insensées et de leurs brutales fureurs. Ce besoin si violent de notre âme, les Saints le connurent, ils surent eux-mêmes quel pouvoir exercent sur le cœur la voix de la nature, les liens du sang, l'intérêt de la commisération, l'attrait de la sympathie;

ils aimèrent aussi, mais ils surent captiver et soumettre le plus impétueux, comme le plus redoutable de nos penchants; ils aimèrent aussi, mais leurs attaches vertueuses ne donnèrent point d'alarmes à leur innocence, et ne firent pas rougir leur front; ils aimèrent aussi, mais l'amour de Dieu, affection première et dominante de leur âme, vint purifier et ennoblir ce second amour; ils aimèrent dans leurs parents le Dieu qu'il leur étoit si doux d'appeler leur père; dans leurs enfants, le Dieu à qui ils formoient de vrais adorateurs et des sujets fidèles; dans leurs amis, et les objets les plus chers à leur cœur, le Dieu qui voulant consoler l'homme dans la terre de son exil, lui donna l'amitié pour adoucir son pélerinage et calmer ses douleurs.

Mais non, leur amour ne pouvoit se renfermer dans de si étroites limites, ou plutôt ils auroient pris ce sentiment en défiance, s'il avoit dû sa naissance à la nature seule ou au seul penchant du cœur. Il faut que tout intérêt personnel soit banni de leurs âmes et que dans les doux épanchements de leur affection ils n'aient point à craindre de rencontrer vers eux-mêmes un dangereux retour. Il faut enfin que tous les hommes de-

viennent pour eux des frères, et s'il se peut qu'ils se ressentent tous de leur amour. Aussi, pour soulager l'infortune, pour soutenir la foiblesse, pour dissiper l'erreur, point de travaux qu'ils n'endurent, point de périls qu'ils n'affrontent, point de sacrifices qui ne leur semblent doux : les uns, brisant les plus chers liens de la nature courent s'ensevelir dans les sombres asiles de la souffrance, et consacrent leurs jours à panser ses plaies, à essuyer ses pleurs; les autres, le cœur déchiré par le spectacle de l'infortune, se dépouillent en sa faveur de tous leurs biens, préférant, dans leur charitable et pieux désespoir, l'indigence à une richesse trop pauvre pour soulager tous les malheurs. Ceux-ci, désabusés des illusions du siècle, vont dans la solitude préparer aux cœurs tendres une demeure pour y pleurer comme eux sans contrainte sur leurs mécomptes ou leurs erreurs; ceux-là, étrangers, mais non pas insensibles aux dernières dégradations du vice, élèvent des refuges où le crime puisse cacher sa honte, ou plutôt l'effacer sous une innocence que donne encore le repentir. D'autres entendant de loin les cris de leurs frères dans l'esclavage, traversent les mers, et pour

adoucir une dureté impitoyable vont offrir leur or, et, s'il le faut, leur liberté; d'autres, enfin, poursuivant dans des plages lointaines, et sous un ciel brûlant, des hommes que la nature avoit cachés parmi les bêtes féroces et dans le fond de ses vieilles forêts, les rassemblent à la voix de l'Evangile, leur apprennent à connoître celui qui créa l'univers, et leur montrant la croix sur laquelle un Dieu mourut pour les péchés de tous, ouvrent les cœurs de ces êtres farouches au sentiment de l'amour divin, et leurs lèvres aux doux cantiques de la charité fraternelle.

Comment la raison ne seroit-elle pas pénétrée d'admiration et de respect en contemplant dans les Saints, l'ineffable pureté de leurs affections, quand elle sait où se laissent entraîner trop souvent des cœurs dont elle est le seul guide, et qui sont réduits à n'entendre que ses leçons? quels froids calculs dans leurs attachements! quelles spéculations dans leurs sacrifices! quelle exagération mensongère dans leurs protestations! quel échange honteux de services, arrachés d'une part à l'indifférence par le seul intérêt, et de l'autre, d'une reconnoissance qui n'est que sur les lèvres.

Mais surtout quelle dépravation vient flétrir pour eux les affections les plus légitimes ! Quels excès trop souvent profanent les nœuds les plus sacrés ! enfin, jusque sous le voile de l'amitié que d'illusions, que de foiblesses, que de crimes peut-être !

Saint Tabernacle, où réside l'agneau sans tache, autel sacré où tant de fois il s'immole, ne craignez pas que je souille votre présence par la peinture de ces indignes débordements; ni que devant vous, je sonde le cœur humain dans ses hideux replis. Non, je ne veux pas remuer cette corruption profonde, ni relever à ce prix le désintéressement des affections des Saints et leur céleste innocence.

C'est assez pour leur gloire, aux yeux de la raison, d'avoir laissé sur la terre, comme pour traces de leur passage, les preuves de leur sagesse profonde; les souvenirs de la noblesse de leurs sentiments; enfin, les monuments de leurs affections pures et désintéressées. Voilà, pour la raison, les titres incontestables de leur grandeur.

Mais les Saints obtiennent un suffrage plus honorable et plus éclairé; car la Religion se fait gloire de publier et d'honorer leur grandeur.

DEUXIÈME POINT.

Que l'hérésie ait rejetté des pratiques qui importunoient les passions et des dogmes qui pesoient à la foiblesse, et que, refusant de croire aux excès de la miséricorde d'un Dieu et au mystère le plus touchant de son amour, elle ait renversé les tribunaux de réconciliation et chassé Jésus-Christ de nos tabernacles : ce sont des fureurs que je déplore, et que m'expliquent toutefois l'orgueil de l'homme et sa corruption lamentable; mais qu'elle ose dégrader les amis de Dieu, calomnier leur fidélité, ou se rire de leur puissance, et qu'oubliant les conseils mêmes de la raison, elle aille jusqu'à outrager l'Eglise qui les offre à notre vénération, et encourage pour eux nos hommages, il faut y reconnoître, Chrétiens, cette profondeur d'aveuglement, où l'erreur va s'enfonçant chaque jour quand elle a une fois brisé le joug salutaire de la foi et de l'obéissance. La Religion, au reste, se met peu en peine de ces soulèvements, et se plaît à reconnoître dans les Saints la véritable grandeur. Les Saints sont grands, en effet, aux yeux de la Religion, lorsqu'elle considère

l'étendue de leur pouvoir, l'éclat de leurs vertus, l'intrépidité de leur courage.

Quelle puissance, en effet, la Religion découvre dans ces élus de Dieu, désormais irrévocablement fixés dans son amour, et les éternels objets de ses complaisances et de ses faveurs ! Sur la terre, le partage des Saints étoit l'obscurité et l'humble dépendance sous laquelle les courboit ou la haine ou l'orgueil; dans le Ciel, Dieu les revêt de splendeur et de gloire, leur communique son autorisé suprême et les place sur un trône, inébranlable comme le sien. *Regnabunt cum illo*. Sur la terre, les Saints furent traînés tantôt devant le tribunal de leurs persécuteurs, et tantôt devant le tribunal des mondains, pour expier le crime de leur fidélité à l'Évangile, au milieu des tourments, ou du moins, des mépris; dans le Ciel, le souverain juge leur confie le soin de peser dans la balance les crimes de la terre, et ils doivent, comme lui, voir un jour les nations à leurs pieds attendre en tremblant leur sentence. *Judicabunt nationes*. Sur la terre, les peuples soulevés s'armèrent contre les Saints, comme ils s'étoient armés contre Jésus-Christ lui-même; mais ainsi que ce Dieu

sauveur, ils foulent maintenant leurs ennemis vaincus et partagent avec lui l'empire de l'univers, *dominabuntur populis*.

Mais ce pouvoir, Chrétiens, si glorieux pour les Saints, et qui nous découvre en eux tant de grandeur, ne nous laisse pas sans alarmes; s'il excite dans notre âme l'admiration, il y porte aussi l'épouvante. Que notre cœur se repose bien plus doucement quand nous contemplons dans les Saints un usage plus consolant, et pour parler ainsi, plus fraternel de leur puissance; quelle joie de considérer dans les Saints les amis de Dieu, qui sont aussi les nôtres; des passagers arrivés au port qui nous suivent de l'œil, et nous montrent la route au milieu des orages; des favoris du Roi des rois qui ne puisent si librement dans ses trésors que pour répandre sur nous d'abondantes largesses; des intercesseurs pleins de zèle qui jamais ne se lassent de parler pour nous, et ne parlent jamais en vain; des ministres du Tout-Puissant qui profitent de sa confiance et de sa faveur, pour écarter les fléaux qui nous menacent, humilier nos persécuteurs, terrasser nos ennemis, nous sauver de l'indigence, nous délivrer de la maladie, quelquefois nous

arracher des bras mêmes de la mort.

Que je plains ceux de nos frères que séparent de l'Église leurs coupables et tristes erreurs, de vouloir enlever aux Saints leur pouvoir, et à nous, notre confiance! Vous craignez pour l'autorité de Dieu? quoi! Dieu ne reste-t-il pas toujours l'arbitre souverain des grâces et des bienfaits? Les Saints ne sont pour nous auprès de lui que d'humbles suppliants; mais l'efficacité de leurs supplications leur vaut les priviléges de la toute puissance. *Omnipotentia supplex.* Vous craignez d'outrager les mérites de Jésus-Christ, de dégrader l'honneur de sa médiation? Mais qui jamais connut une autre source de tous les biens? Quel Chrétien, dans l'ordre de la nature, comme dans l'ordre de la Grâce, plaça jamais en un autre que l'Homme-Dieu toute son espérance? Mais les Saints furent ici-bas ses amis, dans le Ciel ne pourront-ils rien pour nous sur son cœur? Mais les Saints furent ici-bas pour lui de fidèles et intrépides soldats; dans le Ciel, feront-ils vainement parler en notre faveur le souvenir de leurs épreuves, de leurs combats et leur mort? Vous craignez les excès de la superstition? quoi! lorsque les Saints

sont sur la terre au milieu de nous, leurs prières sont notre recours, et quand ils sont une fois dans le Ciel, nous n'attendrions rien de leur puissance? Sur la terre les Saints suspendoient les lois de la nature, ou les renversoient à leur gré; dans le Ciel ils auroient perdu leur empire? Sur la terre l'ombre de Pierre guérissoit les malades; ils invoqueroient en vain son appui quand il est dans l'éclat de sa gloire? Sur la terre, Paul étoit mortel et commandoit à la mort; et elle refuseroit de lui obéir maintenant qu'il est pour jamais affranchi de sa cruelle loi?

Ah! Chrétiens, que la Religion nous apprend éloquemment à repousser ces insoutenables et désolantes doctrines. Voyez-là, dès sa naissance au milieu de l'horreur des persécutions et dans l'obscurité de ses catacombes élever ses premiers autels sur le tombeau de ses défenseurs, et montrer sa confiance dans le pouvoir des Saints en faisant ainsi comme monter ensemble vers le trône de Dieu, les mérites de la mort du Sauveur, et le cri du sang de ses martyrs. Voyez-la dans des jours plus sereins élevant de toutes parts en l'honneur des Saints d'augustes Basiliques, y rassembler à grands cris le nombreux concours de ses enfants, et

suspendre chaque jour à ces antiques voûtes de nouveaux monuments de la puissance des Saints, et de la reconnoissance des peuples. C'est là que s'offrent à chaque pas, du crédit des Saints les plus glorieux souvenirs. Que de complots étouffés! que de craintes bannies! que de fléaux dissipés! c'est là que ne furent point vaines les prières du laboureur pour sa moisson; du pauvre opprimé pour son modeste héritage; de la jeune épouse pour son époux; de la mère enfin pour son fils, enveloppé déjà des ombres de la mort; c'est là que les maîtres du monde apprirent plus d'une fois à porter la prudence dans les conseils, la constance dans l'adversité, l'intrépidité dans les périls : c'est là que jadis nos pieux monarques alloient chercher l'étendard redoutable des combats, et se précipitant sur l'ennemi en invoquant l'Apôtre de la France, perpétuoient parmi leurs guerriers la confiance au pouvoir des Saints avec l'héritage de la valeur.

Mais les Saints si grands aux yeux de la Religion par l'ètendue de leur pouvoir, le sont aussi par l'éclat de leurs vertus.

Quelle douceur pour un Chrétien instruit de sa foi et qui en a médité les preu-

ves, de contempler la gloire qui de toutes parts environne la Religion! Les prédictions qui durant tant de siècles l'annoncent à la terre; les bienfaits qui à sa venue justifient la longue impatience de l'univers; la nuit de l'idolâtrie chassée par sa lumière; les temples des Dieux s'écroulant à sa voix; les philosophes devenus ses adorateurs, et les rois ses tributaires; enfin la sublimité de ses enseignements, la sagesse de ses lois, la puissance de ses consolations, tout montre au Chrétien, dans sa Religion, la noble fille du Ciel, organe des oracles de Dieu, et dépositaire de son pouvoir. Cependant les Saints, qu'elle a nourris du lait de sa doctrine, et dirigés de ses conseils, lui assurent, par leurs vertus, une gloire plus frappante pour tous les regards. Il n'est point de nuages que les vertus des Saints ne dissipent par leur éclat; il n'est point d'objections auxquelles les vertus des Saints ne répondent. Que pouvez-vous en effet objecter à la Religion? quoi? l'obscurité de ses dogmes? Il est vrai, ses dogmes indignent l'orgueil, mais les vertus des Saints gagnent le cœur; elles finissent même par subjuguer la raison. Les objections sont bientôt épuisées contre une doctrine dont les disciples se

font chérir. Quoi! la tristesse et l'austérité de sa morale? Mais les vertus des Saints dissipent bientôt ces préjugés injustes. Comment ne pas deviner l'indulgence réelle de la Religion et les douceurs secrètes qu'elle prépare à ses amis, quand les Saints, si fidèles à pratiquer ses lois, découvrent le calme divin dont leur âme est remplie, par la sérénité qui embellit leur front? Quoi! la contrainte imposée aux passions? mais il faut que les passions se taisent devant les vertus des Saints, et qu'on voie tomber les emportements de la vengeance devant leur patience invincible; l'amour de l'or, devant leur héroïque pauvreté; la fureur pour de honteux plaisirs, devant leur céleste pudeur. Aussi, voyez les Saints, à la naissance du christianisme: par leurs vertus seules, ils confondent les sophistes, ils troublent leurs ennemis, ils attendrissent leurs bourreaux; par leurs vertus seules, ils montrent la divinité de la Religion, et parlent, en sa faveur, un langage qui n'a pas moins de puissance sur les cœurs que la parole même de Dieu. Ah! c'est qu'il n'appartenoit en effet qu'à une Religion divine de former les vertus des Saints; seule elle pouvoit offrir à la terre, au milieu de

tant de corruption, ces miracles de tempérance et de chasteté; au milieu de tant d'égoïsme, ces miracles de grandeur d'âme et de générosité; au milieu de tant de férocité, ces miracles de sensibilité et de bienfaisance.

Que dis-je! les prodiges surnaturels, les miracles qui environnèrent de tant de gloire le berceau de la Religion, et qui, dans la suite des siècles, attestèrent tant de fois son pouvoir, ne lui attirèrent pas plus d'admiration et d'hommages que n'ont fait les vertus des Saints: autres miracles, moins frappants au premier aspect, mais qui font sur les âmes une impression plus durable et plus sûre. Comparez, en effet, les premiers miracles aux seconds, et établissez la différence. Les premiers portent, il est vrai, la conviction dans l'esprit; mais ils éblouissent les regards, ils confondent la raison, ils ne jettent qu'un éclat passager. Les seconds demeurent, pour ainsi parler, fixes et immobiles; l'œil peut les contempler à loisir; ils remuent les âmes, ils y excitent une émulation sainte, ils entraînent la volonté. Les premiers n'ont qu'un petit coin de terre pour théâtre; les seconds sont offerts en spectacle à l'univers

entier. Là on guérit, il est vrai, les malades, on rappelle les morts à la vie; mais ici on guérit les plaies de l'âme, on l'arrache à une mort plus cruelle que celle qui donne tant d'effroi, à une corruption plus profonde que celle du tombeau. Là on redresse les boîteux, on rend la lumière aux aveugles; mais ici on dissipe les ténèbres de l'erreur, on soutient les cœurs chancelants et foibles dans la route de la vertu. Là on apaise les flots agités; mais ici on fait succéder aux orages des passions le calme de l'innocence. Enfin, c'est là que la Religion, il est vrai, enlève notre étonnement; mais c'est ici qu'elle captive notre amour.

Enfin, la Religion, après avoir admiré dans les Saints l'éclat de leurs vertus et l'étendue de leur ponvoir, n'admire pas moins la grandeur du courage qu'ils ont déployé pour sa défense.

Ne devroit-il pas suffire à la Religion de sa majesté et de ses bienfaits pour la défendre? et faut-il que cette noble Etrangère rencontre si souvent sur son passage, au lieu des acclamations et des chants de triomphe, des insultes et des cris de fureur; au lieu de sujets fidèles et soumis, des enfants dénaturés et des ennemis achar-

nés à sa ruine ? mais, du moins, de vaillants soldats lui servent de cortége, et, de siècle en siècle, les Saints veillent à ses côtés, repoussent de sacriléges assauts, et maintiennent l'honneur des divines promesses.

La Religion trouve toujours, dans les Saints, des soutiens inébranlables, des vengeurs intrépides, d'insurmontables remparts. Points d'assauts si violents qu'ils ne repoussent, point de haine si ardente qu'ils n'éteignent, point de fierté si haute qu'ils ne contraignent de plier.

Si un ministre furieux veut faire triompher l'hérésie de son maître par les menaces et les terreurs, la Religion aura ses Basile, et l'on saura quel langage la fermeté place sur les lèvres d'un véritable Evêque. Si un prince vertueux, mais bouillant, plonge par un accès de colère une ville immense dans le deuil, et que les flatteurs se taisent, la Religion aura ses Ambroise, et les oreilles du maître du monde entendront la vérité, et ses yeux apprendront à verser les larmes du repentir. Si, après avoir désolé la terre par les meurtres et les ravages, un conquérant farouche s'apprête à remplir de ruines et de sang la cité des Saints, et que les empereurs tremblants

fuient, eux-mêmes, à son aspect, la Religion aura ses Léon, pour affronter sans pâlir cet homme, le Fléau de Dieu, et les paroles de la menace viendront expirer sur ses lèvres, et les flots de l'orgueil se briser aux pieds d'un pontife désarmé, et devant la majesté inattendue de ses regards.

Mais peut-on essayer de parcourir les annales des Saints, pour raconter les traits innombrables de leur courage? Remontons plutôt à la naissance de la Religion et jugeons quel héroïsme les Saints dans tous les siècles ont déployé pour elle, en voyant par quelle valeur invincible ils ont protégé son berceau. Quel noir orage se forme tout-à-coup, et s'apprête à fondre sur la Religion! quels sont de toutes parts contre elle ces cris de rage, ces imprécations, et ces fureurs! Du haut du Capitole, le signal de sa persécution s'est fait entendre, et d'un bout de l'Empire à l'autre, le paganisme rugit au seul nom de Chrétien. L'injustice dresse ses tribunaux, la cruauté prépare ses supplices. Pour le Chrétien, plus de reconnoissance, plus d'amitié, plus de souvenir des affections les plus douces, et des noms les plus chers. Le juge voit à son tribunal le maître traîné par l'esclave, le

père par le fils. C'est l'époux qui devient le délateur de son épouse; c'est l'ami qui devient pour son ami un implacable accusateur. Les lois si favorables aux passions, si indulgentes pour le crime lui-même, s'arment contre le Chrétien d'une inconnue et et inépuisable rigueur. Les roues et les chevalets, les grils brûlants, l'huile enflammée, les scies et les pointes de fer, toutes les inventions d'une haine ardente et féroce attendent les Chrétiens pour leur arracher un lâche désaveu, ou les punir de leur constance.

Où fuirez-vous, troupe foible et désarmée pour trouver un asile contre tant de fureurs? Agneaux innocents, où fuirez-vous pour échapper aux loups cruels qui s'apprêtent à vous dévorer? Quoi! prendre la fuite aux approches de l'ennemi! Chercher les ténèbres et la retraite quand la Religion invoque l'assistance de leur valeur! Voyez-les accourir de toutes parts, se précipiter en foule au-devant des gouverneurs et des juges, publier à grand cris le titre qui fait leur crime, et briguer l'arrêt qui va les condamner, avec la même ardeur qu'un accusé soupire après la sentence qui doit l'absoudre. Rien ne peut renverser ces

cœurs généreux, ni la colère des Empereurs, ni la perte des biens et des dignités, ni l'opprobre qu'on prétend imprimer à leur nom; rien ne peut amollir ces mâles courages, ni les espérances ou les promesses, ni les douces insinuations de la flatterie, ni les supplications et les regrets, ni leurs parents et leurs amis en pleurs; rien ne peut porter l'effroi dans ces âmes intrépides, ni l'appareil de ces tortures, ni la recherche de ces supplices, ni la vue de leurs frères qu'on immole à leurs yeux. Que dis-je? à ce spectacle s'allume une ardeur nouvelle; pour un Chrétien qui meurt, naissent d'innombrables Chrétiens, et pour une voix qui s'éteint dans les supplices, s'élèvent mille voix qui appellent l'honneur d'une semblable mort. Point d'âge, de sexe, ni de condition qui ne montre un égal courage. Tantôt ce sont des esclaves, mais à qui le christianisme en leur donnant la vraie liberté, leur en enseigna le langage et leur apprit à montrer devant leurs juges les sentiments les plus hauts et la plus vénérable dignité; tantôt, ce sont de nobles Romaines nourries dans la délicatesse, et accoutumées aux honneurs, qui sans frémir descendent dans les ténèbres.

d'une prison infecte, et bientôt montent d'un pas ferme sur un échafaud; quelquefois ce sont des guerriers, long-temps invincibles contre les ennemis de l'Empire, et qui maintenant courbent la tête, sans se plaindre, sous la hache du bourreau; d'autres fois, c'est un vieillard à qui le juge ordonne de blasphêmer Jésus-Christ: il y a, répond-il, quatre-vingts ans que je le sers, et qu'il me fait du bien; pourrois-je le maudire! Enfin, quelquefois, c'est une mère portant encore entre ses bras, l'enfant à qui elle n'apprit à délier sa langue que pour dire, je suis Chrétien; il le redit encore au pied du tribunal, et l'arrêt du juge ne le sépare point de sa mère; il ne sembloit pas mûr pour le supplice, il l'étoit pour la victoire. *Nondum matura pœnæ, jam matura victoriæ.* D'autres fois, ce sont des vierges timides, et pleines de pudeur, mais qui, lorsque le combat les appelle, courent, parées de leurs habits de fête et rayonnantes d'espérance, affronter les rugissements des bêtes féroces, et les clameurs homicides de l'amphithéâtre.

L'amphithéâtre! ô éternel monument du courage des Saints, qui durant trois siècles entiers, reçûtes dans votre enceinte tant

d'innocentes victimes et vîtes ruisseler leur sang, vous survivez à la grandeur romaine! Au milieu de ses débris, vous demeurez encore debout pour rappeler sans cesse à Rome chrétienne, les merveilles de sa naissance, et lui dire plus éloquemment que ne le faisoient à la vieille Rome ses flatteurs, ce qu'il en coûta de travaux et d'épreuves pour l'établir sur ses immortels fondements.

Tantæ molis erat Romanam condere gentem!

Heureux qui peut visiter vos augustes ruines! heureux qui peut descendre dans ces caveaux sombres, d'où s'élançoient sur les Chrétiens, les lions et les ours; parcourir ces vastes galeries d'où un peuple immense applaudissoit à leur mort avec fureur; et dans ces mêmes lieux où le Christ fut accablé de tant de malédictions et d'outrages, entendre en son honneur de pieux cantiques, et voir déployer l'étendard de sa puissance et de son amour!

Honorons donc, Chrétiens, par d'humbles hommages et de ferventes supplications, ces Saints qu'entourent de si brillants honneurs, et que relève une grandeur si sublime; contemplons leur gloire, applaudissons à leur triomphe, ou plutôt

que cette vue réveille en nous le souvenir de notre immortelle destinée, et nous enflamme d'une noble émulation pour marcher sur leurs traces. Ils sont nos frères, serons-nous les seuls déshérités? Ils ont conquis un bonheur éternel, nous condamnerons-nous à d'éternelles douleurs? Ils ont triomphé des passions, en serons-nous toujours les esclaves? Jamais la raison humaine n'a plus vanté ses lumières; jamais elle ne fit parler plus haut ses titres et ses droits : comme les Saints, montrons-lui quelle sagesse, quelle élévation, quelle innocence éclatent dans les vrais disciples de l'Evangile, et faisons rougir de ses dédains cette maîtresse si fière, dont nous payons depuis long-temps si cher l'orgueil et les erreurs. La Religion languit dans l'avilissement, elle a perdu sa splendeur et sa magnificence; comme les Saints, rendons-lui l'éclat des vertus, et les larmes de la joie seront les seules qu'on lui verra répandre. Défendons-la contre ses ennemis; elle réclame contre eux notre courage, notre zèle et nos vœux; mais si elle nous demandoit un plus généreux sacrifice; si, comme tant de Saints, nous étions appelés à lui offrir la preuve la plus signalée de l'amour, heu-

reux celui à qui il seroit donné de mourir pour elle, et d'échanger, pour sa défense, une vie pleine de périls et de douleurs contre une vie où Dieu dédommage ses serviteurs de leurs tribulations, par une félicité éternelle.

AUTRES EXORDES ET PERORAISONS

POUR LE MÊME SERMON.

EXORDE

POUR LA FÊTE

DE SAINT-DENIS,

PRÊCHÉ A SAINT-THOMAS D'AQUIN.

QUELLE grandeur, Chrétiens, dans ces Apôtres illustres de la France, dont la solennité nous rassemble ! quels droits à notre vénération, à notre reconnoissance et à notre amour ! ils sont nos pères dans la Foi : si les ténèbres dont ces contrées étoient couvertes ont été dissipées, si la lumière de l'Evangile brille pour nous, si nous connoissons le vrai Dieu, si le nom de Jésus est sur nos lèvres, si son amour est dans nos cœurs, c'est à leur zèle que nous devons ces inestimables priviléges. Ils sont nos amis : quelle amitié que celle qui, pour nous porter les seuls biens désirables, pour nous guérir des seuls véritables maux, compta pour rien les travaux, les outrages, les

tourments et la mort! Ils sont nos vainqueurs : ne rougissons pas de notre défaite; c'est pour nous arracher à l'esclavage qu'ils nous ont subjugués; c'est pour nous faire régner qu'ils nous ont vaincus. Quelle grandeur! tout ici nous la rappelle, et cette auguste Basilique élevée en leur honneur non loin de cette Capitale, et ces tombes royales placées près de leurs tombes, et ce pieux concours célébrant avec allégresse la mémoire du jour où leurs dépouilles mortelles, après un indigne bannissement, furent de nouveau replacées dans ce temple par un pontife héritier du siége de Denis comme de ses vertus. Toutefois, ne nous arrêtons pas à cette seule vue; contemplons, avec nos saints Apôtres, tous ces Saints qui sont réunis avec eux dans la cour céleste, et dont l'Esprit-Saint révèle aussi et proclame la grandeur. *Qui timent te magni erunt apud te per omnia.*

PÉRORAISON.

Adressons, avant tout en ce jour, de ferventes prières aux saints Martyrs, dont la solennité nous rassemble, qui firent briller sur les Gaules la lumière de l'Evangile, et fécondèrent notre patrie par leurs sueurs

et leur sang. Saints Apôtres de la France, entendez les prières d'une patrie qui vous fut toujours chère, et dont les longs malheurs réclament, plus que jamais, les preuves de votre sollicitude, et les miracles de votre puissance. Et vous surtout, ô saint et premier pasteur qui jadis fûtes envoyé vers nos pères, et qui leur apprîtes à bénir le seul Créateur de l'univers, et à prononcer avec amour et actions de grâces le nom si longtemps inconnu du Sauveur des hommes, veillez toujours sur votre troupeau, et défendez un héritage dont, par votre zèle, vos travaux et votre mort, vous fîtes autrefois la conquête; mais veillez aussi sur ce pontife révéré (1), que l'Eglise de Paris appeloit par de si vifs désirs, et qui vient enfin la consoler de son long veuvage et de ses amères douleurs. Ah! s'il est votre successeur, comme vous il est envoyé par le successeur de Pierre; comme vous il aime ses brebis; comme vous il donneroit pour elles la preuve la plus généreuse de l'amour. Il est votre successeur: comment ne pas le reconnoître à la majesté de son front, au sou-

(1) M. le cardinal de Talleyrand-Périgord, archevêque de Paris.

rire si doux de ses lèvres, à la tendresse de ses regards, mais surtout à ces vertus qui depuis si long-temps le rendent l'honneur de l'épiscopat français, et dont le plus léger nuage, durant une si longue carrière, n'a jamais terni l'éclat. Que long-temps il étende sur nous sa houlette; que long-temps il nous distribue les pâturages de la vie; que nous nous courbions long-temps sous sa bénédiction paternelle; que long-temps il s'appuie sur ce prélat (1) qu'il forma par ses leçons, qu'il aime à appeler son fils, et dont la piété, les lumières et le courage s'environnent déjà par avance de l'honneur qui ne semble réservé qu'aux cheveux blancs.

Mais pourquoi faut-il que, dans cette allégresse publique des enfants de la Foi, je voie le sujet de mes amertumes et de mes douleurs! Hélas! n'étoit-ce pas ici que j'avois trouvé ma patrie, mes amis et mes biens les plus doux! puis-je espérer de rencontrer jamais des conseils plus sûrs, de plus pieux exemples, un plus aimable support, un plus tendre intérêt! Souffrez pour-

---

(1) M. de Quelen, alors coadjuteur de M. le cardinal de Périgord.

tant que je me plaigne à vous-mêmes, mes frères, de ce nouvel ordre qui me sépare de vous. Oui, c'est vous qui m'avez perdu par votre indulgence même; c'est vous qui, payant par trop d'éloges plutôt les désirs que les preuves de mon zèle, avez appelé sur moi les regards, et me faites sortir d'une obscurité qui devoit être mon partage pour jamais. Cependant, quelque amers que soient les fruits de tant de bonté, recevez ici ma reconnoissance. Je vous rends grâces, avant tout, pasteur vénérable de ce troupeau (1), vous qui m'accueillîtes avec une affection si douce au retour d'une terre étrangère, qui m'appelâtes votre ami quand je n'étois qu'un inconnu pour vous; vous qui, durant vingt-quatre années, m'apprîtes qu'on pouvoit allier l'affection la plus intime avec le respect le plus profond, quand je voyois de si près une piété si tendre, un noble désintéressement, une ineffable fermeté; vous enfin qui me fîtes si constamment comprendre les douceurs de l'amitié chrétienne, et surtout la sainteté de mes devoirs! Je vous rends grâces, prêtres de ce clergé, qui fûtes pour moi des frères, et

(1) M. Delalande, depuis évêque de Rodez.

dans lesquels la Providence m'a ménagé de si touchants modèles et des amis si sûrs. Je vous rends grâces aussi, enfants que j'ai vu croître sous mes yeux; je vous rends grâces d'avoir prêté à mes leçons une oreille si docile, et récompensé mes travaux par tant de consolations, par votre attachement, et trop souvent par vos louanges. Hélas! c'est votre amitié que je dois surtout accuser; car, qui jamais m'auroit connu si je n'avois instruit l'enfance! Ah! du moins mon cœur ne perdra jamais ce doux souvenir, et mon titre le plus cher sera toujours celui de votre ami et de votre Apôtre.

O mon Dieu, bénissez des cœurs que vous m'avez commandé vous-même d'aimer d'un amour si tendre, et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

EXORDE DU MÊME SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT-PIERRE,

PRÊCHÉ A SAINT-SULPICE.

C'est dans le prince des Apôtres, avant tout, que se justifie, Chrétiens, cet infaillible et consolant oracle. Que sont, près de la grandeur à laquelle Pierre se voit maintenant élevé, que sont les dignités les plus hautes et les plus éclatants honneurs! Quelle gloire! Le maître adorable pour qui il brava tant de périls, endura tant d'outrages, souffrit tant de tourments, a placé près de lui, dans le ciel, cet ami si fidèle et si cher, et lui fait oublier, dans les doux épanchements de sa tendresse, les jours où il connut les humiliations et la douleur. Quelle puissance! C'est Pierre qui du haut du ciel veille encore sur cette Eglise qu'il fut chargé de consoler de l'absence de Jésus-Christ même; c'est Pierre qui guide encore le troupeau, qui dirige encore les pasteurs; enfin, c'est à la voix de Pierre que les por-

tes de la cité éternelle s'ouvrent ou se ferment sans retour. Enfin, quel renom et quelle autorité! Est-il un peuple si sauvage où son nom n'ait été prononcé? une région si lointaine où ses oracles n'aient retenti? On traverse les mers, on essuie de longues fatigues pour venir baiser ses chaînes; et les rois, poursuivis par le sort et tombés dans l'abaissement, viennent se consoler de la perte d'un trône auprès de son tombeau. Cependant Pierre n'est pas le seul dont nous admirerons la gloire; et tous ces Saints innombrables, dont il est le chef, méritent aussi que nous contemplions leur grandeur; car ils sont véritablement grands. *Qui timent te, magni erunt.*

PÉRORAISON.

Mais adressons surtout de ferventes prières à cet Apôtre glorieux qui, du haut du ciel, suit encore avec sollicitude cette barque mystérieuse qu'il conduisit le premier à travers tant d'écueils et d'orages. O chef auguste et révéré du collége apostolique, abaissez toujours un regard de prédilection sur cette portion honorable et chère de l'immense héritage dont vos travaux et

votre mort assurèrent jadis la conquête! Que toujours elle réjouisse les regards de la Religion par sa piété fervente, sa fidélité inébranlable, et l'éclat si touchant de ses solennités. Soutenez, au milieu de tant de peines et de soucis, un pasteur dont l'amour de son troupeau publie assez les vertus et le zèle, et qui, blanchi avant le temps sous des travaux pénibles, ne veut trouver que dans des fatigues nouvelles son délassement et quelquefois l'oubli des plus cuisantes douleurs. Environnez toujours de votre protection puissante ce troupeau où la piété, comme l'honneur, trouvent encore un asile; soutenez-y l'amour de la Religion, la sainteté des mœurs, l'horreur des nouveautés profanes; enfin, ces vertus fortes et antiques qu'il a toujours opposées avec tant de constance aux scandales du siècle, aux séductions des doctrines perverses, aux sarcasmes de l'impiété en crédit, et peut-être à ses rugissements. Obtenez à tous les biens de la vie présente et ceux de l'immortalité.

EXORDE DU MÊME SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINTE GENEVIÈVE.

C'EST surtout en ce jour, Chrétiens, que reçoit une confirmation éclatante, cet oracle de l'Esprit-saint, qui place dans la crainte de Dieu le principe d'une véritable et solide grandeur. Elle craignit Dieu cette humble Bergère qui, durant de si longues années, offrit à notre patrie l'attendrissant spectacle de l'innocence la plus pure, de la piété la plus tendre, du courage le plus intrépide, du plus profond détachement: et maintenant placée au plus haut de sa gloire, dispensatrice des grâces du Seigneur, elle oublie son obscurité passagère au sein de l'éternelle splendeur, et les jours sitôt passés de l'humiliation au milieu de la pompe et de l'éclat d'un immortel triomphe. Mais quel témoignage solennel de sa grandeur, la piété n'offre-t-elle pas ici à nos regards! Ce nombreux concours et ces flots

pressés d'un peuple portant aux pieds de Geneviève ses hommages et ses supplications; ces cantiques, dont la prière seule interrompt la touchante et céleste harmonie; ces vénérables apôtres de la France, nourrissant aux autels de leur sainte Patronne le courage qui les soutient et le zèle qui les consume; et ce Pontife enfin (1), dont le front, au premier aspect, trahit tout à la fois le cœur si tendre et la ferveur si vive, qui déjà ne peut plus parler de sa jeunesse à ceux qui comptent ses travaux, ses conquêtes et ses vertus; mais qui place au rang de ses plus doux souvenirs le jour, où les portes de ce temple auguste, ces portes que depuis long-temps la piété ne regardoit qu'en pleurant, s'ouvrirent enfin devant lui, et virent, après trente années de solitude et de silence, un peuple immense faire retentir ces voûtes de ces pieux transports, et inonder cette enceinte sacrée devenue trop étroite pour tant d'adorateurs : tout nous parle donc aujourd'hui de la grandeur de Geneviève. C'est ainsi que Dieu se plaît à la glorifier, et qu'il nous montre ce qu'il réserve à ses élus d'éclats et d'honneurs, car ils sont véritablement grands; etc., etc.

(1) Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris.

PÉRORAISON.

Mais adressons surtout de ferventes prières à cette Vierge illustre qui tant de fois fit éclater en notre faveur sa sollicitude et son pouvoir. Abaissez, ô Geneviève, abaissez en ce jour un regard plus bienveillant encore, et plus tendre, sur une ville qui depuis si long-temps est placée sous vos ailes, et trouve toujours, dans votre appui, sa consolation et sa gloire. Reconnoissez encore, à cette ardeur qui rassemble ces Chrétiens innombrables autour de vos autels, à la vivacité de leur foi, à leur religieuse allégresse, reconnoissez les enfants de ces Français qui, durant treize siècles, invoquèrent votre nom par de si fervents soupirs, et chargèrent vos autels de si riches offrandes. Hélas! un violent et cruel orage sembloit avoir dissipé tous ces biens sans retour; mais les monuments les plus précieux de votre gloire ont survécu à la tempête, et en vous attestant, ô Geneviève, notre respect et notre amour, vous rappellent aussi nos titres et nos droits. Cette montagne, du haut de laquelle vous veillez sur votre héritage, et dont on ne peut prononcer le nom sans dire aussi le vôtre; ce temple, miracle

de l'art, ou plutôt de la Foi, qui porte sur son front auguste l'acte désormais ineffaçable de notre réconciliation avec notre Dieu, notre Patronne et nos Rois; et cette Croix enfin qui, placée sur le faîte de ce saint et sublime édifice, se montrant avant tout aux yeux du voyageur, lui dit que nous sommes aussi les disciples de l'Evangile et les enfants de Geneviève, et que cette cité, dont il vient admirer les merveilles, n'a pas à lui en offrir qui soit, plus que votre temple, digne de fixer ses regards : tout publie notre confiance, tout parle de votre grandeur : soyez-nous donc propice, et montrez toujours pour nous votre charité maternelle. Que le pauvre trouve toujours près de vous la constance de la résignation ou les douceurs de l'espérance; que toujours l'habitant des campagnes, pour prix de son espoir en votre appui, soit réjoui par la prospérité de ses troupeaux, de ses vignes et de ses moissons; que toujours le malade, se revêtant, dans une pieuse confiance, du lin consacré par l'attouchement de vos dépouilles mortelles, sente circuler la force et la vie dans ses veines, mais surtout dans son âme le courage et la Foi.

Enfin, ô Geneviève, protégez la noble famille que depuis tant de siècles Dieu charge de nous donner des lois; gardez-nous notre Roi; prolongez son auguste vieillesse; ses cheveux blancs nous le rendent plus cher, son langage nous en semble plus doux, et sa piété plus vénérable et plus tendre: il nous le faut long-temps encore; la Religion a besoin de ses exemples; la paix, de sa prudence; notre cœur, de son amour. Gardez ce glorieux vainqueur dont la Foi a doublé le courage, dont les lauriers ne coûtent point de larmes, qui pacifie les peuples et affranchit les rois. Gardez tous les augustes rejetons de saint Louis, si justement appelés fils de France, puisqu'ils chérissent si tendement leur mère, et sont payés par un si doux retour. Ainsi vous protégerez toujours notre patrie, et vous lui ménagerez, dans les biens de la vie présente, un gage de l'éternelle félicité.

EXORDE DU MEME SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINTE MADELEINE.

Ubicumque prœdicatum fuerit Evangelium istud in universo mundo, et quod fecit hœc narrabitur in memoriam ejus.

Partout où sera prêché cet Evangile, qui le doit être dans tout le monde, on racontera, à la louange de cette femme, ce qu'elle vient de faire pour moi.

MARC, 14. 9.

TELLES sont les douces paroles que recueille de la bouche du Sauveur cette heureuse pénitente : c'est ainsi qu'il relève, par de glorieuses espérances, un cœur qui sembloit flétri pour jamais par le souvenir de ses foiblesses et la douleur de son repentir. Oui, au milieu de son humiliation profonde, de la rougeur répandue sur son front, de l'abondance de ses larmes et de ce long voile dont ses cheveux la couvrent, son âme s'ouvre encore à une joie secrète, quand le Maître divin, dont elle arrose les pieds de ses pleurs, lui annonce que le monde entier retentira d'âge en âge de l'histoire de

ses égarements et du récit des divines miséricordes, et par cette prédiction inattendue, confond les détracteurs de Madeleine et contente les vœux de son humilité, comme de son amour.

Mais jamais cette consolante promesse ne reçut son accomplissement avec plus d'éclat que dans ce jour à jamais mémorable dans les annales de la piété, où les dépouilles mortelles de votre illustre Patrone, placées pour la première fois dans cette enceinte sacrée, sont venues relever la gloire de ce temple auguste, que le nom seul de Madeleine rendoit déjà pour vous si vénérable et si cher, et ajouter par leur présence je ne sais quoi de plus tendre à votre piété et de plus profond à vos hommages. C'est ainsi qu'après dix-huit siécles, Jésus-Christ tient encore sa parole à Madeleine et la dédommage de ses abaissements par la plus solide grandeur.

Toutefois ils sont grands aussi, etc.

PÉRORAISON.

Mais implorons surtout en ce jour la sainte Patrone dont le nom est si familier à vos lèvres, si cher à votre oreille, et retentit si doucement à votre cœur. Regar-

dez, ô Madeleine, regardez du haut du ciel un troupeau à qui vous avez déjà ménagé tant de bien et devant lequel vous ouvrez encore de si riantes espérances. C'est vous qui avez obtenu pour le Pasteur cette piété si tendre, cette prudence si éclairée, cette éloquence si vive, ce zèle que rien ne rebute, cette constance que rien n'abat ; c'est vous qui avez rassemblé autour de lui tant de brebis fugitives, qui s'étonnent de marcher avec fidélité dans une route long-temps inconnue, et viennent se presser dans cette enceinte sacrée, devenue trop étroite pour tant d'adorateurs ; c'est vous qui tout-à-coup avez fait naître pour lui une génération nouvelle : tous ces jeunes agneaux si ardents à le suivre dans les divins pâturages, si dociles sous sa houlette, si attentifs à consulter son front et ses regards. Achevez, ô Madeleine, achevez votre ouvrage, faites descendre chaque jour sur ce troupeau des bénédictions nouvelles. Que toujours les cœurs foibles trouvent près de vous leur appui, les cœurs affligés leur consolation, les cœurs pénitents leur espérance ; qu'enfin le pasteur avec le troupeau obtiennent par vous ces grâces puissantes qui leur assurent un jour l'éternité bienheureuse.

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

MORT DE L'INCRÉDULE.

Statutum est omnibus hominibus semel mori.
Il est établi que tout homme doit mourir un jour.
HEB. 9.

VOICI, Chrétiens, voici du moins un dogme dont les passions et l'orgueil ne peuvent ébranler la certitude; voici une vérité contre laquelle l'incrédulité voit échouer l'audace de ses doutes et de ses sophismes; voici une doctrine que le ministre de l'Évangile peut publier avec confiance, sans avoir à craindre de rencontrer dans les cœurs des objections secrètes qui affoiblissent l'autorité de ses leçons, ou rendent inutiles les efforts de son zèle. Nous mourrons tous; il faut que cette maison de boue qui sert de prison à notre âme s'écroule tôt ou tard, et une dissolution inévitable doit rendre un jour

à la poussière qui nous réclame, la poussière dont nous fûmes formés. Il est vrai, tandis que l'enfant de la foi poursui sa course et s'achemine sous l'œil de la Providence, vers le terme de son pélerinage, l'impie se croit entraîné par une nécessité irrésistible vers un gouffre fatal qui doit tout engloutir. Tandis que le premier, au milieu des ténèbres de la dernière heure, voit briller la lumière de l'immortalité, le second veut descendre tout entier dans le tombeau et ensevelir avec soi toutes les espérances. Mais dans des sentiments si divers, ils s'accordent du moins à reconnoître qu'il faut mourir, et que cette loi qui trouve tant de murmurateurs ne peut pas trouver de rebelles. Mettons à profit cet accord si rare entre les disciples de l'Évangile, et les disciples de l'incrédulité; conduisons-les à une école dont ils puissent ensemble entendre les leçons, à l'école de la mort, et qu'ils y reçoivent ensemble ou de consolantes promesses, ou de salutaires terreurs. En effet, l'impie doit mourir: qu'il tremble à la pensée des angoisses cruelles que lui réserve son incrédulité pour ce moment funeste! Le Chrétien doit mourir: qu'il se rassure en voyant la Religion lui préparant

pour la fin de sa course ses consolations et ses secours !

Ou plutôt bornons-nous aujourd'hui à nous pénétrer d'une juste horreur pour la mort des impies, en voyant ce que l'incrédule mourant doit attendre de son incrédulité.

L'incrédulité, loin d'adoucir pour son disciple mourant les douleurs du corps, ne fait que les aigrir. Premier point.

L'incrédulité, loin de calmer les agitations de son âme, ne fait qu'en accroître les tourments. Deuxième point.

Implorons, etc.

PREMIER POINT.

On dit que l'éloquenc humaine, afin de former ses disciples à l'art si difficile de persuader les hommes, leur impose la dissimulation et l'artifice pour première loi. Comme elle leur propose pour prix de leurs efforts, non la gloire de protéger les intérêts de la vertu, ou d'assurer à la vérité son triomphe, mais le frivole honneur de subjuguer leurs semblables par l'imposante autorité de leurs discours, ou de les séduire par l'éclat mensonger de leurs sophismes,

elle leur ordonne de taire les objections qui sapperoient leurs raisonnements, et d'écarter avec habileté les souvenirs qui en trahiroient la foiblesse. Mais ce n'est pas à un ministre de l'Évangile qu'il convient de faire un tel apprentissage, et quelque valeur qu'il attache au salut des âmes, à quelques condescendances qu'il se plie, à quelques supplications qu'il descende pour l'obtenir, il croira l'acheter trop cher, s'il faut, pour le payer, recourir aux détours et à l'imposture.

Commençons donc par reconnoître, Chrétiens, que ce siècle si fécond en disciples de l'incrédulité, offre quelquefois en spectacle à la Religion consternée, des impies conservant jusqu'à leur dernière heure les horribles priviléges de leur endurcissement, repoussant avec rage et dédain les consolations de la foi et ses charitables sollicitudes; ouvrant encore une bouche mourante aux imprécations et aux blasphêmes, et s'apprêtant enfin à se plonger dans les abîmes d'une vie à venir avec une affreuse sécurité. Mais ce mépris pour nos plus redoutables vérités, soutenu jusqu'au dernier soupir; cette haine furieuse contre un nom, l'objet de notre amour; ce calme ou cette indifférence en dépit des

terreurs de la foi, tous ces sentiments enfin dans des hommes prêts à franchir le seuil des portes éternelles, ne semblent-ils pas répondre par avance à tous nos discours, convaincre notre zèle d'impuissance, ou de vanité, et préparer un sujet de scandale au disciple de la Religion, plutôt qu'à l'incrédule un sujet d'épouvante ? Non, Chrétiens, de tels hommes ne sont rien pour nous, et nous pouvons dire avec l'apôtre : qu'avons nous à faire de juger ceux qui sont dehors ; *quid mihi de iis qui foris sunt judicare.* Ces hommes sont étrangers à notre foi, étrangers à notre ministère, étrangers aux traditions et au langage de leur patrie. Les uns, jettés presqu'en naissant dans les bras de l'incrédulité, ont sucé comme avec le lait le poison de ses maximes, n'ont connu l'Évangile que pour le déchirer par leurs blasphêmes, Jésus-Christ que pour le combattre avec fureur ; et semblables enfin à cet empereur dont le nom doit être à jamais poursuivi par le souvenir de son apostasie, ont effacé le caractère d'enfants de Dieu, par les lustrations sacriléges de l'impiété ; *Quid mihi de iis qui foris sunt judicare.* Les autres, condamnés à une grossière ignorance par leur origine et leur obscure destinée, n'ont

eu durant de longues années pour précepteur que les furieux qui ont déchiré tour-à-tour le sein de notre patrie, et pour code, que leurs décrets impies et sanguinaires. Espèce d'hommes nouvelle et inouïe, qui, dans une terre si long-temps cultivée par la Religion, offrent le hideux aspect d'une sauvage barbarie, ne connoissent d'autre Dieu que l'intérêt, d'autre loi que la crainte, se confondent par leur brutalité avec les animaux qu'ils conduisent à la pâture, et ensevelissent toutes leurs espérances dans ce champ qu'ils arrosent de leurs sueurs : *Quid mihi de iis qui foris sunt judicare.* Qu'ils meurent en blasphêmant des dogmes qu'ils n'approfondirent jamais, en rejettant une autorité dont ils voulurent ignorer les fondements et les principes : qu'ils meurent dans cette obstination fatale, dernier châtiment de leur perversité : cette mort remplira un cœur fidèle de douleur et de consternation, mais sa foi ne peut en recevoir la plus légère atteinte. La pitié qu'un enfant de l'Eglise ressent à cette vue est celle qu'il éprouve aussi, lorsque, sous ses yeux, un Chrétien né au sein de l'erreur, meurt sans invoquer sa véritable mère, ou qu'un homme transporté d'un autre hé-

misphère dans nos régions, avec ses préjugés, ses coutumes, et son idolâtrie, termine sa carrière, sans que la lumière de la foi qui éclaire tout autour de lui, parvienne jusqu'à ses regards.

Mais nous vous appelons aujourd'hui près du lit d'un mourant qui, avec le plus grand nombre d'entre nous, a trouvé, en naissant, la Religion assise dans sa famille, comme un hôte ancien et vénérable, a reçu de sa bouche les premières leçons de vertu, et de ses mains les premières armes pour combattre le vice; qui long-temps a vu la Religion environnée du double éclat de la science et des dignités, réglant les plus chers intérêts, présidant aux plus saintes alliances, tenant la balance dans les tribunaux, précédant nos drapeaux aux champs de l'honneur, se mêlant à nos entretiens de chaque jour, à nos plaisirs, quelquefois, hélas! à nos passions même; enfin d'un homme qui, comme vous peut-être, mon cher auditeur, n'a pu qu'après de longs efforts et de pénibles combats, se persuader qu'il étoit incrédule, et qui, même depuis qu'il a remporté cette déplorable victoire, revoit encore à chaque pas cette Religion qu'il a délaissée, la retrouve dans les

chefs-d'œuvre de l'art qu'il admire, dans les ouvrages immortels dont il amuse son loisir, dans les gens de bien dont il respecte la vertu, dans les amis dont il prise la constance et la fermeté.

Voilà celui qu'il nous faut voir mourir, et qui va nous apprendre quel allégement aux souffrances du corps un impie, à sa dernière heure, peut attendre de l'incrédulité.

L'impie dépose lui-même contre l'impuissance de l'incrédulité, pour le soutenir à ses derniers moments, lorsque, prévoyant les souffrances que la mort lui prépare, et sentant qu'il sera sans défense pour ce funeste combat, il voudroit qu'une fin soudaine lui épargnât une lutte inégale, et porte une coupable envie aux malheureux qu'une catastrophe inopinée précipite tout-à-coup et sans douleur dans le tombeau. Mais Dieu n'exauce pas toujours cet horrible désir. Si quelquefois, fatigué des scandales et des blasphêmes de l'impie, il lance sa foudre, et, par un coup imprévu, délivre la terre d'un odieux fardeau; plus souvent il faut que l'incrédule subisse la commune loi, qu'il voie sa destruction s'opérer peu à peu, qu'il connoisse les der-

nières souffrances, et, pour parler le langage des saints livres, qu'il ait tout le loisir de goûter la mort et d'en savourer l'amertume. Qu'est devenue la prospérité de cette santé si florissante? Que sont devenus les jours de sa vigueur? alors il lui sembloit doux de prêter l'oreille aux conseils d'une commode philosophie; elle lui avoit appris à braver les menaces d'un effrayant avenir, pour borner à la vie présente toutes ses sollicitudes, et docile à ses leçons, l'incrédule n'avoit jamais voulu connoître d'autre soin que le soin de son corps, d'autre bien que ses jouissances, d'autre mal que ses douleurs. Il mettoit son étude à traiter son corps avec délicatesse, à le nourrir dans les délices, à ne lui refuser d'autres satisfactions que celles dont l'intérêt même du plaisir exigeoit le sacrifice, et se laissoit ainsi mollement entraîner au cours d'une vie sensuelle et voluptueuse.

Mais voilà que tout-à-coup l'arrêt porté contre tous les enfants d'Adam l'étend à son tour sur le lit de l'infirmité; déjà il ne retrouve plus sa force accoutumée; bientôt le feu d'une fièvre brûlante circule dans ses veines; les sinistres avant-coureurs d'une fin prochaine le déchirent par de cuisantes

atteintes, et cet homme, si délicat, si habile à fuir le mal le plus léger, se voit saisi par tous les maux à la fois, et contraint de s'écrier avec le prophète : J'ai trouvé aussi la tribulation et la souffrance; *tribulationem et dolorem inveni*. Or, dans cette cruelle conjoncture, quelles ressources lui offrira l'incrédulité, et quels adoucissements peut-il en attendre? Tant que tout succéda au gré de ses désirs, elle lui semoit de fleurs les routes de la vie, l'exhortoit à jouir des courts instants de son passage, et lui présentoit en riant la coupe de la volupté; mais aujourd'hui que l'infortune l'enveloppe comme un vêtement, et que le mal s'attache à ses os ainsi que le vautour qui dévore sa proie, elle garde un morne silence, ou ne lui offre que des consolations qui aigrissent ses plaies et irritent son désespoir. Il faut savoir souffrir; et comment auroit-il appris cette austère science, lui qui n'entendit jamais d'autres leçons que celles d'une doctrine enjouée et amie du plaisir, lui qui appeloit malheureux les jours dont un léger nuage obscurcissoit la sérénité? Il faut savoir souffrir : hélas! endurci par l'incrédulité, il le disoit aussi aux infortunés dont les gémissements

venoient troubler ses joies ; mais il sent aujourd'hui quel allégement la douleur peut trouver dans cette froide et cruelle maxime. Il faut savoir souffrir : ainsi il ne lui reste plus qu'à se nourrir des pleurs que le mal lui fait répandre, et à se débattre en vain sous la main d'une inexorable nécessité.

Contemplez ce spectacle, vous qui avez laissé la Foi s'éteindre dans votre cœur, et apprenez quels encouragements et quelles exhortations l'incrédulité doit offrir à vos maux, si, prêt à mourir, vous êtes réduit à n'avoir plus qu'elle seule pour guide et pour appui ; car, pourquoi recourir à des ménagements coupables ? n'est-ce pas du moins quand on vous parle de la mort qu'il faut aussi vous parler de vos derniers, de vos plus pressants intérêts, sans réserve ni détour. Oui, quelque soin que vous preniez d'écarter cette pensée funeste, avec quelque horreur que vous envisagiez les tristes apprêts de ce dernier sacrifice, il est certain que chaque jour vous y traîne en dépit de vos résistances ; que ce lit de l'infirmité, vous y serez à votre tour étendu ; que ces combats, vous aurez à les soutenir ; que ces souffrances, il vous faudra les en-

durer. Vous promettriez-vous contre ces épouvantables calamités une fermeté invincible ? Homme plein de constance, dites-nous comment, vigoureux et distrait par mille soins, vous soutenez aujourd'hui une douleur légère, et nous vous dirons comment alors, défaillant et solitaire, vous pourrez porter le poids des plus accablantes douleurs. Vous armeriez-vous d'une froide indifférence, et emprunteriez-vous au peuple le stoïcisme impie de son langage, pour dire comme lui que c'est un moment à passer ? oui, un moment, si vous le comparez à cette longue vie que vous avez souillée par tant d'excès et par tant de crimes ; un moment, si vous le comparez à cette éternité qui vous prépare tant de châtiments et de tortures ; mais un siècle, si vous en comptez les innombrables tribulations. Auriez-vous réussi à embellir ce funeste passage par de riantes couleurs ? espéreriez-vous que la mort ne sera pour vous que le soir d'une belle journée, et qu'enfin, arrivé au terme de votre course, vous abandonnerez la vie sans efforts, ainsi que le convive quitte joyeusement le banquet où il fut rassasié ? laissez les oisifs se repaître de ces vaines illusions ; mais vous,

allez près du lit de l'incrédule mourant, et à ses agitations violentes, à ses membres tordus par la douleur, reconnoissez les angoisses que la mort vous prépare un jour, comme aussi dans le délaissement où il reste plongé, au milieu de ses impuissants efforts, voyez par avance l'affreux abandon qui, dans vos souffrances, doit à la mort être aussi votre partage.

Car si, fatigué de rester seul avec lui-même, et de ne trouver au fond de son âme qu'impuissance et découragement, il cherche quelque consolation dans les objets qui l'entourent, il n'y voit qu'un nouvel aliment à ses maux. Disciple de l'incrédulité, il avoit écarté bien loin de sa demeure les sévères, mais compatissants souvenirs de la Foi, pour y réunir les recherches du luxe, les raffinements de la mollesse et les images de la volupté. Spectacle importun, monuments odieux, pour un pauvre infortuné qui souffre ! Contraste désespérant entre des jouissances qui ont fui comme un songe, et le mal présent qui l'accable de tout son poids ! Redemandera-t-il ces livres enfants de l'incrédulité, qui savoient étouffer le cri de sa conscience, ou ménager à son désœuvrement des passe-temps coupa-

bles ? Ah ! ils apprennent à être hardis contre un Dieu qui menace, mais non pas contre un Dieu qui frappe ; ils donnent du courage contre le remords, ils n'en donnent pas contre la douleur. Invoquera-t-il l'assistance des amis qu'il devoit à l'incrédulité ? Compagnons inséparables de ses plaisirs, fidèles échos de ses blasphêmes, le cri de sa douleur les a tous dispersés, ils s'éloignent avec effroi, comme si la foudre eût frappé sa demeure, ou si quelques-uns consentent à payer encore à la bienséance un pénible tribut, ils ne trouvent dans leur désolante doctrine ni maxime pour alléger les souffrances, ni exhortation pour les adoucir. Aussi une contenance embarrassée, un visage contraint, des questions sans intérêt, de froides espérances, et après quelques vaines exclamations, une fuite précipitée, voilà tout ce que peut donner à un ami souffrant une insensible et barbare incrédulité, et l'amitié, ce dernier baume du malheur, desséchée par d'indignes maximes, a perdu elle-même à cette odieuse école le privilége divin de la consolation, et le pouvoir d'essuyer les larmes. Souffre donc, malheureux, et recueille les fruits amers de ton impiété, sans oser ni regar-

der ce ciel que tant de fois irrita ton audace, ni invoquer cette Providence qu'ont outragé tant de fois tes doutes et tes blasphêmes !

Voilà donc, si vous avez perdu la Foi, votre lamentable destinée; c'est ainsi que se terminera cette vie voluptueuse, embellie de mille agréments, entourée d'honneurs, et comme défendue par d'innombrables amis. Cette force où vous mettez votre confiance, et que vous étalez avec un fol orgueil, cette force sera renversée, et vous resterez sans armes contre la douleur. Cet éclat qui vous environne sera flétri, et le lit de la mollesse deviendra un échafaud sur lequel vous subirez votre long et rigoureux supplice. Vos amis vous laisseront solitaire. Déjà vous avez vu, dans le jour des revers, leur foule s'écouler, vous laissant lutter seul contre votre infortune ; à cette dernière adversité, ils fuiront plus rapidement encore. Quel malheur si vous vous obstiniez à garder pour soutien, pour conseil, et pour ami l'incrédulité, dont la présence et les leçons doivent si cruellement envenimer vos plaies ! Quel aveuglement, si vous repoussiez opiniâtrement et avec fureur cette Religion qui seule peut soutenir votre défiallance entre ses bras et soulager vos an-

goisses par ses consolations et ses espérances!

Ainsi l'incrédulité, loin d'adoucir pour son disciple mourant les douleurs du corps, ne fait que les aigrir, mais loin de calmer pour lui les agitations auxquelles son âme est en proie, elle ne fait qu'en accroître les tourments.

DEUXIEME POINT.

Tandis que l'incrédule mourant trouble l'air de ses cris, et que les douleurs d'un corps qui tombe par lambeaux, s'exhalent en plaintes amères, ou en noires fureurs, vous ne voyez pas sa plaie la plus cruelle, vous n'entendez pas ses plus pénibles gémissements. C'est au fond de son âme que se trouve sa plus profonde blessure, c'est son âme que déchirent les regrets, c'est son âme qu'assiègent les terreurs. Mais ses regrets, l'incrédulité les rend plus cuisants; ses terreurs, l'incrédulité les redouble.

Il faut mourir. Il faut qu'il s'arrache à tous ces objets où son cœur avait placé son repos et sa joie. Et déjà il sent la mort qui vient sans pitié briser, d'un seul coup, tous ses liens, et l'enlever sans retour à ses plus douces affections. Où sera la compensation pour tant de pertes, le dédommagement

pour des sacrifices si rigoureux ? Le présent va lui échapper, et l'incrédulité lui enlève l'avenir. Son corps se dissout, et l'incrédulité fait partager à son âme la même destinée. Il est enveloppé des ombres de la mort, l'incrédulité éteint pour lui la lumière de l'espérance. Il est au bout de sa carrière, l'incrédulité le pousse dans un abîme sans fond, où il va tomber, et se perdre sans retour. Il faut mourir : c'est au cœur de l'incrédule que retentit douloureusement cette fatale sentence qui l'enlève de la terre des vivants, l'arrache à tout ce qu'il aime pour le condamner à un isolement absolu, à une solitude éternelle. Ne lui dites pas qu'il est au terme de son exil, il ne connoît pas de seconde patrie ; qu'il va se réunir à ses pères, sa triste et cruelle doctrine les a condamnés à l'anéantissement, et il ne doit retrouver personne. Ne lui dites pas que la mort n'est qu'un passage, la mort est pour lui une borne insurmontable où il faut qu'il s'arrête, un rocher contre lequel une vague irrésistible entraîne son esquif, sans qu'il puisse espérer de le sauver du naufrage ou d'en recueillir les moindres débris. Il faut mourir : cet arrêt prononcé contre sa frêle existence, tant qu'il n'en voyoit l'exécution

que dans l'éloignement, loin de le détacher des créatures, le lioit à la terre par de plus fortes chaînes. Dans son langage païen il disoit aussi que nos jours sont rapides, mais c'étoit pour que ses passions en missent à profit tous les moments; il déploroit la brièveté des roses de la vie, mais pour se hâter de les cueillir; il plaçoit près des jeux, des danses et des fêtes, la vue funèbre du tombeau, mais pour mieux goûter le prix de ces indignes jouissances, et pour faire du souvenir même de la mort comme un complice et un aiguillon de ses coupables plaisirs. Mais maintenant que la faulx redoutable est levée sur sa tête, il voit que l'incrédulité, en fixant à la terre toutes ses espérances et toutes ses amours, n'a fait que lui ménager pour ce moment fatal des soucis plus cruels et de plus douloureux déchirements.

Il faut mourir : il faut qu'il abandonne ces palais où il logeoit sa mollesse, ces vastes domaines où se complaisoit son orgueil, et l'incrédulité ne peut en échange lui offrir qu'un dernier et étroit asile, exactement mesuré sur ce corps, seul objet de ses soins et de sa prévoyance : à moins qu'elle ne veuille faire valoir les couronnes

sitôt flétries qu'elle placera sur son cercueil, ou cet emblême vain de la douleur qui doit ombrager sa tombe, et courber comme en pleurant sur de froides dépouilles ses longs et lugubres rameaux.

Il jouissoit de quelque honneur; son bras avoit défendu son pays, ses écrits l'avoient éclairé peut-être, et la mort vient arracher de ses mains les fruits de ses veilles ou les récompenses de sa valeur. Trouvera-t-il sa consolation dans la pensée de la gloire et dans l'espérance que son nom servira d'entretien aux siècles à venir? Ah! il est vrai, chez les peuples, même les plus barbares, le désir de vivre dans la mémoire des hommes est un témoignage et comme un instinct de notre immortalité. Mais cette noble ambition est interdite à l'incrédule, et ce n'est pas à lui d'espérer que de vaines louanges iront le réveiller dans son tombeau, pour y consoler ses misérables restes et sa cendre inanimée.

Il va quitter une famille pour laquelle son cœur, long-temps livré à de criminelles distractions, sent se ranimer l'affection la plus vive. Il la voit réunie autour du lit de sa souffrance. Sa femme est assise près de lui, déguisant ses allarmes et dévorant ses

pleurs. Ses enfants l'entourent, laissant échapper leur affliction et leurs sanglots; leurs regards rencontrent les siens, ils pressent entre leurs mains ses mains glacées, ils soutiennent sa tête défaillante, ils lui prodiguent les soins les plus empressés, et les plus douces marques de leur tendresse; pour répondre à tant d'amour, pour soutenir leur courage, il rappelle le sien, et cherche quelques paroles qui puissent consoler une amitié si tendre; mais son incrédulité ne lui fournit que les tristes mots de destin, de malheur inévitable, de fatale nécessité, et après cet effort, il retombe sur lui-même, pour souffrir seul et dans un morne silence les étreintes d'une séparation sans remède, et les déchirements d'un adieu éternel.

Trouverez-vous au fond de votre cœur plus de ressources et plus de constance, vous que l'incrédulité a nourri de ses froides et sèches maximes, et qui devez vous préparer à jouer aussi votre rôle dans cette scène de deuil et de désolation? non; car, si vous frissonnez d'horreur à la seule peinture de ces cruelles angoisses, comment seriez-vous ferme quand vous aurez vous-même à les soutenir? Il vous faudra donc,

à votre tour, être l'objet de cette consternation profonde, sans pouvoir, par quelques douces paroles, en interrompre l'affreux silence; il faudra voir couler ces pleurs sans pouvoir en tarir la source; il faudra être déchiré par ces cris sans pouvoir en modérer la violence. Ah! lorsque votre épouse reçut vos premiers serments, vous lui disiez que la mort même ne sauroit briser vos liens, et voilà le terme fatal où l'incrédulité doit sitôt éteindre une flamme que vous appeliez éternelle. Quand une absence de courte durée doit vous séparer de vos enfants, vous accompagnez vos caresses de la promesse du retour. A ce cruel voyage, vous leur donnerez aussi un tendre embrassement, mais sans y joindre la douce espérance du revoir. Sauvez-vous donc, puisqu'il en est temps encore, sauvez-vous de l'horreur de mourir entre les bras de l'incrèdulité, cette ennemie barbare qui doit, à votre dernière heure, rendre vos regrets si cuisants, et qui, loin d'affermir votre courage, doit redoubler vos terreurs.

Il n'est pas donné à l'homme de voir arriver sans effroi l'heure de sa destruction prochaine, et le cœur le plus valeureux, qui se faisoit un jeu d'affronter les hasards,

qui voloit avec joie à la rencontre de la mort, s'il la voit s'avancer à pas lents, et, après de longues menaces, s'apprêtant à lui porter enfin le coup fatal, sent glacer son courage, et ne peut se défendre d'une sombre terreur. Mourir, fermer pour jamais les yeux à la lumière du jour, devenir pour jamais sourd à la voix de ses amis et de ses proches, pour jamais insensible à leurs gémissements et à leurs cris; de tous ses biens ne garder qu'un suaire; bientôt être livré sans mouvement et sans défense à d'impitoyables inconnus, être resserré par eux dans une méprisable et fragile prison, être chassé comme un étranger de sa propre demeure, honteusement et à la hâte descendre dans la profondeur et les ténèbres d'un tombeau, n'y trouver que le silence, la corruption et les vers : où est l'intrépidité assez ferme pour ne pas s'étonner et frémir d'une pareille destinée ?

Mais cette cruelle mort, dont les approches donnent au plus vaillant tant de crainte, garde pour l'incrédule mourant des menaces plus effrayantes et des terreurs plus sinistres. Tout-à-coup, au milieu de ce calme et de cette sérénité qu'il s'étoit promise tant de fois pour cette dernière heure,

au lieu de cette paix dans laquelle il prétendoit s'endormir d'un sommeil éternel, il se voit en proie à mille agitations, et forcé de se défendre contre mille ennemis à la fois; son esprit est poursuivi par d'importunes images, son cœur livré à des passions opposées qui le déchirent. Des pensées long-temps endormies se réveillent; des craintes long-temps dédaignées viennent l'assiéger; la conscience, long-temps étouffée, se ranime avec ses reproches et ses cris, et c'est dans cette confusion déplorable que, suivant la prédiction de l'Esprit-Saint, l'impie entend retentir à son oreille, je ne sais quel bruit sourd, qui le remplit de consternation et d'effroi : *sonitus terroris in auribus impii.*

S'il tourne ses regards en arrière pour considérer la carrière qu'il a parcourue, quels regrets et quelle épouvante! Il voit ses premiers pas dans la route de la vie éclairés par la douce lumière de la Religion, ses passions naissantes domptées sous le joug salutaire de la Foi, ses jours sereins, tant qu'ils coulèrent dans l'innocence; il se rappelle les premières leçons d'une mère pieuse, les premières promesses qu'il fit à l'Evangile, les premières lar-

mes dont il arrosa la table des Anges. Il s'attendrit d'abord à ces chers souvenirs ; mais bientôt il est saisi de crainte et d'horreur pour lui-même, quand il voit quels orages les conseils de l'incrédulité amoncelèrent sur sa vie, et comment elle l'a dépouillé de son plus noble apanage et de ses biens les plus doux, pour ne lui laisser que des maximes perverses et une doctrine pleine de désespoir.

S'il porte ses regards en avant et qu'il ose sonder l'abîme que la mort ouvre sous ses pas, quelle horrible incertitude ! car, maintenant que les passions se taisent, que les prestiges se dissipent, que les créatures lui échappent, la Religion se présente à sa pensée sous des traits moins odieux; ses mystères ne lui paroissent plus si indignes de captiver la raison ; il s'étonne de sentir renaître son respect pour elle ; il s'épouvante en revoyant une lumière qu'il croyoit pour toujours éteinte ? Se seroit-il trompé ? en s'attachant aux traces des hommes célèbres qui depuis un demi-siècle sont devenus les précepteurs de son pays, n'auroit-il suivi que des docteurs corrompus et de méprisables sophistes ? La vérité seroit-elle du côté de ces génies immortels qui, dans

les jours les plus glorieux de la France, ont imprimé à tous leurs écrits le sceau d'un respect si profond pour la Religion, et d'un si tendre amour pour elle? Se seroit-il trompé? cet Evangile, dont il faisoit vanité d'admirer la morale et de blasphêmer les dogmes, seroit-il sorti d'un autre main que de la main des hommes? Ce législateur révéré, dont il a dédaigné les enseignements, seroit-il aussi un juge inflexible qui l'attend et lui prépare son arrêt? Se seroit-il trompé? seroit-il vrai que Dieu se met en peine des choses d'ici-bas, que l'homme ne meurt pas tout entier, que la vertu n'est pas un vain nom, que le remords n'est pas le seul châtiment du crime? Enfin, se seroit-il trompé? les terreurs dont il est assiégé seroient-elles un pressentiment du sort fatal qu'on lui réserve, et les intolérables anxiétés qui le déchirent, un prélude des éternelles vengeances? Dévoré par ces cruels soucis, rugissant de douleur, et bientôt, succombant sous le faix qui l'accable, il tourne autour de lui des regards inquiets pour chercher une main qui écarte les fantômes odieux dont il est obsédé, une voix qui soutienne et relève son courage; mais on a arraché son épouse et ses enfants au

spectacle hideux de ses derniers combats, et il reste seul avec ses douleurs et ses craintes.

Cependant, il aperçoit encore humblement prosternée, et priant au pied de sa couche, cette femme obscure et simple qui prit soin de ses premiers ans, et qu'a laissé vieillir près de lui sa juste reconnoissance. Tantôt elle lève les yeux au ciel, et tantôt elle les porte sur son maître que, dans son cœur, elle nomme encore son enfant. Bientôt elle s'approche, l'exhorte à appeler à son aide le Dieu dont tant de fois elle invoqua sur lui l'adorable nom; elle répète à son oreille les prières que jadis elle lui avoit appris à bégayer; enfin, la Foi ranimant son courage, elle ose lui parler d'un ministre de Jésus-Christ; à ce nom, il frissonne, il pousse un profond soupir : on ne sait si ce soupir est de désir ou de crainte; mais il est le dernier; l'incrédule meurt et va chercher une solution à ses doutes, un terme à ses angoisses, ou le commencement d'inexprimables malheurs.

Quel silence, quelle solitude, quel sujet d'une méditation profonde! Restez un moment encore, restez, disciple de l'incrédulité, près de ce lit funèbre qui vous donne aujourd'hui de si effrayantes leçons. Vou-

driez-vous mourir comme cet infortuné? voudriez-vous comme lui terminer votre carrière au milieu de tant d'incertitudes, de tant d'anxiétés, et de cet assemblage de tous les maux à la fois? non, vous ne le voudriez pas : l'horreur seule dont vous frissonnez à cet aspect rend témoignage à la Foi qui vit encore au fond de votre cœur, et dément le vain appareil de votre philosophie. Non, vous ne le voudriez pas : il est trop affreux de mourir l'objet de l'horreur et de l'indignation publique, et de confondre sa destinée avec celle des viles créatures dont nous plions l'instinct à notre service, qui portent nos fardeaux, ou veillent à la garde de nos demeures; ou plutôt, vous ne le voudriez pas : il est trop périlleux de contredire l'opinion de tous les siècles, de courir les hasards d'un malheur sans remède, de mourir en blasphêmant une Religion toute éclatante des preuves de sa divinité, et sur un peut-être d'affronter en furieux ses épouvantables menaces et ses éternelles rigueurs.

Que le spectacle de cette mort funeste imprime donc, ô mon Dieu, dans nos cœurs une terreur salutaire; conservez-nous la Foi, seule sauve-garde assurée de la vertu

durant la vie, seul principe à la mort des solides consolations. Si l'incrédulité vouloit nous séduire par ses sophismes, si elle vouloit insinuer dans notre âme le poison de ses doctrines, qu'il nous suffise pour la repousser du souvenir des cruels mécomptes qu'elle prépare à ses disciples pour cette heure fatale. Hélas! peut-être parmi nos amis, parmi les objets de la plus tendre comme de la plus légitime affection, il en est qui ont prêté l'oreille à ses coupables enseignements. O Dieu, dessillez leurs yeux, touchez leurs cœurs, épargnez-nous l'affreuse certitude de leur éternelle infortune; qu'ils reviennent à la Religion, pour vivre selon ses maximes, mourir dans ses bras, et obtenir vos récompenses éternelles.

SERMON

POUR LE 1er DIMANCHE DE L'AVENT.

BIENFAITS DE L'INCARNATION.

Appropinquat redemptio vestra.
Votre délivrance approche. LUC. 21.

Elles seront trompées les cruelles espérances qu'avoient conçues l'ennemi du genre humain, et quelque profonde qu'ait été la blessure qu'il avoit faite à l'homme, elle ne sera point sans remède : une Vierge, l'objet de la prédilection du ciel et de l'admiration de la terre ; éclatante de vertus, et embellie des plus glorieux priviléges, a consenti à donner au monde le gage d'une éternelle paix, et va sécher enfin les pleurs que faisoit couler depuis tant de siècles une fatale désobéissance. Elle sera justifiée la promesse qui, de loin, montroit à la première femme, Marie victorieuse d'un cruel ennemi. Les patriarches et les prophètes n'auront pas inutilement appelé

par de longs désirs le soleil de justice qui devoit nous éclairer de sa lumière, et ce ne sera pas en vain que la nature humaine, esclave de la corruption, aura soupiré si long-temps après son affranchissement. Il est vrai, Dieu, dans la sévérité de sa justice, voulut que le péché du premier homme commençât à trouver sa peine dès cette vie même, dans les suites épouvantables qu'il entraînoit après lui. L'orgueil de l'homme avoit été assez hardi pour prétendre s'égaler à Dieu, et après son péché quelle honteuse dégradation! Sa curiosité fut assez insensée pour désirer la funeste science du bien et du mal; et après son péché quelle aveugle ignorance! Sa sensualité fut assez dépravée pour préférer à l'obéissance de passagères douceurs; et après son péché quelle profonde corruption! mais aussi Dieu, dans le moment fixé par ses décrets éternels, a voulu montrer à son tour l'excès de sa miséricorde : c'est par l'Incarnation qu'il a su proportionner à la grandeur du mal l'excellence du remède, et c'est dans l'Incarnation du Verbe éternel que Dieu fit éclater ces merveilles de sa puissance et de son amour. Notre nature, unie dans l'Incarnation à la nature divine, recouvre sa dignité première; que la vérité

devenue sensible et palpable par l'Incarnation, dissipe toutes nos ténèbres ; enfin une grâce plus puissante que notre malice nous est ménagée par l'Incarnation et triomphe de notre perversité.

Réunissons, Chrétiens, tant de biens inestimables dans ces deux réflexions.

Le Verbe éternel, par son Incarnation, a rétabli la nature humaine dans sa dignité. 1er Point.

Le Verbe éternel, par son Incarnation, a guéri la nature humaine de ses maux. 2e Point.

C'est à vous, ô Marie, que nous devons celui dont la main a brisé nos fers et guéri nos blessures. Pour parler dignement de ses bienfaits nous recourons à votre protection puissante ; il nous est permis de l'espérer, quand pour l'obtenir nous employons les paroles qui vous révélèrent votre grandeur et obtinrent votre aveu pour notre délivrance. *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

C'est le sujet d'un juste étonnement et d'une méditation profonde que ce contraste soutenu, et cette opposition constante qu'offre jusques dans les détails les plus

indifférents en apparence, le langage de la Religion et celui de l'incrédulité : en effet, si la Religion veut captiver notre raison sous le joug de la Foi, que l'incrédulité le brise ; si la Religion veut enchaîner notre cœur par la dure contrainte de ses lois, que l'incrédulité s'irrite ; si la Religion prépare au crime d'éternels châtiments, que l'incrédulité se soulève d'indignation et de fureur ; en un mot que l'incrédulité se montre sans cesse opposant aux enseignements de la Religion les sophismes, à son autorité la révolte, à ses dogmes le mépris : cette contradiction obstinée n'a rien qui doive nous surprendre. L'orgeuil, la corruption du cœur, un fol amour de l'indépendance ont allumé cette guerre dont le feu ne doit jamais s'éteindre. Mais que dans des questions qui semblent étrangères aux intérêts de la Foi, et dont l'impiété ne paroît devoir attendre ni soutien ni dommage, on voie cependant l'incrédulité lutter encore avec la Religion, et suivre toujours avec une fidélité opiniâtre son système de résistance, il faut y reconnoître un instinct fatal que lui fournit cet esprit de malice, à qui il est donné de savoir par quel subtil et imperceptible lien s'enchaînent toutes les vérités et com-

ment elles se prêtent toutes un mutuel appui.

Mais cette opposition n'éclate jamais avec plus de violence que lorsqu'il s'agit d'établir la dignité de l'homme et d'en maintenir les prérogatives. Entendez, en effet, l'incrédulité; on voit que notre grandeur l'importune, que la gloire de nos priviléges éblouit et fatigue ses regards, tant elle met à nous rabaisser d'application et d'étude, tant elle trouve à nous dépouiller de nos avantages de satisfaction et de douceur. Vantez, par exemple, dans l'homme les merveilles de son intelligence, l'incrédulité voudra que vous contempliez avec une égale admiration, dans des êtres sans raison, l'uniforme et inévitable résultat de leur instinct. Parlez-lui de la sagesse de l'homme, elle opposera la prévoyance des animaux et leur sagacité; de sa constance, elle s'attendrira sur leur fidélité; de sa bonté enfin, elle racontera les traits de leur clémence : heureux encore l'homme, si l'incrédulité ne lui ménage pas de plus honteux affronts et s'il sort toujours vainqueur de cet humiliant parallèle! La Religion reconnoît aussi notre avilissement, mais elle nous défend de perdre courage; elle nous révèle elle-même le mystère de notre dégradation,

mais elle nous fait remonter au rang d'où nous étions descendus, et nous rend tous nos titres de noblesse. Or, c'est surtout quand elle nous montre le fils de l'éternel oubliant sa gloire, sa grandeur et ses intérêts les plus chers, pour se revêtir de notre nature, que la Religion relève nos espérances, et répond par ses nobles enseignements à l'inquiétude de notre cœur, et à la conscience de notre destinée.

En effet, quand on réfléchit attentivement sur les étonnantes contradictions que l'homme nous présente, et qu'on remarque en lui tout à la fois tant de pouvoir et tant de foiblesse, tant de bassesse et tant de grandeur, des prétentions immodérées, et l'impuissance de les satisfaire; on sent qu'il faut que la nature humaine, appelée d'abord à une haute dignité, ait été précipitée par une chûte épouvantable dans un état de dégradation qui n'étoit pas fait pour elle. Pourquoi l'homme est-il tourmenté sans relâche par une soif ardente de bonheur qu'il ne sauroit éteindre; sinon, par ce que son cœur a reçu une capacité que rien de créé ne peut remplir ? Pourquoi conserve-t-il le sentiment de sa supériorité sur tous les objets dont il est entouré, en

dépit des besoins qui l'avertissent tous les jours de sa dépendance ; sinon parce qu'il n'a pu perdre le souvenir de ses premiers droits, même après avoir perdu son empire? Pourquoi, enfin, tandis que toutes les créatures suivent sans murmurer et avec une invariable constance la route qui leur est tracée, pourquoi voyons-nous l'homme seul s'agiter, s'inquiéter dans cet univers; sinon parce qu'il a le sentiment d'une meilleure destination, et que seul il est hors de place? C'est un riche tombé dans la pauvreté qui conserve les goûts de son opulence; c'est un roi descendu de son trône dont l'éclat perce encore à travers l'obscurité qui l'enveloppe. Mais de quoi pourroient servir à l'homme et les souvenirs de son ancien pouvoir et les traces de sa grandeur passée, qu'à lui rendre plus douloureuse la conviction de son impuissance et plus humiliante la vue de son abaissement ? Vainement la philosophie avoit voulu lui offrir ses stériles consolations : comme elle ne connoissoit point la source de ses maux, elle ne pouvoit lui en présenter le remède. Quelquefois, déconcertée à la vue des misères de l'homme et de ses assujettissements, elle vouloit le ravaler jusqu'à la condition des

êtres sans raison, et lui faire partager leur sort. Mais une voix secrète, plus forte que tous les sophismes, rappelloit incessamment l'homme à sa dignité, et au milieu même de son humiliation, l'avertissoit de sa noblesse; d'autrefois admirant, au contraire, dans l'homme, la plus parfaite des créatures et le roi de cet univers, la philosophie essayoit de le soutenir et de l'enfler par la considération de ses prérogatives; cependant toutes ses flatteries ne pouvoient l'étourdir ni lui déguiser entièrement son avilissement et son infirmité.

Mais le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous. *Verbum caro factum est et habitavit in nobis.* Ces seules paroles concilient toutes les contradictions, applanissent toutes les difficultés, ou plutôt ces seules paroles raniment toutes nos espérances : car si l'intervalle que le fils de Dieu a dû franchir pour descendre jusqu'à l'homme nous fait comprendre combien étoit profonde la dégradation dans laquelle nous avions été plongés, la dignité de ce médiatenr divin nous apprend aussi à quelle hauteur nous avons été relevés. Qu'elle est, en effet, digne d'estime cette nature humaine, puisque le Verbe éternel a daigné la favoriser au point

de l'associer à sa propre nature ! qu'elle est excellente maintenant que le fils de Dieu l'a honorée d'un tel amour ! Le démon, par ses artifices, avoit réussi à la soustraire au domaine de Dieu, et Dieu, (suivant la pensée de Tertullien) en a resssenti de la jalousie ; il l'avoit réduite à l'esclavage, et Dieu l'a reconquise sur son ennemi : il l'avoit honteusement défigurée, et Dieu reprenant son ouvrage une seconde fois, a pris soin d'y tracer de nouveau les traits augustes de sa ressemblance. *Deus imaginem suam à diabolo captam œmulâ operatione recuperavit.*

O charité ineffable de notre Dieu ! ô économie véritablement digne de sa bonté et de sa toute-puissance ! C'est notre bassesse elle-même qui devient la source de notre grandeur ; c'est notre avilissement qui sert à rehausser notre gloire. Une criminelle désobéissance semblait avoir mis entre Dieu et nous une éternelle séparation ; un Dieu saint devoit pour jamais se tenir éloigné de l'homme pécheur ; mais l'union de la nature divine à la nature humaine a comblé cet intervalle immense, réuni des distances infinies, et la condescendance d'un Dieu devenu semblable à l'homme a donné à l'homme le privilége de traiter d'égal à égal

avec son Dieu. Nous étions dans l'indigence; il nous a enrichis par un présent tel que sa puissance ne sauroit lui en fournir de plus excellent, sa sagesse de mieux adapté à nos besoins, sa libéralité de plus précieux et de plus magnifique. Nous étions frappés à mort : le Père éternel a été touché de commisération, et a envoyé son fils unique dans le monde afin de guérir nos blessures. Pour tout dire, en un seul mot, nous n'aimions pas Dieu; c'étoit là le principe et le comble de tous nos malheurs; le Verbe éternel est venu nous demander lui-même notre amour, et a voulu l'acheter par des sacrifices inouis : c'est pour obtenir notre amour que ce négociant céleste (la pensée et l'expression sont de saint Augustin) est venu faire sur la terre un commerce tout divin, en échangeant sa condition contre la nôtre, et en voulant que l'honneur fût pour nous, et pour lui l'opprobre : pour nous les consolations, pour lui la douleur; pour nous la vie, et pour lui la mort. *Divina sunt peracta commercia in hoc mundo à negotiatore cœlesti.*

Non, Chrétiens, quelques hautes pensées que nous eussions pu concevoir sur l'Incarnation du Fils de Dieu, quelque admiration

que pût exciter en nous la vue d'un abaissement si profond, quelque reconnoissance qu'inspire à notre cœur un si généreux sacrifice, si nous n'apercevions point dans cet abaissement la preuve de notre dignité, et dans ce sacrifice le titre incontestable de notre gloire, nous ne connoîtrions point toute l'étendue et toute l'excellence de ce mystère. Sans doute il est utile et consolant de contempler, dans le Verbe fait chair, un Dieu qui descend, un Dieu qui compâtit, un Dieu qui pardonne; mais il n'est ni moins doux, ni moins salutaire de voir, par l'Incarnation, l'homme arraché à la servitude rétabli dans ses droits, recouvrant sa noblesse. Que dis-je! la Religion n'a point de dogme qui réfléchisse sur tous ses autres enseignements une plus vive lumière; point de vérité plus capable d'enflammer notre cœur d'une ardeur noble et généreuse, que cette revélation de la grandeur de l'homme reconquise par l'Incarnation du Fils de Dieu. Avec ce sentiment de dignité que Jésus incarné nous confère, point de commandement dont la difficulté nous rebute, point de vertu que nous ne brûlions d'acquérir, point de vice qui n'inspire à notre âme la plus profonde horreur. Si les mys-

tères confondent notre raison, le sentiment de notre dignité nous dit qu'un Dieu qui, sans blesser sa gloire, a cru pouvoir se faire homme pour nous, peut bien aussi, dans les condescendances d'une familiarité ineffable, nous élever jusqu'à des vérités où nos seuls efforts ne pouvoient atteindre, et soulever pour nous, dans l'exil, le voile que, dans la patrie, il fera tomber enfin devant nos regards : semblables au favori d'un grand roi, à qui son prince auroit laissé rapidement entrevoir un important secret, et qui, dans cette faveur, trouveroit un garant certain d'une confiance plus parfaite et d'un abandon sans réserve. Si le Seigneur trace pour nous sa loi, et que nous ayons à redouter notre foiblesse, le sentiment de notre dignité nous dit quels secours nous avons droit d'attendre de celui qui, en s'incarnant, consent à devenir notre modèle, comme il s'engage à nous servir d'appui. En suivant ses conseils, quelle est la vertu qui soit étrangère au Chrétien pénétré de la noblesse dont l'Incarnation du Fils de Dieu est venue le revêtir ! Vous voulez qu'il soit humble au milieu des grandeurs ? Peuvent-elles l'éblouir, quand il tient d'un Dieu fait homme la grandeur véritable, et qu'il

en connoît le prix : qu'il aime et honore ses semblables? Ils partagent ses titres ; ils sont avec lui les frères du Sauveur ; ils sont appelés aux mêmes espérances. Qu'il soit compâtissant et soulage le malheur ? Qui sera plus humain et plus libéral que celui pour qui le Fils de Dieu fut si tendre et si magnifique? Enfin, quel est le vice qui n'allume son indignation et n'excite son horreur? l'Incarnation a brisé ses liens ; les passions feront-elles encore de lui leur esclave? Il est l'image vivante de Dieu fait homme ; consentira-t-il à déshonorer, par d'indignes excès, cette divine ressemblance?

Ces sentiments sont-ils les vôtres, Chrétiens, et peut-on juger, à votre conduite, que vous connoissez vos prérogatives, et que vous en estimez l'excellence ? On voit ceux à qui Dieu sur la terre a donné la puissance entourer leur dignité de justes précautions, et d'une sage réserve ; une garde nombreuse veille pour leur défense ; des serviteurs attentifs exécutent leurs ordres avec un humble empressement ; enfin la richesse de leurs vêtements, la majesté de leurs regards, la noblesse de leur langage, tout en eux montre le sentiment de leur élévation, et le respect pour leur propre gran-

deur. Etes-vous soigneux de ménager à la vôtre une semblable sauve-garde ? vos yeux évitent-ils de se fixer sur d'indignes objets? votre langue se refuse-t-elle à des discours qui pourroient l'avilir ? la circonspection défend-elle les avenues de votre cœur ? les vertus l'embellissent-elles de leur éclat? enfin, le misérable serviteur qui doit obéir à votre âme, loin d'en remplir les ordonnances avec docilité, ne sait-il jamais la captiver sous un joug odieux ? Quelle humiliante réponse votre conscience nous fait en ce moment peut-être! quels détails pleins de honte, quels pénibles aveux ! Ah ! connoissez, ô Chrétien, s'écrie saint Léon, connoissez votre dignité. *Agnosce, Christiane, dignitatem tuam*. Et quand l'Incarnation du Fils de Dieu vous fait participer à la nature divine, gardez-vous, par des actions ou des sentiments qui ne conviendroient plus à votre noblesse, de retomber dans votre ancienne dégradation. *Divinæ consors naturæ, noli in pristinam vilitatem degeneri conversatione redire*. O homme, si follement épris de vous-même, et si fier de frêles avantages, sachez quels sont vos véritables priviléges, et appréciez enfin vos plus nobles droits. Si vous êtes tenté de borner à la terre toutes vos af-

fections, souvenez-vous des espérances immortelles auxquelles, par son Incarnation, le Fils de Dieu est venu vous appeler. *Agnosce dignitatem tuam.* Si la chair veut reprendre sur l'esprit un empire qui n'est plus fait pour elle, songez que vos membres sont devenus, par l'Incarnation, les membres de Jésus-Christ lui-même, et que vous ne pourriez, sans sacrilége, les faire servir d'instrument à l'iniquité. *Agnosce dignitatem tuam.* Si l'Esprit de ténèbres veut vous entraîner dans la route de la perdition, pensez à quelle honte vous vous condamneriez en éteignant dans la boue des passions cet éclatant flambeau de la Foi, que le Verbe éternel, la splendeur du Père, vous présente dans son Incarnation, pour suppléer aux foibles lueurs d'une raison incertaine. *Agnosce dignitatem tuam.*

Mais c'est peu de reconnoître que le Verbe éternel a rétabli la nature dans sa dignité, il faut comprendre encore que, par son Incarnation, le Verbe éternel a guéri la nature humaine de ses maux.

DEUXIEME POINT.

Adam, s'étant révolté contre Dieu, fut

blessé dans son intelligence et dans sa volonté : dans son intelligence qui ne connut plus le véritable bien ; dans sa volonté qui se portoit vers le mal avec une ardeur lamentable. Son malheur devint celui de sa postérité, et ses innombrables descendants recueillirent tous ce funeste héritage ; mais le Verbe éternel est venu tarir cette double source de tous nos malheurs, et, par son Incarnation, guérir la nature humaine de son ignorance et de sa corruption.

Pour comprendre combien était profond l'aveuglement que Jésus-Christ est venu dissiper, tournons, quoiqu'il puisse en coûter à notre orgueil, tournons nos regards vers les siècles qui ont précédé sa venue, et nous les verrons enveloppés d'une déplorable iguorance.

Sans examiner en détail tous les peuples qui, pendant ce long intervalle, ont couvert la surface de la terre, bornons-nous à ceux que leur politesse ou leur savoir ont rendus plus célèbres, et jugeons, par leur aveuglement, dans quelles épaisses ténèbres étoient plongées les nations qu'ils traitoient eux-mêmes de barbares. Sans doute il faut bien laisser à ces Grecs et à ces Romains si vantés leur excellence dans les

sciences et dans les arts, et ne pas leur contester une gloire dont ils se montrent si jaloux : aussi, en leur reprochant leur ignorance, nous ne prétendons pas leur imputer cette stupidité grossière qui, confondant l'homme avec la brute, le met tout entier dans les sens, et borne aux seuls besoins du corps tout l'exercice de son intelligence. Nous ne leur disputerons pas la pénétration de l'esprit, la délicatesse du goût, la subtilité du raisonnement, l'art de revêtir leurs pensées de séduisantes couleurs. Mais que sont tous ces avantages avec tout leur éclat, quand ils ne servent pas à nous rendre meilleurs? et toutes ces sciences tant célébrées, que sont-elles sans la connoissance, qui seule est véritablement importante pour nous, la connoissance de Dieu et de ses rapports avec l'homme. Or, si nous savons le comprendre, ces vestiges si admirés de la grandeur de ces deux peuples, ces restes de leur gloire que le temps a laissé parvenir jusqu'à nous, s'ils attestent l'élévation du génie, n'accusent-ils pas la profondeur de l'ignorance, et s'ils servent de modèle au goût, ne sont-ils pas l'opprobre de la raison ? Que voyons-nous dans leurs livres, que les erreurs les plus

grossières sur la formation de cet univers, que les plus révoltantes absurdités sur la nature de Dieu, sur sa justice, snr son impassibilité, sur sa providence; que les doutes les plus désespérants sur l'âme et sur sa destinée. C'est là qu'on nous offre, pour expliquer la création du monde et de son admirable harmonie, le concours de je ne sais quels atômes, ne nous donnant ainsi d'autre raison de l'existence que le néant, et de l'ordre que le hasard. C'est là que des fictions, qu'on ne peut plus appeler ingénienses, quand elles font la honte de l'esprit humain, multipliant à l'infini, les dieux et les déesses, enchaînent leur liberté par une fatalité irrésistible, les déchirent par des divisions intestines, les soumettent à des caprices insensés, les souillent par de honteuses passions, et appellent ensuite les hommes aux pieds de ces divinités souvent plus méprisables que leurs adorateurs; c'est là que nous voyons notre âme, ce rayon de l'essence divine, s'éteindre et périr avec notre corps, ou ne lui survivre que pour être déshonorée par une puérile et avilissante transmigration. Ainsi l'univers entier n'étoit peuplé que d'hommes incertains ou étrangement abusés sur leur origine, leur

Créateur et leur sort à venir. Tous, si l'on excepte un petit coin de terre où s'étoit conservé le dépôt des premières traditions, tous, les grands comme les petits, les simples comme les docteurs, étoient entraînés dans une erreur commune et méconnoissoient les plus importantes vérités.

Mais le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous. *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Pour dissiper une si profonde ignorance, le Fils de Dieu consentit à descendre parmi nous, afin qu'au lieu de tous ces faux guides qui nous avoient si long-temps abusés, nous n'eussions plus désormais que lui pour Docteur et pour Maître : *Magister vester unus est Christus.* Celui par qui tout a été fait, et sans lequel rien n'a été fait, est venu nous instruire lui-même sur la création de cet univers; apprendre lui-même quelle étoit la main qui avoit créé le monde, et quelle sagesse en entretenoit les lois : *Omnia per ipsum facta sunt.* Celui qui de toute éternité réside dans le sein du Père, et ne fait qu'un avec lui, est venu nous révéler sur l'unité de Dieu, sur son essence et sur ses attributs, des secrets que le Fils seul pouvoit nous raconter. Celui qui, peu content d'avoir pris

par amour pour nous une nature semblable à la nôtre, a de son propre gré sacrifié sa vie pour racheter nos âmes, nous a merveilleusement fait connoître quel est le prix de ces âmes qui lui coûtent si cher, et quelles étoient leurs espérances. *Empti estis pretio magno.* C'est depuis l'Incarnation que la vérité s'est enfin montrée aux hommes, et a chassé, par sa lumière, la nuit profonde qui couvroit l'univers. C'est depuis l'Incarnation que l'homme, au lieu d'adresser des adorations aux créatures qui, dans le ciel ou sur la terre, le frappoient par leur beauté, a reconnu que ses hommages devoient monter plus haut et ne s'arrêter qu'à celui dont ces merveilles étoient l'ouvrage. *Tui sunt cœli, et tua est terra.* C'est depuis l'Incarnation qu'ont retenti d'un bout de l'univers à l'autre ces paroles qui ont brisé les statues des faux dieux et renversé leurs temples : qu'ils soient confondus tous ceux qui adorent l'ouvrage de leurs mains, et qui se glorifient dans leurs idoles! *Confundantur omnes qui adorant sculptilia, et qui gloriantur in simulacris suis.* C'est depuis l'Incarnation qu'au lieu de ses doutes et de ses incertitudes sur son éternelle destinée, l'homme a vu briller pour lui l'espé-

rance d'une vie meilleure, et a reçu pour son âme, après la dissolution de cette maison de boue qui lui servoit de prison, l'assurance d'une indestructible demeure dans le ciel. *Ædificationem habemus æternam in cœlis.*

Non, ce n'est plus à un peuple privilégié qu'il est donné de connoître quelle est la nature de Dieu et quelle est la fin de l'homme. Jésus-Christ, en s'incarnant, a renversé le mur de séparation élevé entre les Juifs et les autres nations de la terre; et la vérité, si long-temps captive dans la Judée, en a franchi les bornes étroites pour aller répandre sa lumière jusqu'au bout de l'univers. La doctrine la plus sublime est devenue familière et presque triviale pour tous; elle a su tout-à-la-fois satisfaire les esprits les plus relevés, et descendre à la portée des esprits les plus foibles. Instruit par elle, l'enfant, à peine sorti du berceau, parle déjà des choses de Dieu avec une étonnante sagesse, et confond, dans sa simplicité, le faux savoir des docteurs du siècle. Venez à l'école d'un enfant docile aux leçons de la Foi, vous dont l'incrédulité est si orgueilleuse de ses doutes et si fière de son impuissance à connoître la vérité :

Venez à l'école de cet enfant, et dans des réponses simples et précises, il mettra fin à vos subtilités; et fera briller à vos yeux, dans tout leur éclat, des vérités que vos devanciers les plus célèbres se faisoient gloire d'avoir seulement entrevues. Vous ne savez à quelle cause attribuer l'existence du monde? l'enfant chrétien, en vous répondant: Dieu a dit, et tout a été fait, enlevera votre admiration, et fera tomber, devant unepuissance infinie, vos incertitudes et votreorgueil. Ce Dieu lui-même, vous ne connoissez point sa nature, vous ne sauriez concilier ses attributs? l'enfant chrétien vous prêchera un Dieu unique, souverainement bon, et toutefois souverainement juste, et vous apprendra comment il vous faut mesurer sur vos propres misères l'étendue de ses adorables perfections. Enfin vous ne savez que penser de vôtre âme, et, en révoquant en doute son existence ou sa durée, vous ne craignez point d'ébranler les fondements de la société? l'enfant chrétien, les raffermira en soutenant l'homme de bien et en effrayant le pervers, par la certitude de leur immortalité.

Mais si l'homme a fermé si long-temps les yeux à la lumière pour s'engager dans les

plus déplorables erreurs, il faut s'en prendre moins encore à la foiblesse de son esprit qu'aux désirs dépravés d'un cœur qui, pour se livrer sans retenue à de honteuses passions, s'efforçoit d'envelopper de nuages et d'obscurités les vérités les plus éclatantes : aussi l'Incarnation du fils de Dieu, si nécessaire pour dissiper l'ignorance du genre humain, ne l'étoit pas moins pour le guérir de sa corruption. Elle étoit si profonde cette corruption des hommes, et l'histoire fidèle de leurs excès et de leurs débordements est si révoltante, qu'on seroit tenté d'en regarder les détails comme autant de calomnies contre le genre humain, si les auteurs profanes, qui sont parvenus jusqu'à nous, ne nous fournissoient tous les traits de cet affligeant tableau.

Quel devoir en effet si rigoureux que les hommes craignissent d'enfreindre ! quel sentiment si sacré, et si avant gravé dans leur cœur, que leur malice ne vînt à bout d'en arracher ! quelle loi de la pudeur si sainte que ne foulât aux pieds sans remords une dépravation effrontée ! Et ce ne sont point ici seulement les crimes d'hommes isolés qui, pour s'abandonner à de coupables penchants, avoient besoin de braver

l'opinion publique, ou de se soustraire à l'œil vigilant de la loi; mais, ce qu'il importe d'observer, ce sont les crimes de la société entière qui, atteinte dans toutes ses parties de la plus affreuse corruption, autorisoit et consacroit elle-même, par des usages reçus ou par des lois solennelles, les forfaits les plus odieux ou les plus infâmes désordres; c'étoient des lois ou des usages reçus qui étouffoient, dans le cœur des parents, le cri de la nature, et leur commandoient d'immoler leurs enfants à de barbares divinités; ou, encourageant, dans les enfants, une pitié cruelle, mettoient dans leurs mains le poignard qui devoit délivrer leurs parents du fardeau de la vieillesse. C'étoient des lois ou des usages reçus qui soumettoient aux caprices d'un maître la vie et la mort de son esclave, ou égorgeoient des étrangers qui, pour tout crime, avoient abordé sur une terre inconnue; c'étoient des lois ou des usages reçus qui toléroient les plus hideux excès, solennisoient les fêtes par la débauche, ou, dans des jeux publics, dépouilloient la plus tendre jeunesse de ses vêtements, pour ravir au moins la pudeur à l'innocence.

Et comment eussent-ils mis quelque

frein à leurs passions, des hommes dont les crimes avoient la Religion même pour apologie? comment pouvoient-ils honorer les liens du sang, ou les droits de l'autorité paternelle, des hommes qui reconnoissoient pour le premier des dieux un frère incestueux et un fils parricide? comment pouvoient-ils respecter la pudeur des hommes qui adoroient l'apothéose de l'impudicité? Comment des hommes qui célébroient, dans leurs fêtes, les fureurs d'un dieu de la guerre, les subtilités d'un dieu des voleurs, les excès d'un dieu de la table, pouvoient-ils observer les lois de l'humanité, de la justice et de la tempérance?

Tout étoit donc désespéré, et on ne pouvoit opposer de digues au torrent de corruption débordé de toutes parts; la vertu ne pouvoit plus se faire entendre quand tout prêchoit le vice sur la terre et dans le ciel même. Qui pouvoit, en effet, prétendre à l'honneur de ramener les hommes à l'amour du devoir? étoient-ce leurs prêtres, leurs augures et leurs pontifes? mais ils regardoient la morale comme étrangère au sacerdoce, et tous leurs soins se bornoient à transmettre à leurs successeurs les pratiques superstitieuses qu'ils avoient reçues

de leurs devanciers. Etoient-ce les poètes? mais ces hommes, qu'on appeloit divins, méritoient bien plutôt d'être flétris du nom le plus avilissant. Imposteurs, ils altéroient par leurs mensonges les traditions originelles; corrupteurs du genre humain, ils mettoient leur gloire a parer de couleurs riantes les vices les plus odieux. Étoient-ce les philosophes enfin? mais quelle autorité pouvoient obtenir de méprisables discoureurs qui le plus souvent s'inquiétoient peu de pratiquer la vertu, pourvu qu'ils en parlassent en beaux termes, et qui cherchoient, dans leurs discussions, non des règles pour leur conduite, mais un aliment pour leur orgueil et un amusement pour leur loisir.

O sagesse éternelle! tous les hommes se sont égarés dans leurs désirs corrompus; tous ont méconnu la route qui mène au bien véritable, pour suivre des passions qui les aveuglent et de faux docteurs qui les trompent. O sagesse éternelle! prenez pitié de leur misère, descendez du ciel vers les hommes; rendez-vous visible à leurs yeux, de telle sorte qu'ils ne puissent plus vous méconnoître, et devenez vous-même le chemin qui les conduise à vous.

Le Verbe a été fait chair, et il a habité

parmi nous. *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. C'est par l'Incarnation du Fils de Dieu que cette plaie si profonde du cœur humain a été enfin guérie. A tant de sophismes pour justifier les passions, à tant d'incertitudes sur les devoirs les plus sacrés, à tant de déclamations dictées par l'hypocrisie ou par la foiblesse, il est venu substituer une doctrine pure et céleste, annoncée avec autant de clarté que de force, et proclamée avec la simplicité qui convient à un maître, sûr de la justice de ses ordonnances et du succès de ses leçons. Peu content de nous donner des lois pleines d'une sagesse toute divine, il a voulu que ses propres exemples devinssent ses plus touchantes exhortations; qu'une vie tout entière consacrée à la gloire de Dieu nous apprît comment nous devons honorer cette majesté suprême; qu'une patience inaltérable au milieu de la pauvreté, des persécutions et de la mort la plus cruelle, nous formât au détachement et à la résignation; que son indulgence paternelle pour les pécheurs, et son amour tendre pour ses ennemis vinssent amollir nos cœurs et les ouvrir à cette charité dont il venoit apprendre aux hommes à connoître le nom

et le prix. Mais ce n'était point assez encore: l'exemple d'un Dieu pouvoit effrayer la foiblesse de l'homme, et ses leçons frapper nos oreilles sans ébranler notre âme; mais le Fils de Dieu, par son Incarnation, nous a mérité le secours de sa grâce, de cette grâce qui, douce et forte tout à la fois, sait se frayer un chemin jusqu'à notre cœur pour y diriger l'usage de notre liberté sans la contraindre, et rendre faciles à l'homme aidé de son secours des victoires qu'il ne pourroit attendre de ses seuls efforts.

Cependant, que sont devenus les fruits de l'Incarnation? où sont les traces de ce renouvellement général qu'elle a dû produire? où sont les preuves de ses bienfaits? Où sont les preuves de ses bienfaits!..... mais d'abord, puisqu'en s'incarnant le Fils de Dieu laissoit à l'homme l'usage de sa liberté, si la dépravation de l'homme a résisté à cette charité ineffable, la loi de Jésus-Christ n'en est pas moins céleste, ni les moyens de salut qu'elle nous ménageoit moins dignes de nos éternelles actions de grâces. Malades obstinés, si nous repoussons la main de ce Samaritain charitable, est-ce à lui qu'il faut imputer nos infirmités

et notre mort? Où sont les preuves des bienfaits de l'Incarnation! elles sont dans des vertus héroïques, devenues si communes, depuis l'Incarnation, qu'elles n'excitent plus même votre étonnement. Vous admirez, dans l'histoire profane, quelques traits de vertu répandus de loin en loin dans la longue suite des siècles; vous vantez le détachement d'un Diogène, la constance d'un Socrate aux approches de la mort; le mépris d'un Platon pour l'or et les honneurs; la patience d'un Epictète: regardez autour de vous, et vous verrez que ces vertus d'un jour de quelques philosophes sont, dans de nombreux disciples de Jésus incarné, les vertus de toute la vie. Où sont les preuves des bienfaits de l'Incarnation! vous êtes environnés de ses bienfaits, et vous demandez où en sont les preuves! c'est depuis l'Incarnation que la Religion, s'asseyant sur le trône, a mis un frein à des désordres contre lesquels les lois humaines avoient toujours vainement essayé leur puissance; c'est depuis l'Incarnation que la Religion a extirpé des vices qui outrageoient également la nature et la pudeur; renversé des cirques cruels où la fureur de voir couler le sang rassembloit un

peuple homicide ; effacé de la langue de la société le nom avilissant d'esclave, et détruit une oppression tyrannique : où sont enfin les preuves des bienfaits de l'Incarnation ! hélas ! la corruption même des hommes, que vous nous objectez, leur déloyauté, leurs vices, leurs forfaits, ne vous répondent que trop éloquemment. Contemplez en effet le pays que vous habitez, n'est-ce pas quand il abandonna la doctrine qu'il tenoit de la Sagesse incarnée, qu'on l'y vit mépriser les droits les plus sacrés, autoriser les plus honteux désordres, fouler aux pieds les plus saintes ordonnances de la nature et de l'honneur ? N'allons pas plus loin, et n'avilissons pas nous-mêmes notre patrie en traçant le tableau de tant d'excès, dont la pensée déchire notre âme de douleur ; mais si, profitant d'un jour plus calme, après tant d'agitations et d'orages, si respirant enfin sous le sceptre de son roi après une oppression cruelle, la France entière commence à tourner ses regards vers cette Religion d'un Dieu fait homme ; si la philosophie elle-même, effrayée des débris dont elle nous avoit entourés, commence à craindre que ses principes n'entraînent pour la société une irré-

parable ruine, et s'efforce elle-même de rattacher les peuples à la colonne de la vérité, n'est-ce pas un hommage assez solennel rendu aux bienfaits de l'Incarnation?

Revenez vers nous, ô Verbe fait homme, que nous avons laissé échapper du milieu de nous! revenez, et que ce cri universel de la France qui, en revoyant son roi, revoyoit encore avec tant d'allégresse l'espérance et l'appui de la religion d'un Dieu incarné, que ce cri de la France retentisse encore aux pieds du trône de votre miséricorde. Ne considérez point si le désir de votre retour est trop froid dans quelques-uns, trop humain dans quelques-autres; mais laissez-vous toucher par les vœux et les soupirs de tous ces Français qui vous gardent encore leur amour, et que la tribulation a rendus plus purs et plus fidèles. Rendez-nous cette loi sainte, cette doctrine de la vérité, qui fit notre bonheur tant qu'elle nous servit de guide; qu'elle vienne, comme une rosée céleste, rafraîchir enfin cette terre depuis si long-temps brûlée par le feu de la guerre, et par le feu des passions plus redoutable encore. *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum.* Nous n'avons suivi que trop long-temps des doc-

teurs corrompus pour nous laisser conduire dans les routes de l'iniquité, prenez pitié de notre égarement, et venez nous remettre enfin dans le sentier de la vertu. *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum.* Nous n'avons point mis de bornes à nos crimes, n'en mettez pas à vos miséricordes, et renouvelez en notre faveur tous les bienfaits de votre Incarnation. Le péché nous a avilis, rendez-nous le titre de vos amis, et devenez ainsi notre gloire. Le péché nous a précipités dans les ténèbres; devenez notre lumière; il nous a plongés dans la corruption, devenez notre justice. *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum.* Pleins de reconnoissance pour un si grand bienfait, nous ne cesserons de bénir votre nom, et de suivre avec fidélité la loi qui seule peut nous conduire au bonheur véritable.

SERMON

POUR LE IIe DIMANCHE DE L'AVENT.

CERTITUDE DES MIRACLES.

Quid vobis videtur de Christo? Cujus filius est?

Que vous semble-t-il du Christ? De qui est-il le fils?
MATH. 22.

CES paroles que Jésus-Christ adressoit autrefois aux Pharisiens et aux Docteurs de la loi pour les confondre par leurs propres réponses, et les forcer de reconnoître le Fils de Dieu dans le Fils de David, sont familières aujourd'hui dans la bouche de l'impie pour essayer d'obscurcir par ses doutes et ses incertitudes les vérités de notre Religion sainte, et pour ravir sa divinité même à son adorable auteur. *Quid vobis videtur de Christo?* Lâche et timide autrefois, comme il convient au mensonge, quand il redoute le châtiment, l'impiété n'osoit semer qu'en secret et dans l'ombre ses problêmes irréligieux; aujourd'hui elle les répand dans les cercles et dans les assemblées, elle en fait un passe-temps pour l'oi-

siveté, elle en égaie l'ennui des leçons consacrées aux arts et même à la morale, et malgré notre corruption, le livre le plus licencieux a besoin, pour obtenir un succès complet, d'être relevé par des bons mots impies et de joyeux blasphêmes sur notre sainte Religion et sur son divin Fondateur. *Quid vobis videtur de Christo?* C'est donc un devoir pour nous, mes Frères, de suspendre quelquefois le cours des instructions destinées à vous inspirer l'amour et la pratique des vertus chrétiennes, pour nous appliquer à affermir votre foi en vous aidant à confondre les ennemis du nom de Jésus-Christ, et à le défendre contre les attaques d'une haine opiniâtre et d'une sacrilége fureur. Nous pourrions déployer ici pour cette défense ou les prophéties qui durant quatre mille ans ont annoncé à la terre la venue de son libérateur et la ruine de l'idolâtrie; ou les étonnans succès de la Religion, qui a tout vaincu sur la terre; ou cette morale si pure et si sublime qu'elle paroît visiblement descendue des cieux: mais quelque invincibles que soient ces preuves, en faveur de notre foi, consentons pour un moment à les oublier; ne parlons ni de ces prophéties placées en dépôt chez nos enne-

mis mêmes, pour qu'ils soient les garants irrécusables de leur authenticité, ni de cette propagation si rapide du christianisme, auquel les préjugés et les passions sembloient opposer d'insurmontables obstacles, ni de cette morale si sainte que ses plus hardis contradicteurs n'ont jamais osé lui refuser du moins leur admiration.

Comme de toutes les preuves qui établissent la divinité du christianisme il n'en est point de plus frappante pour tous les esprits que les miracles opérés par le Sauveur et par ses Apôtres, comme il n'en est point aussi dont l'éclat fatigue plus l'impie, ni contre laquelle il ait plus souvent essayé son audace, attachons-nous aujourd'hui à cette preuve. Tantôt, armé des subtilités de la métaphysique, l'impie réprouve comme indignes de la sagesse divine les changements que les miracles supposent dans les lois qui régissent l'univers, et qui, selon lui, doivent être immuables comme Dieu même; tantôt, affectant un doute universel, il ne peut se résoudre à fixer les conditions qui doivent enfin lui faire reconnoître comme certain un événement miraculeux, et plutôt que de donner à des faits incontestables un assentiment dont il pré-

voit les conséquences, il aime mieux s'exposer à toutes les absurdités du pyrrhonisme historique; plus souvent c'est aux témoins des miracles qu'il se plaît à déclarer la guerre, et il emprunte tour-à-tour pour les rendre suspects ou méprisables le langage d'une compassion hypocrite ou celui d'une perfide admiration: quelquefois ce sont des homme nés au sein de l'obscurité, des préjugés et de l'ignorance, et que leur grossièreté seule accuse de n'avoir pu opposer à de vaines illusions ni examen, ni défiance; d'autres fois ce sont des séducteurs habiles qui, par des mensonges adroitement tissus, ont conquis la double gloire d'éblouir leurs contemporains et d'obtenir chez la postérité une renommée immortelle.

Essayons de répondre à ces sophismes, et aidés de la grâce de Dieu, montrons premièrement qu'il peut exister des miracles, et qu'on peut se convaincre de leur existence; ce sera le sujet du premier Point.

Secondement, qu'il en existe en effet, et qu'on ne saurait sans folie révoquer en doute les miracles évangéliques; ce sera le sujet du second Point.

Implorons, etc.

PREMIER POINT.

Pour éviter toute discussion étrangère à la question qui nous occupe en ce moment, convenons d'abord, avec ceux que nous combattons, de la définition du miracle. Ils s'accordent avec nous à appeler de ce nom un effet contraire au cours et à l'ordre accoutumé de la nature, produit par l'intervention extraordinaire d'un être intelligent et supérieur à l'homme. Mais ils nous arrêtent dès le premier pas, et ne sauroient consentir à supposer que Dieu ait jamais voulu interrompre lui-même des lois établies sans doute avec une suprême sagesse, ni que jamais il ait pu se trouver un intérêt assez puissant pour le faire sortir de cette immutabilité qui le distingue essentiellement.

Mais d'abord qui êtes-vous pour oser ainsi juger le maître souverain du monde, et qu'est-ce que votre raison si foible, resserrée de toutes parts dans des bornes si étroites, pour vouloir pénétrer dans le sanctuaire de la Divinité et l'interroger sur ses conseils? Sans doute il est un ordre immuable auquel Dieu même n'apportera jamais de changement; et les vérités éter-

nelles, les principes incontestables qui servent de fondement aux sciences ne perdront jamais leur certitude, et les corps conserveront toujours l'étendue, et les esprits toujours les qualités qui leur sont propres.

Mais prétendre enchaîner par la nécessité l'artisan suprême de cet univers, lui interdire d'arrêter quelquefois des rouages auxquels il a seul imprimé le mouvement, ou s'obstiner à croire essentiel à la nature un ordre que sa constante uniformité seule nous a fait regarder comme invariable, c'est ou la prétention d'un fol orgueil, ou le préjugé puéril de l'habitude. Dieu, en établissant par un choix libre et volontaire les lois qui gouvernent le monde et en entretiennent l'harmonie, a montré sa souveraine sagesse, comme en les interrompant quelquefois il peut prouver aussi son indépendance. Loin de Dieu, sans doute cette inconstance capricieuse qui, pour des sujets indignes de fixer ses regards ou d'appeler sa protection, prodigueroit les miracles et mettroit la confusion dans son propre ouvrage. Mais je sens que l'homme étant l'objet spécial de sa providence, Dieu peut, pour lui, déroger quelquefois à des lois sagement établies, et lui inspirer par des prodiges rares et éclatans

plus de respect pour son pouvoir, ou pour sa bonté plus de reconnaissance. Je sens que si les hommes, ayant corrompu leurs voies, l'outragent par leurs révoltes et leurs débordements, et persistent à mépriser ses invitations et ses menaces, il peut dans sa juste indignation, ordonner enfin à la mer de franchir ses barrières et d'engloutir un monde prévaricateur. Je sens que si après avoir arraché aux rigueurs de la servitude le seul peuple qui connoisse son nom et lui offre de purs hommages, il veut le sauver des poursuites obstinées d'un prince endurci, il peut, par un double trait de sa providence, ouvrir tout à la fois au milieu des flots un chemin sûr au peuple qu'il protège, et un tombeau à un roi cruel et persécuteur.

Enfin, loin de Dieu ces miracles qui accréditeroient l'erreur et donneroient un irrésistible ascendant aux apôtres du mensonge. Si celui qui me prêche une doctrine nouvelle, contredit les principes éternels de la vérité et de la justice, je rejetterai ses miracles, certain qu'ils ne peuvent être l'ouvrage du souverain auteur de toute justice et de toute vérité; s'il nie la providence du Créateur, je rejetterai ses miracles puisqu'ils ne doivent être destinés qu'à m'en

fournir une preuve nouvelle. En un mot, sans avoir à discuter tous les points de la doctrine qui m'est annoncée, sans être obligé par un examen approfondi de m'assurer de sa divinité avant qu'elle me soit attestée par les miracles; si les maximes pratiques de celui qui veut me les faire adopter révoltent au premier aspect mes lumières naturelles, ou sont repoussées par le cri de ma conscience, je rejetterai ses miracles, assuré que je suis qu'il ne saurait exister entre Dieu et l'iniquité une affreuse connivence. Mais si une doctrine descendue des cieux, pure et sans tache dans sa morale, effarouche seulement par ses dogmes des préjugés frivoles ou contrarie des opinions que la corruption du cœur avait intérêt d'adopter, et qu'à l'incertitude de traditions mensongères elle oppose l'évidence des faits les plus éclatants, je l'embrasse avec transport comme le plus beau présent de celui qui ne veut ni ne peut me tromper, et dans les prodiges qui la soutiennent, bien loin de rien découvrir qui soit indigne de la sagesse de Dieu, je sens, au contraire, qu'elle ne pouvoit rencontrer de moyen plus sûr pour détromper l'homme de ses erreurs, et le ramener à la vérité.

Supposons en effet, et vous savez, Chrétiens, que ce n'est point ici une vaine supposition, supposons que tous les hommes eussent effacé de leur cœur jusqu'à la plus légère trace de la loi destinée à leur servir de guide vers une vie meilleure, pour ne plus connoître d'autres biens que les biens d'ici-bas, se plonger sans pudeur dans les plaisirs des sens, et renoncer de concert à leurs espérances immortelles ; supposons qu'une longue révolution de siècles, loin d'adoucir leurs maux, n'eût servi qu'à rendre leurs plaies plus incurables et leurs chaînes plus pesantes ; supposons que Dieu eût enfin jeté des regards de compassion sur sa créature dégradée et qu'il eut résolu de lui rendre sa grandeur et sa dignité première ; et demandons à l'incrédule quel moyen plus sûr que les miracles Dieu pourra mettre en œuvre pour accomplir ce dessein d'une infinie miséricorde, détromper l'homme de ses erreurs, et le faire rentrer dans le chemin de la vérité et de la vertu. Faudra-t-il que Dieu, multipliant les prodiges, fasse entendre sa voix à chaque homme en particulier, et opérant sur son cœur, par une révélation spéciale, y grave de nouveau cette loi naturelle que la corruption effaça

une première fois ? Il est manifeste d'abord que l'homme n'avoit aucun droit pour exiger de Dieu cette condescendance extrême ; mais d'ailleurs, ô vous dont l'orgueil est si fatigué de rencontrer sans cesse des hommes entre Dieu et vous, soyez de bonne foi, et dites nous si Dieu pourra se promettre sûrement votre bien et sa propre gloire de cette condescendance ? votre bien d'abord, quand vous pourrez avec une malheureuse facilité vous méprendre entre des penchants corrompus qui déjà vous ont égaré, et les impressions même récentes de la loi nouvelle destinée à les réprimer ? votre bien, quand vous pourrez si dangereusement vous abuser sur une révélation dont vous seriez le seul témoin et le seul juge ? La gloire de Dieu, quand vous serez si naturellement tenté d'attribuer à votre seul mérite des lumières et des vertus que vous aurez reçues seulement en secret de la divine miséricorde ? Mais si Dieu croit plus convenable à sa gloire et plus utile à l'homme d'employer pour cette grande réforme des moyens naturels, à qui confiera-t-il cette difficile entreprise ? qui chargera-t-il de ramener l'univers à des lois long-temps méconnues ? Les hom-

mes de génie, les philosophes? mais la philosophie si claire et si bien entendue de tous, quand elle flatte les passions et rompt tous les liens qui les enchaînent, dès qu'elle veut prouver à l'homme ses devoirs et la nécessité de la vertu, ne parle plus qu'un langage abstrait pour le grand nombre, et se voit contrainte de se renfermer dans le cercle étroit de quelques disciples plus délicats et mieux cultivés. Les maîtres de la terre, eux-mêmes, profiteroient vainement de leur autorité pour triompher par la crainte des erreurs et de la dépravation universelle; ils pourront peut-être obtenir aussi de leurs sujets quelques vertus extérieures et un culte hypocrite; ils pourront contraindre leurs peuples à chanter les louanges d'un Etre suprême et l'espérance d'une vie immortelle; les cœurs demeureront toujours hors de leur domaine, et les passions se riront d'une inutile et scandaleuse proclamation. Mais les miracles ne rencontrent point d'oreille qui soit sourde à leur voix; ils détruisent toutes les illusions, dissipent tous les prétextes, tranchent toutes les difficultés; en un mot, les miracles forcent irrésistiblement les esprits

les plus subtils comme les plus grossiers à céder et tous les cœurs à plier sous une morale que proclame l'intervention solennelle de la divinité. Dieu peut donc opérer des miracles sans compromettre ni son immutabilité, ni son infinie sagesse.

Les hommes peuvent aussi s'assurer de l'existence des miracles. C'est un discours familier à l'incrédule, que, pour croire à des miracles, il faudrait qu'il les eût vus. Ainsi il reconnaît lui-même, comme en effet il ne saurait le nier, que les miracles sont des faits, qu'ils peuvent être vus, et vus avec certitude. Mais si les miracles peuvent être vus par lui de manière à ne lui laisser aucun doute, d'autres peuvent donc aussi avoir vu des miracles, de telle sorte qu'ils en aient remporté une parfaite conviction, et cette conviction, l'incrédule ne peut raisonnablement se défendre de la partager, à moins qu'il ne trouve, ou dans les faits mêmes qu'on lui raconte, ou dans le caractère des témoins, de justes sujets de les récuser. Plus le fait qu'on lui rapporte révolte ses opinions et dément son expérience, plus il doit se mettre en garde contre les séductions de la supercherie; mais aussi il ne doit pas apporter moins de soin à éviter

un pyrrhonisme obstiné, si les circonstances les plus multipliées et les plus décisives concourent à réunir sur un fait toutes les lumières de l'évidence. C'est sur le témoignage des hommes que reposent le fondement des sciences les plus utiles, et les bases même de la société. Ainsi c'est sur le témoignage des hommes que le commerce établit ses spéculations; l'art de guérir, ses théories; la jurisprudence, ses décisions; la politique, ses prévoyances et ses desseins. Mais ne demandons pas à l'incrédule qu'il se contente, pour en croire au témoignage des hommes sur les miracles, des règles qui chaque jour sont trouvées suffisantes pour fixer les plus sacrés, comme les plus chers intérêts. Ne lui demandons pas de déterminer sa croyance sur des motifs qui chaque jour décident l'avare à exposer sa fortune, le malade à confier sa vie, le juge le plus rigide et le plus austère à prononcer sans remords sur le sort d'un accusé. Puisqu'il s'agit de miracles, et que les miracles n'ont pas seulement contre eux la dérogation aux lois ordinaires de la nature, mais entraînent encore des conséquences importantes, permettons à l'incrédule d'exiger des ga-

ges que l'histoire profane la plus avérée ne présenta jamais, et que lui-même se garde bien de demander pour admettre les faits les plus importans. D'abord, il pourrait, ce semble, s'arrêter à certaines considérations extérieures. En effet, un événement isolé peut être certain; mais si celui qu'on lui propose est préparé par des événemens antérieurs, s'il tend à un but naturel et prémédité, s'il s'enchaîne avec d'autres événemens connus, s'il a amené des suites et des changemens remarquables, nous n'obligerons point encore l'incrédule à trouver dans toutes ces circonstances une preuve irréfragable du fait soumis à son examen; cependant il faut qu'il convienne que ce sont des présomptions de certitude assez fortes, du moins, pour balancer dans son esprit les préjugés formés par l'invraisemblance des miracles. Comme c'est d'ailleurs sur la déposition des témoins qu'il fixera sa détermination, c'est aussi dans leur examen qu'il doit surtout apporter un œil clairvoyant et une critique sévère; qu'il réprouve donc le récit d'un homme dont le jugement seroit suspect, ou les sens incapables de porter sur les objets

un témoignage fidèle. Qu'il entre en défiance si le témoin n'a vu que de loin ou rapidement, ou dans un moment de trouble, le fait qu'il lui rapporte; qu'il soit réservé surtout si la réputation du témoin a justement souffert quelque atteinte, enfin si la crainte ou l'intérêt ont pu lui dicter son récit. Qu'il ne se contente pas même d'un seul témoin, on y consent, bien que l'histoire nous présente souvent des faits reconnus incontestables quoique attestés par un seul historien. Mais si après s'être environné de toutes les précautions de la prudence la plus circonspecte, il trouve des témoins dont les facultés naturelles n'aient jamais été altérées; si les faits, dont ces témoins parlent, étoient palpables et qu'ils en aient réitéré plus d'une fois l'expérience, si on ne peut leur refuser une probité soutenue; si, bien loin que la crainte ou l'intérêt les guident dans leur récit, il leur a fallu, pour l'attester, sacrifier les intérêts les plus chers et braver les plus redoutables dangers; enfin si, à la déclaration uniforme de leurs nombreux témoignages vient se joindre encore l'aveu de leurs propres ennemis, qui, en portant contre eux d'autres accusations,

rendent cependant hommage à la sincérité de leur déposition; nier de pareils faits, récuser de pareils témoins, ce n'est plus seulement préjugé, ce n'est plus incertitude, c'est aveuglement, c'est obstination, c'est folie.

Mais, dira-t-on, ces événemens peuvent être anciens, et la distance des temps répand sur leur certitude des nuages qui en affaiblissent l'évidence. Alors je demanderai à mon tour : que fait ici l'ancienneté? que fait la distance des temps? Pas plus que la distance des lieux; et, si j'en crois un ami dont la sincérité m'est connue, lorsque, d'un pays éloigné, il me fait part d'un événement important, et qui s'est passé sous ses yeux, pourquoi balancerai-je à croire des hommes d'une probité sans reproche, et qui, séparés de moi par des années, me font parvenir le détail des choses dont ils ont été témoins. Et ne voyez-vous pas que, pour des événemens comme nous les supposons, graves, suivis de conséquences si importantes, l'antiquité, loin d'en affaiblir la croyance, la confirme au contraire plus solidement, en nous les transmettant approuvés par l'examen et l'adhésion d'une longue suite de générations?

Mais que sert de répondre à une objection absurde, que réfute chaque jour malgré lui l'incrédule le plus obstiné : la distance des temps, pas plus que la distance des lieux, l'empêche-t-elle chaque jour de croire à l'existence de Rome ou de Constantinople, ou aux faits d'Alexandre et de César ?

Concluons donc sans hésiter, premièrement, qu'il doit exister des miracles, qu'il y a des moyens sûrs de les constater, et qu'il est digne de la sagesse, de la bonté ineffable de Dieu de les opérer. Voyons maintenant qu'il en existe en effet, et qu'on ne sauroit sans folie révoquer en doute les miracles évangéliques, qui impriment à la Religion chrétienne un sceau manifeste de divinité.

DEUXIÈME POINT.

Puisqu'il en est des miracles comme de tout autre fait historique, et qu'on peut infailliblement constater leur existence, examinons maintenant le témoignage des hommes qui nous attestent les miracles

opérés en faveur de notre sainte religion. Si nous ne pouvons trouver dans ces témoins vénérables ni crédulité, ni imposture, si nous reconnaissons, au contraire, qu'ils ont vu et agi sans illusion possible, qu'ils sont pleins de candeur, de franchise, de désintéressement, d'héroïsme même, comment pourrions-nous, sans injustice et sans absurdité, repousser leur témoignage?

Il est vrai, l'histoire des égarements de l'esprit humain ne présente que trop souvent des hommes séduits par des opinions mensongères, et qui les ont soutenues avec une déplorable opiniâtreté. Les uns, d'un esprit borné, esclaves de leurs sens ou de leurs préventions, incapables de comparer des idées éloignées et d'en saisir les rapports, ont défendu obstinément des erreurs adoptées sans examen. Les autres, entraînés par une imagination ardente, ou égarés par leur sensibilité, ont pris pour la vérité les rêveries d'un esprit en délire : dans les premiers, c'était stupidité, et dans les seconds fanatisme. La crédulité, en matière de religion, ne peut prendre sa source que dans l'un de ces principes. Or, nos témoins sont également à l'abri de cette

double imputation. Ce sont, j'en conviens, des hommes simples et ordinaires, et je me garderai bien de leur attribuer des avantages que Dieu leur refusa, je le sais, pour mieux faire éclater son pouvoir. Mais ce serait une grande erreur que de confondre cette simplicité, suite naturelle d'une éducation peu cultivée, avec cette grossièreté stupide, qui, toute plongée dans les sens, ne sait rien prévoir ni observer, ne connoît ni précautions, ni défiances. Livrés pour la plupart à des professions mécaniques, leur esprit n'avoit point été développé par l'étude, mais il n'en étoit pas moins capable de porter ici un jugement sûr et irrécusable. De quoi s'agissoit-il en effet, étoit-ce quelque système abstrait, dont il fallût saisir les principes, embrasser toutes les conséquences, résoudre toutes les objections. Étoit-ce quelque vérité subtile dont l'intelligence n'est possible qu'aux esprits éclairés par des méditations profondes? Non, c'étaient des faits sensibles, des événemens publics qu'il fallait simplement examiner, et, pour cet examen, les hommes les plus grossiers sont aussi bons juges, et souvent plus clairvoyants et plus difficiles à satisfaire que

les esprits les plus élevés. Encore, s'il ne s'agissoit que d'un seul fait, l'inadvertance, la prévention expliqueroient leur illusion, peut-être; mais il s'agit ici d'une multitude de faits : et voyez quel inconcevable aveuglement supposeroit ici leur histoire! Quoi! depuis leur vocation jusqu'à leur mort ils auroient cru voir, et eux-mêmes opérer les plus étonnants prodiges, parler toutes les langues, guérir les malades, ressusciter les morts, commander, en un mot, à la nature, quand la nature, en effet, étoit sourde à leur voix! Mais quand on prétendroit qu'un homme pût montrer une telle démence, comment supposer qu'une foule d'hommes aient été tous au même instant atteints du même délire, aient tous cru faussement voir les mêmes merveilles accompagnées des mêmes circonstances; aient conservé tous cette opinion, non durant quelques jours, mais durant des années, durant leur vie entière; enfin, aient réglé les déterminations les plus graves, les démarches les plus décisives, sur la prétendue conviction de pures rêveries.

Quoi! vous accuseriez d'une légèreté crédule ces hommes qui avant leur mission opposoient si souvent aux paroles de

Jésus leurs répugnances et leurs doutes, et à qui ce maître divin reprochoit avec tant d'amertume leur peu de foi et leur lenteur à croire ! Bien qu'il leur eût prédit, en termes formels, sa résurrection, ils repoussent le témoignage des saintes femmes qui leur en portent la consolante nouvelle. Le Sauveur, en leur apparaissant, est lui-même témoin de leurs incertitudes, et tous ne s'en dépouilleront enfin que quand il se sera plusieurs fois présenté devant eux, et Thomas ne trouvera que dans les cicatrices de son maître un remède à son incrédulité, et Pierre lui-même, le chef de l'entreprise, restera tellement enclin à de semblables défiances, que lorsque dans la suite, un ange viendra l'arracher aux prisons d'Hérode, il prendra pour un songe le miracle opéré en sa faveur, et balancera long-temps avant de croire à ce trait éclatant de la protection céleste. Sont-ce là des témoins qui, dans l'examen des miracles, n'ont dû porter qu'inattention ou crédulité ?

Quoi ! vous reprocheriez d'avoir oublié dans l'examen des miracles les lois de la circonspection à des hommes qui, en toute

occasion, montrent tant de discrétion et de maturité! Après avoir reçu de Jésus-Christ ses dernières leçons, ils s'occupent avec ordre du grand ouvrage qui leur est confié. La sagesse dirige l'élection de celui qui doit remplacer l'Apôtre infidèle, elle détermine le choix des coopérateurs qui allégeront le fardeau de leur apostolat. S'ils agissent séparément, c'est le même esprit qui les anime, s'ils se réunissent pour régler de grands intérêts, une gravité et une prudence vraiment célestes président à leur délibération. Ils savent trouver les discours propres à convaincre les esprits et à toucher les cœurs. Chez les Juifs, ils ouvrent les saints livres, et font voir les prophètes traçant à grands traits le tableau du Sauveur qu'ils annoncent, de ses ignominies, et de sa vraie grandeur. Chez les Grecs, ils savent s'appuyer sur les poètes profanes eux-mêmes, pour parler du véritable Dieu, de son immensité, de sa toute-puissance. Chez les Romains, enfin, ils prouvent la nécessité de la révélation en montrant le flambeau de la raison obscurci par la corruption d'une nature dégradée, et forcent à rougir de ses honteux écarts une orgueil-

leuse philosophie : si telle est la conduite, si tels sont les discours de l'imprudence, qu'on nous apprenne donc ce que feroient la sagesse et la circonspection !

D'ailleurs, ne nous lassons pas de le redire, ces miracles en faveur desquels ils déposent sont-ils les illusions d'une imagination exaltée, de prétendues inspirations divines dont ils ont été seuls confidents, et dont, sur leur parole, il faudra ne pas suspecter la réalité ? Non, encore une fois ; ce sont des faits qu'on a pu voir, qu'on a pu toucher, sur lesquels les sens, en un mot, juges en pareille matière, ont dû ne laisser aucune incertitude. Sont-ce des effets obscurs du temps, de l'art, de la nature ? Ce sont des prodiges qui surpassent tout pouvoir, comme toute prévoyance humaine. C'est dans des objets sensibles, un changement subit et naturellement inexplicable ; c'est la mer en fureur, qui, sur un seul mot, fait tout-à-coup à la plus violente agitation, succéder un calme immobile. Ce sont des malades que des infirmités invétérées laissent depuis long-temps sans espoir de guérison, à qui des hommes rendent une santé parfaite par le seul acte de la volonté. Ce sont des morts,

ou déjà environnés de l'appareil lugubre de la sépulture, ou renfermés depuis quatre jours dans le tombeau, qui revoient la lumière et reparoissent parmi les vivants. Sont-ce des miracles opérés à l'écart, en présence de quelques partisans discrets, ou des faits assez simples d'abord, mais grossis et embellis peu à peu par la crédulité ou l'enthousiasme? Ce sont des prodiges éclatants, à l'appui desquels les témoins appellent la déposition des peuples et des villes entières; c'est sous les yeux des plus cruels ennemis, c'est à Jérusalem, dans ses places publiques, à la porte de son temple; c'est quelquefois en faveur de plusieurs milliers d'hommes que sont opérées ces merveilles. Pouvoit-on se tromper sur de pareils faits? y avoit-il une illusion possible? et cette flétrissante supposition de stupidité n'est-elle pas à jamais repoussée loin des Apôtres par les preuves les plus manifestes? Pour les taxer de crédulité, il ne reste donc plus d'autre ressource que de leur imputer un aveugle fanatisme.

Mais commençons, Chrétiens, par écarter le sens odieux que donnoit dans ces derniers temps, au mot de fanatisme, une

impie ignorance, pour qui craindre Dieu et pratiquer sa loi, défendre avec modération la vérité sans souffrir qu'on prétendît la plier à tous les caprices, plaindre ses persécuteurs, mais ne pas redouter leur rage, c'étoit mériter cette injurieuse dénomination. Mais, avec tous les hommes sages, nous appellerons fanatisme, la disposition d'un esprit trop foible ou trop ardent, qui s'émeut ou s'échauffe sur de légères apparences, et qui, rempli des préventions que lui ont laissées des impressions trop vives, admire et préconise, comme des merveilles opérées par le ciel, les vains fantômes d'une imagination déréglée. Or, s'il est ainsi du fanatisme, pourrons-nous en redouter, pour les témoins des miracles évangéliques, l'humiliante accusation ?

Le fanatisme emporte quelquefois une jeunesse ardente : nos témoins sont des hommes faits, et dans cette maturité de l'âge, où les passions perdent leur violence, et l'imagination sa vivacité. Le fanatisme peut être le partage d'hommes oisifs qui, par leurs lectures ou leurs spéculations, ont préparé à leur intelligence une alarmante activité : nos témoins sont presque tous de

simples artisans, renfermés dans le cercle des connaissances propres à leur état, et qui, obligés de fatiguer leur corps par un travail journalier, n'ont pu trouver le loisir de repaître leur esprit d'illusions chimériques. Le fanatisme est emporté, et prodigue à ses ennemis les plus odieuses qualifications : nos témoins épargnent toute invective aux hommes dont ils ont le plus à se plaindre, ils n'accusent ni les princes des prêtres de jalousie, ni Pilate de foiblesse, ni les Juifs d'ingratitude et de cruauté; et, s'ils parlent de Judas, ils disent qu'après s'être arraché la vie, il a été dans son lieu, *in locum suum*; et si saint Luc parle de la mort d'Hérode, il se contente de dire : Il expira; lui dont la fin tragique étoit regardée par les Juifs eux-mêmes, c'est Josèphe qui nous l'apprend, comme le juste châtiment de ses fureurs et de ses barbaries contre les premiers Chrétiens. Le fanatisme est persécuteur et implacable dans ses vengeances : nos témoins prient pour ceux qui les maudissent, font du bien à leurs ennemis, et se regardent comme des brebis destinées au sacrifice. A quelques saillies qui ont de l'éclat, le fanatisme joint

mille puérilités et mille extravagances : chez nos témoins, quelle solidité dans les maximes! quelle sagesse dans les conseils! quelle suite et quel ordre dans les exhortations! Ce ne sont point là des éclairs qui jettent des lueurs passagères, pour plonger ensuite dans de plus épaisses ténèbres; c'est le flambeau de la vérité présenté par des mains fermes, et qui conserve toujours un éclat pur et inaltérable. Enfin le fanatisme est enflé dans ses discours, et fastueux dans sa conduite : nos témoins sont simples en opérant les plus étonnants prodiges comme en prêchant les plus hautes vérités : ils tracent aux hommes leurs devoirs, sans exagération et sans emphase; ils parlent du mépris des richesses, sans déclamation; de la patience dans les peines, sans sécheresse; du pardon des ennemis, sans fierté; de la charité qui nous doit tous unir, sans une vaine affectation de sensibilité. Ils paroissent devant les tribunaux avec courage et modestie, repoussent la calomnie avec noblesse, justifient leur conduite sans se plaindre de celle d'autrui. Si, peu contents d'attester les miracles de Jésus, ils suspendent ou renversent eux-mêmes à leur gré les lois de la nature, on voit qu'ils sont

familiers avec leur puissance, et ils commandent aux maladies et à la mort sans appareil comme sans étonnement.

Voyez Pierre et Jean rencontrant à la porte du Temple un boiteux qui mendie depuis long-temps, et qui espère recevoir des deux Apôtres quelque aumône : Regardez-nous, lui dit Pierre; puis il poursuit : Je n'ai ni or, ni argent, mais ce que j'ai je vous le donne; au nom de notre Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, levez-vous et marchez. Est-ce là le langage d'un homme dont le jugement est troublé par de vaines illusions, et dont les discours même décèlent l'égarement? et n'est-ce pas plutôt celui d'un envoyé céleste, dépositaire d'un irrésistible pouvoir, et assuré de l'efficacité de sa parole?

On ne saurait donc taxer de crédulité les Apôtres; peut-on, avec plus de fondement, les accuser d'imposture?

C'est une marche commune à tous ceux que l'ambition, l'amour de la gloire, ou en général le désir de satisfaire leurs passions, poussent à quelque grande et périlleuse entreprise, et qui, pour s'autoriser, n'ont que les secours humains et leur propre prudence, de cacher d'abord soi-

gneusement leurs véritables desseins, d'avancer lentement et avec précaution vers le but auquel ils aspirent, de ne dérouler leur plan qu'à mesure qu'ils voient disparaître les obstacles, enfin de profiter d'un succès inattendu pour s'élever plus haut qu'ils n'avoient cru d'abord pouvoir atteindre. Ainsi, pour se contenter d'un seul exemple, ce fut par quelques changements dans la liturgie, par des murmures contre une indulgence trop facile, par des invectives contre la Cour romaine, que commencèrent leur prétendue réforme ces novateurs du quinzième siècle qui, lorsque les passions eurent soulevé en leur faveur les peuples et les princes eux-mêmes, arborèrent enfin l'étendart de la révolte et consommèrent leur schisme.

Mais les Apôtres ne connoissent point ces artificieux ménagements : ils déclarent ouvertement leur dessein, et proclament sans détour leur mission divine. Au lieu de quitter le pays où ils pouvoient si facilement être convaincus d'imposture, au lieu d'attendre au moins pour sonder les esprits, ou les préparer par de faux bruits et des intrigues, au lieu de faire l'essai de leur entreprise sur quelques

hommes, c'est dans Jérusalem et dans la Judée, dans le lieu même du supplice de leur maître, c'est cinquante jours seulement après sa mort, c'est devant les docteurs qui l'ont demandée, devant les juges qui l'ont prononcée, que les Apôtres rendent leurs témoignages à Jésus crucifié, et attestent l'éclatant miracle qui seul doit confirmer tous les autres. C'est là que saint Pierre fait ses premières prédications : les Corinthiens ne donnent à leur foi d'autre fondement que la vertu divine, regardant les Apôtres comme les ambassadeurs de Jésus-Christ, et leurs exhortations comme les exhortations de Dieu lui-même. Enfin saint Jean déclare qu'il a vu de ses yeux ce Fils que le Père a envoyé pour être le sauveur du monde; qu'il a entendu cette parole de vie qui étoit dès le commencement, qu'il a fixé sur elle ses regards, et qu'il l'a touchée de ses mains : *tractaverunt manus istæ*. Ainsi, bien loin d'adopter les timides ressources de la prudence humaine, et d'envelopper d'incertitudes et d'ambiguité leurs premières démarches pour se ménager, dans un contretemps, une retraite plus facile, ils se présentent comme des hommes envoyés de

Dieu et assurés de sa protection, et déclarent aux enfants d'Israël que Dieu a fait Seigneur et Christ celui qu'ils ont mis à mort; qu'élevé à la droite de Dieu il vient d'accomplir sa promesse d'envoyer le saint Esprit, par qui s'opère ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent. Saint Paul fait retentir dans l'enceinte de l'aréopage les exhortations à la pénitence que Dieu le charge de prêcher; comme il a reçu non l'esprit de ce monde, mais l'esprit divin, il écarte de ses prédications les artifices de l'éloquence humaine.

Cette droiture de conduite, et cette franchise est encore appuyée par la candeur de leur récit. Rien n'est plus frappant que l'aimable simplicité et l'ingénuité touchante avec laquelle ils nous racontent eux-mêmes leur ignorance, leurs questions indiscrètes, leurs prétentions ambitieuses, leurs foiblesses et leurs chûtes. Ils n'emploient ni détours pour déguiser leurs fautes, ni ménagement pour les excuser; ni préparations pour écarter la honte d'avoir eu parmi eux le perfide qui a livré leur maître à ses ennemis, *unus ex duodecim;* ni prétextes pour justifier, au moment de la passion, la lâcheté de leur fuite, *omnes*

fugerunt ; ni précautions pour affaiblir dans le chef de l'apostolat le crime d'une triple apostasie, *negavit Petrus.* C'est saint Mathieu lui-même, qui nous apprend qu'il était publicain, et qui seul des évangélistes refuse de dissimuler, sous son autre nom de Lévi, sa première profession. C'est saint Marc, qui écrivant son évangile sous la dictée de saint Pierre, passe sous silence la primauté de cet apôtre, et ses honorables prérogatives, mais se garde bien d'omettre la lâcheté de son renoncement. Bien loin de se glorifier des prodiges qu'ils opèrent eux-mêmes, ils ne se regardent que comme les instruments de la Providence, et ces prodiges comme des signes extérieurs dont Dieu confirme la morale qu'ils ont l'ordre de prêcher ; *signum sunt.* Ce n'est pas là le don le plus sublime que l'homme puisse désirer : ils exhortent à estimer surtout les vertus ; *Œmulamini charismata meliora.* Ils ne prétendent point que le pouvoir des miracles suppose en eux la réunion des qualités les plus éminentes ; ils déclarent qu'eux-mêmes ne sont rien devant Dieu, s'ils n'ont pas la vertu qui renferme toutes les autres : *Caritatem autem non habuero, nihil sum.* Que dis-je ? S'il

s'agit de leur maître lui-même, ils semblent suivre l'instinct de leur naïveté, plus que les lois de la prudence; ils pouvaient ensevelir dans l'oubli la pauvreté de sa mère et l'abjection du réduit où elle lui donna naissance : et ce sont eux qui nous apprennent que, repoussée de toutes les hôtelleries, elle ne trouva qu'une étable pour asile et qu'une crèche pour berceau à ce divin Fils ; *positum in præsepio*. Ils disent sans détour qu'il eut faim et qu'il eut soif, *esuriit*, quand ils pourroient dissimuler en lui des besoins dont ils ont été seuls confidents, et qui paroissent réduire celui qu'ils adorent, à la condition des hommes ordinaires.

Ah! si un imposteur eût écrit une telle histoire, il eût tenu sans doute un bien autre langage; il eût apporté tous ses soins à pallier les foiblesses, à faire ressortir les vertus, et environner du plus brillant éclat et le maître et les disciples : au lieu du simple récit de leurs miracles, que d'artifices pour relever leur pouvoir! Au lieu de cette morale si touchante, que de déclamations, au lieu de ces paraboles si naïves, que de subtilités! Mais c'est surtout en traçant la mort de Jésus-Christ, que l'imposteur auroit

cru devoir rappeler toute son industrie et déployer tous les secrets de son éloquence; il se fût étudié à réunir les circonstances les plus frappantes, pour donner à son tableau les plus imposantes couleurs; il eût peint Jésus sans trouble aux approches de la mort, et attendant avec intrépidité sa dernière heure, confondant ses juges par une apologie pleine de force et de gravité, étonnant ses ennemis par sa constance, et ses bourreaux rangés autour de lui, dans le silence et l'admiration! Enfin, sur la croix, il l'eût représenté adressant à sa Mère et au Disciple bien-aimé les plus touchants adieux, et mourant ensuite sans se plaindre : et l'Évangile nous le représente, plongé en d'inexprimables ennuis, gardant le silence devant Pilate, recevant, sans ouvrir la bouche, les plus odieux outrages, et sur la croix ne disant qu'un seul mot à Marie et à saint Jean, demandant à son Père pourquoi il l'a abandonné, et s'affligeant à haute voix de son profond délaissement!

O tristesse, ô silence, ô délaissement de Jésus, vous nous donnez d'admirables leçons! Mais ce n'est point ici le lieu de les méditer, et nous ne les rappelons que pour faire comprendre combien le caractère

de pareils historiens est éloigné de l'imposture.

Mais ces hommes, dont on voudroit révoquer en doute la candeur, on ne peut leur contester au moins l'apparence de toutes les vertus, et ils ne les auroient prêchées avec tant de force et de persévérance, et ils n'en auroient eux-mêmes conservé si soigneusement les dehors, que pour le seul plaisir d'outrager la Divinité et de tromper leurs semblables par une inconcevable dissimulation! Mais cela n'est pas dans la nature! Quoi! c'eût été pour se jouer de la crédulité humaine, et lui insulter par les plus odieux mensonges, qu'ils auroient consacré leur vie toute entière à parcourir l'univers, publiant la grandeur de Dieu et son amour! Quoi! ces hommes qui savoient parler si éloquemment de la charité et en donner si bien l'exemple, n'auroient eu pour leurs plus intimes confidents qu'un attachement hypocrite, et se seroient fait un jeu de les laisser dans une erreur qui devoit leur coûter si cher, sans que jamais ni le remords ni la pitié les déterminât à détromper ces malheureuses victimes d'une aveugle confiance! Souvent on a vu des hommes chargés de crimes et prêts d'en

subir la peine, conserver, dans ces derniers momens, je ne sais quels sentimens de délicatesse opiniâtre et respecter les droits de l'amitié dans les complices de leurs forfaits : et les prédicateurs de l'Evangile, même à cette dernière heure, où le cœur s'ouvre si facilement à des sentimens tendres, eussent obstinément emporté leur cruel secret au tombeau ! Et Paul eût payé de ce prix l'amour docile et filial de Tite et de Timothée ! Et le disciple bien-aimé eût reconnu par cette dissimulation opiniâtre, le respect rendu à ses cheveux blancs et au souvenir de la prédilection de son maître ! Non, les plus méchants des hommes ne sauroient joindre à un caractère si constant de candeur et de vertu, le crime d'une si noire imposture.

Mais pour l'inventer et pour la soutenir, quelque motif secret, quelque intérêt caché, l'espoir d'acquérir des richesses, de parvenir aux honneurs, de laisser après soi un nom illustre, animait peut-être et fortifioit leur audace ! L'espoir des richesses ? ils font profession de les mépriser. Ils ne veulent nulle récompense ici-bas en annonçant le royaume de Dieu ; ils vivent pauvres, et ils auraient horreur de vendre, à prix d'ar-

gent, les dons de l'Esprit-Saint. L'ambition de parvenir? Ils ne savent ni encenser les grands, ni flatter bassement le peuple; ils censurent les vices de tous sans amertume, mais aussi sans ménagement. Le désir de la gloire? Partager l'ignominie de Jésus-Christ est le seul honneur ici-bas qu'ils désirent et qu'ils attendent de leurs travaux. Car ils le savoient à l'avance; il ne leur avait laissé d'autre espérance que la persécution et l'opprobre, celui qui, ne voulant pas que les serviteurs fussent mieux traités que le maître, leur avait annoncé qu'ils seroient haïs du monde, comme il en a été haï le premier, et leur avoit montré l'univers armé pour leur ruine. Aussi les Apôtres, au lieu de vouloir éluder ces prédictions, se félicitent de les voir accomplir, se réjouissent quand on leur fait affront pour le nom de Jésus-Christ. En proie à toutes les misères, chargés de coups, sans asile, traités comme ce qu'il y a de plus vil sur la terre, comme le rebut de tous les hommes, ils poursuivent avec ardeur leur périlleuse entreprise, ils tressaillent d'allégresse dans la tribulation, et ne cessent de dire et d'attester ce qu'ils ont vu et entendu : *Non possumus quod vidimus et audivimus non loqui.*

A peine le maître a-t-il trouvé dans un supplice plein de douleur et de honte le prix de ses travaux et le terme de ses tribulations, qu'on voit se former de toutes parts, contre les disciples, un orage furieux. Tout à coup ils n'ont plus ni parents, ni amis, ni patrie, ou plutôt ils reconnoissent leurs amis et leurs parents à leur acharnement et à leur implacable fureur. Etienne et Jacques périssent à Jérusalem sous les coups de leurs ennemis. Pierre et Jean y portent leurs premières chaînes. Les autres sont en butte aux mêmes persécutions, et enfin, ils terminent tous leur course par une fin honteuse et lamentable. Ainsi, renoncer aux affections les plus chères, abandonner les plus solides intérêts, rompre les liens les plus étroits du sang et de l'amitié, livrer sa vie elle-même, voilà les incroyables sacrifices qu'auroit obtenus de ces hommes extraordinaires, le désir d'accréditer l'erreur et de propager l'imposture : en sorte que ces étranges imposteurs en auroient plus fait pour soutenir le mensonge que l'homme le plus vertueux pour défendre la vérité! Non, non, l'amour seul de la vérité a pu déterminer ces hommes vénérables à oublier toute humaine considération; seul il a pu

allumer dans leur âme ce zèle ardent qui les poussoit à leur périlleuse entreprise, et les tourmentoit par l'impuissance de taire les merveilles dont ils avoient été les témoins : *Non possumus quod vidimus non loqui*. L'amour seul de la vérité a pu les décider à subir la mort la plus cruelle, ou plutôt à faire chaque jour le généreux abandon de leur vie. Car, prenez garde, Chrétiens, à cette pensée : c'est celle d'un de nos témoins les plus illustres, de Paul, qui, pour faire comprendre aux Corinthiens combien sa conduite seroit inexplicable si Jésus n'étoit pas ressuscité, leur trace la peinture des maux que lui attire son ardeur à publier ce miracle. Mes Frères, leur dit-il, je meurs chaque jour pour attester un prodige qui fait votre gloire, et qui m'assure celle que j'attends moi-même de Jésus-Christ : *Quotidie morior por vostram gloriam, fratres, quam habeo in Christo Jesu.*

En effet, observez-le soigneusement, Chrétiens, ce n'est point ici une entreprise dont l'évènement soit incertain, ou dans laquelle, une fois engagé, on soit contraint d'arriver à l'issue sans pouvoir retourner sur ses pas; mais c'est une entreprise dont les tourments et la mort sont l'infaillible

prix, que nos témoins peuvent abandonner tous les jours, et dans laquelle ils persévèrent tous les jours, *quotidie morior.* Ils pouvoient obéir au premier ordre que leur donna le Sanhedrin de ne plus prêcher au nom de Jésus, et la flagellation de Pierre et de Jean eût été la seule punition de leur première imprudence. Mais en poursuivant leur dessein ils s'exposent de plein gré chaque jour à toute la fureur de ce corps implacable : *quotidie morior.* Réfugiés à Antioche, dispersés dans la Grèce, portés en Italie et jusqu'aux extrémités de la terre, ils pouvoient y vivre inconnus et y laisser enfin pour jamais dans l'oubli des faits dont le récit leur avoit déjà coûté si cher; mais plutôt que de trahir leur mission, ils aiment mieux se créer encore de nouveaux ennemis et chaque jour être en butte à leur rage homicide : *quotidie morior.* Ainsi nos témoins ne sont pas seulement des hommes qui se sont immolés une fois pour sceller de leur sang leur déposition; mais ce sont des hommes qui, en faveur des miracles qu'ils attestent, ont renouvelé mille fois le sacrifice de leur vie : *quotidie morior.*

Qu'est-il besoin après cela d'appuyer leur

témoignage de celui de leurs ennemis? Qu'est-il besoin d'appeler un Celse et un Porphire, convenant des miracles de Jésus, mais les attribuant aux prestiges et aux enchantements ? Un Julien-l'Apostat s'étonnant qu'on puisse compter pour quelque chose la guérison de quelques aveugles et de quelques boiteux, et montrant par cette surprise dédaigneuse qu'il ne conteste pas du moins à Jésus - Christ ces prodiges? Qu'est-il besoin de faire paroître tant de payens, illustres par leur savoir, conduits au Christianisme par les prédications de nos témoins ? Qu'est-il besoin de faire comprendre que leur témoignage, quoiqu'ils se soient faits Chrétiens, bien loin d'être suspect, n'en est que plus recommandable, puisqu'ils ne peuvent avoir embrassé la religion chrétienne qu'après un mûr examen des miracles dont elle étoit confirmée ? Non, non, c'en est assez, nos témoins nous suffisent. La cause du Christianisme est jugée, et la certitude des miracles opérés pour le soutenir en démontre la divinité.

C'est vous, ô mon Dieu ! vous qui seul faites des choses grandes et vraiment dignes d'admiration; c'est vous qui avez environné

de prodiges éclatants le berceau de notre Religion; c'est vous qui avez voulu donner pour soutien à notre Foi ces preuves invincibles. Il est vrai, la discussion de ces preuves semble n'être point faite pour la plupart de ceux qui remplissent cette enceinte sacrée. Dociles enfants de la Foi, ils n'ont pas besoin de tant de raisonnemens pour respecter la Religion, pour en suivre avec fidélité les saintes ordonnances. Mais ces preuves, cependant, ils aiment à les entendre, parce qu'elles leur rappellent vos bienfaits, et parce qu'elles leur fournissent des réponses contre l'impiété. Mais si parmi cette troupe fidèle, le désœuvrement, la curiosité, ou quelque motif plus coupable encore avoit amené quelqu'un de ces hommes qui, nés au sein du Christianisme, sont assez malheureux pour blasphémer ses dogmes et pour abjurer ses lois, ô mon Dieu! ne laissez point votre parole retourner vers vous sans effet; ouvrez ses yeux, changez son cœur; faites-lui connoître le prix de cette Religion qu'il a abandonnée, et la solidité des fondements sur lesquels elle s'appuie; faites-lui comprendre surtout que cette Religion, qu'on lui peint comme sévère et repoussante, lui tend les bras et le

recevra avec la plus tendre indulgence ; rappelez-lui les biens qu'il en a reçus, les promesses qu'il lui a faites, les malheurs qu'il a éprouvés depuis qu'il s'est séparé d'elle. Déterminez-le à venir chercher auprès d'elle la fin de ses remords, le soulagement de ses peines, le seul moyen enfin d'adoucir les maux de la vie présente et de mériter les biens de la vie future.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE IIIe DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LA DOUCEUR.

Quid ergo baptizas si tu non es Christus, neque Elias, neque propheta.

Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ ni Elie, ni un Prophète. JEAN. I.

A ces questions indiscrètes, à ces soupçons outrageants, à cette injurieuse incertitude, Jean-Baptiste n'oppose qu'un calme céleste, une profonde humilité, une patience invincible, se montrant par ses vertus le précurseur de celui qui, doux et humble de cœur lui-même, devait, par ses exemples, apprendre à ses disciples à faire éclater, au milieu des imperfections du prochain ou de ses injustices, leur inaltérable douceur; mais cette douceur si chère aux vrais enfants de Dieu, qu'il est peu de Chrétiens qui en connoissent le prix, ou du moins qu'il en est peu qui, en convenant de ses avantages, ne prétendent justifier

leurs vivacités et quelquefois même leurs emportements, par les circonstances où la Providence les a placés et par le caractère de ceux qui les entourent. Les uns pensent que cette vertu n'est propre qu'à étouffer cette énergie et cette élévation qui doivent être le caractère distinctif de l'homme et son plus honorable apanage; d'autres croient qu'il est, en effet, d'une âme généreuse de pardonner de grandes offenses, de traiter avec bonté son ennemi; mais ils ne sauraient s'assujétir à une douceur de tous les jours et de tous les moments, ni lui accorder le sacrifice d'une vivacité qui leur échappe malgré eux, sans laisser dans le cœur aucune trace d'aversion et de mécontentement; ils ne peuvent voir de sang-froid les imperfections et les défauts grossiers de ceux avec qui la Providence les a condamnés de vivre, et ils renvoient à une patience plus qu'humaine le pouvoir de les supporter sans aigreur; ceux-là, pleins d'horreur pour le crime, appellent leurs emportements la suite inévitable de l'indignation qu'éprouve l'homme de bien à la vue de l'injustice. Ainsi, tous se séduisent eux-mêmes, ou par les fausses idées qu'ils se font de la douceur, ou par les raisons

frivoles par lesquelles ils voudroient se dispenser de la pratiquer, et dont ils voudroient colorer l'oubli de cette vertu. Il est donc important de faire connoître aux uns,

1° La nécessité et les avantages de cette vertu : ce sera le sujet du premier point;

2° Aux autres la frivolité de leurs prétextes : ce sera le sujet du second point.

Implorons, etc.

PREMIER POINT.

Les enfants du siècle et les hommes nourris des maximes profanes, reconnoissent eux-mêmes le prix de la douceur. On les voit s'attacher, avec l'attention la plus scrupuleuse, à en adopter au moins le langage; ils y mettent leurs soins et leur plus constante étude; ils regardent cette science comme la plus importante pour un homme du monde; ils y appliquent leurs enfants; ils encouragent leurs efforts; ils exaltent leurs progrès en leur apprenant de bonne heure à composer leur contenance, leur visage, le ton même de la voix, à déguiser, sous un front serein, une aversion secrète, à parler avec bonté à l'ennemi

dont ils ont juré la perte, à soutenir, sans se déconcerter, les contradictions les plus piquantes, et à supporter, avec un calme apparent, des imperfections qui chagrinent. Cet art difficile est celui que le monde exige avant tout de ses disciples, et l'on peut dire que ce qu'il appelle usage et politesse, n'est autre chose que le talent d'emprunter le masque de la douceur et de savoir avec adresse en afficher l'indulgence et la modération. Mais sans doute cette douceur extérieure n'est point la douceur à laquelle vient vous exhorter le ministre évangélique; c'est à votre cœur qu'il vient inspirer l'amour d'une douceur chrétienne; c'est à votre cœur qu'il veut en faire connoître la nécessité et les avantages, bien assuré que, si une fois votre cœur en a su apprécier et goûter les charmes, elle passera d'elle-même à votre insu dans votre conduite, et même, à votre insu, embellira des plus aimables dehors votre commerce, et le rendra plein de consolations pour vos frères.

Quoique l'esprit de sévérité semble être l'esprit de l'ancienne loi, et la terreur le seul sentiment par lequel Dieu voulut dompter un peuple charnel et grossier, la

douceur cependant y étoit en grande recommandation, et l'Esprit-Saint se plaît, en plusieurs endroits de l'Ecriture, à exhorter les Juifs à cette aimable vertu, et il n'omet rien pour fléchir et apprivoiser, en quelque sorte, ces cœurs farouches et indomptés. Mais les leçons qu'il leur adresse nous conviennent à plus d'un titre, et notre rudesse n'a que trop souvent besoin d'être amollie par ses touchantes exhortations. Tantôt, prétendant nous en tenir à la pratique des vertus essentielles, nous croyons pouvoir sans danger compter pour rien l'exercice de la douceur, et nous semblons ne la regarder que comme le vernis des autres vertus qui leur donne plus d'éclat, mais n'est point elle-même une vertu réelle. L'Esprit-Saint nous détrompe, en nous apprenant qu'elle seule peut compléter, en quelque sorte, nos vertus et assurer à nos bonnes œuvres leur véritable perfection : *Fili, in mansuetudine opera tua perfice.* Tantôt, redoutant les jugements des hommes, nous craindrions de passer à leurs yeux pour foibles et pusillanimes, si nous écoutions les avis de cette vertu paisible, et nous la sacrifions à la méprisable réputation d'une fermeté déplacée. Mon fils, nous

dit l'Esprit-Saint, assurez à votre âme, par la douceur, la véritable gloire, et méritez-lui le seul honneur auquel elle doive prétendre : *Fili mi, per mansuetudinem gloriam animæ tuæ concilia et eam honore quem meretur affice.* Quelquefois, enflés des prérogatives de nos places, nous pensons qu'il est digne de l'importance de nos fonctions de répondre avec hauteur et brusquerie aux hommes que la nécessité ou même de simples bienséances conduisent près de nous, et nous croirions déroger à notre dignité si nous présentions un air affable et plein de bonté à ceux qui nous abordent. L'Esprit-Saint nous apprend que Dieu se plaît à renverser les superbes du haut de leurs places éminentes, et que c'est à la douceur qu'il aime à en applanir le chemin : *Sedes divitum superborum destruxit Deus et sedere fecit mites pro eis.* Aussi voyez, toute sévère qu'elle est, quels grands exemples de douceur vous fournit l'ancienne loi. Moïse était chargé de la conduite d'un grand peuple, obligé de pourvoir à ses besoins et de le défendre contre ses ennemis, et toutefois sans cesse fatigué par les plaintes et les murmures de cette nation ingrate et indocile; cependant bien loin que

tant de soins et d'inquiétudes, d'obstacles et de chagrins épuisassent son inaltérable douceur, elle croissoit avec les contradictions, et la sainte Écriture lui rend le témoignage qu'il étoit le plus doux d'entre les hommes. Aussi, sans vous parler de la patience avec laquelle il supportoit les révoltes d'un peuple qui lui devoit sa délivrance, et auprès duquel il étoit le représentant et l'interprète de Dieu même, et pour m'en tenir à cette vertu de société et de commerce journalier dont nous nous entretenons aujourd'hui, voyez avec quelle douceur il supporte les étranges discours de Marie sa sœur et d'Aaron lui-même. Éclate-t-il contre eux en plaintes et en invectives? se livre-t-il à toute l'amertume d'un cœur ulcéré par l'injustice? Il laisse à Dieu le soin de juger sa cause, et le conducteur d'Israël garde, en présence d'une femme et d'un frère jaloux, un modeste et admirable silence. Mais que dire du saint roi David, et comment raconter tous les traits de son ineffable douceur? Si Saül le poursuit et ne néglige rien pour assurer sa perte, David a respecté le sommeil de son ennemi, emporte pour garant de sa modération cette lance qui, tant de fois,

l'avoit menacé lui-même, et joint encore à cette conduite magnanime les protestations les plus humbles et les plus pacifiques. Si dans sa fuite Séméi l'accable de malédictions et d'outrages, et qu'un de ses serviteurs propose de laver cette insolence dans le sang du coupable : Laissez, dit-il, c'est le Seigneur qui lui a ordonné de maudire David ; qui seroit assez téméraire pour récuser et contredire ses conseils? Mais quelque héroïque que puisse nous paroître une telle douceur, c'est surtout dans la loi nouvelle qu'il faut étudier les leçons de cette vertu, c'est là qu'il faut contempler un Dieu qui en offre lui-même chaque jour l'attendrissant modèle; c'est là qu'il faut l'entendre exalter le bonheur de ceux qui ont la douceur en partage : *Beati mites ;* proclamer leurs priviléges et déclarer que c'est pour eux, avant tout, qu'il est venu publier sa céleste doctrine : *Ad annuntiandum mansuetis misit me.* Aussi, voyez avec quelle autorité vraiment divine Jésus-Christ nous ordonne de venir à son école, pour y apprendre, par son exemple, à pratiquer cette touchante vertu. Presque toujours au milieu des leçons qu'il daigne donner aux hommes, il oublie qu'il pourroit leur parler

en maître; c'est plutôt un père qui instruit ses enfants, un ami qui converse familièrement avec ses amis. Mais s'il s'agit de leur inspirer l'amour de la douceur, il se souvient alors qu'il est leur législateur souverain, et c'est avec empire qu'il leur commande d'apprendre de son humble douceur, à en connoître le véritable prix : *Discite à me quia mitis sum et humilis*. Certes il avoit le droit de se proposer à nous comme le modèle de cette vertu; il l'avoit pratiquée dès les jours de sa première enfance; et n'est-il pas remarquable que, pour nous faire connoître quelle fut, dans ses premières années, l'admirable conduite de Jésus, les évangélistes se bornent à nous parler de son humble et paisible soumission à Joseph et à Marie, et qu'ils semblent renfermer dans cette unique vertu toutes les vertus qui embellissent sa divine enfance. Ils auroient pu nous parler de sa patience dans les infirmités attachées au premier âge, de son application et de son activité dans les travaux auxquels il ne dédaigna point de se soumettre, de sa réserve et de sa discrétion dans ses paroles, de sa modestie au milieu des éloges dont on combloit cet enfant de bénédiction; mais ils ne nous

parlent que de sa soumission, de sa douceur, et tandis qu'ils se réservent de peindre avec quelque détail les qualités divines qui répandirent sur sa vie publique un si brillant éclat, on voit qu'ils réduisent à ces humbles vertus tout ce qu'ils pourroient nous raconter de sa vie obscure et cachée aux yeux des hommes. Ce n'est point, sans doute, sans un dessein digne de sa sagesse, que l'Esprit-Saint a permis que les trente premières années de la vie de notre divin Sauveur ne nous présentassent point dans le texte sacré d'autres vertus à imiter; il savoit que ces vertus si humbles devoient faire le caractère distinctif des Chrétiens; il savoit qu'elles étoient liées, et supposoient l'exercice d'un grand nombre d'autres vertus; il savoit enfin combien d'obstacles l'homme trouvoit dans son orgueil pour les pratiquer avec constance, et comme la conduite de notre divin maître doit être le modèle de la nôtre, il vouloit nous apprendre que, pour marcher sur ses traces, il falloit commencer par s'exercer long-temps à ces vertus modestes avant de prétendre à des vertus plus sublimes, et que c'étoit sur ce fondement seul que les plus parfaits eux-mêmes pouvoient établir avec solidité l'édifice de

la plus haute perfection. Et voyez-le dans toute la suite de sa vie : quelle douceur toute divine! quelle patience ineffable! soit qu'il fallût supporter l'ignorance et la grossièreté de ses Apôtres, prévenir leurs demandes, dissiper leurs préjugés, éclaircir leurs doutes, et leur apprendre par là quelle inaltérable douceur ils devoient eux-mêmes opposer aux imperfections du prochain et à ses défauts même les plus révoltants; soit qu'il fallût répondre à ces Pharisiens superbes, ou interroger ces docteurs jaloux dont il pouvoit démasquer la malice et confondre l'hypocrisie. Loin de là, c'est avec un calme divin, avec une bonté céleste, qu'il essaie d'attendrir la dureté de ces cœurs inflexibles; et par là, du moins, nous enseigne avec quelle douceur nous devons supporter le prochain, et répondre à ses contradictions les plus odieuses et à ses plus cruelles injustices.

Mais c'est surtout quand il s'agit de pauvres pécheurs que notre adorable Maître se plaît à exercer cette vertu; voyez avec quelle clémence il renvoie, sans la condamner, une femme conduite devant son tribunal et convaincue de son crime, moins encore par les dépositions des témoins que

par la confusion qui couvre son visage! Avec quelle indulgence il souffre les approches d'une pécheresse scandaleuse! avec quelle bonté il reçoit le baiser d'un disciple perfide! quelle réponse il fait à l'outrage sanglant d'un soldat sacrilége! Mais quoi! il faudroit suivre tous les détails de la vie de Jésus-Christ pour parler dignement de son incomparable douceur. Car tandis que les autres vertus ne s'y montrent que successivement et par intervalle, il semble que celle-ci, à laquelle il vouloit nous former avec plus de soin, soit celle dont il aime à multiplier en notre faveur les exemples.

Après de si puissants motifs pour vous engager à la douceur, qu'est-il besoin d'en relever les avantages? La douceur nous accoutume à porter dans nos démarches ce calme et cette modération si nécessaires pour en assurer le succès : dans nos disgrâces, elle nous laisse la tranquillité pour en voir plus promptement le remède et l'appliquer plus sûrement; dans nos imperfections et nos défauts, elle n'étouffe pas la juste peine que la vue de nos misères doit exciter en nous; mais elle la modère, et dans nos chûtes, elle fait taire les dépits de notre orgueil, et nous conserve le courage

de travailler encore à notre avancement avec confiance et générosité : pour nos semblables, elle nous les attache avec des liens d'autant plus puissants, qu'ils en soupçonnent moins la force. Les caractères les plus difficiles, elle les dompte et les maîtrise à son gré; elle subjugue l'humeur farouche d'un mari violent, elle tempère les vivacités de la femme la plus emportée; l'enfant indocile et mutin ne sait point résister aux charmes de ses leçons; dans le choc des opinions diverses, elle ramène et réunit à un avis commun ceux qui n'opposoient d'abord à des raisons solides qu'une opiniâtre résistance; dans les discussions d'argent et de fortune, elle obtient les plus généreux sacrifices, et applanit la conciliation des intérêts les plus opposés. En un mot, la douceur nous procure le bien, qui de l'aveu de tous, est le plus désirable : la paix avec nos frères et la paix avec notre cœur. Et cependant, en dépit de notre propre intérêt, des plus puissants exemples, des plus touchantes leçons, on ne voit parmi nous qu'aigreur, que vivacité, qu'emportement, et rien n'est plus digne de compassion que ce contraste de notre conduite avec la foi que nous professons, sinon, peut-être,

la foiblesse des prétextes qui voudroient leur servir d'apologie et des motifs par lesquels nous prétendons la justifier.

DEUXIÈME POINT.

Quel est l'homme sage, et surtout quel est le Chrétien qui peut entendre sans pitié les prétextes par lesquels celui qui a oublié les lois de la douceur, prétend se justifier.

Il est si difficile de supporter patiemment des défauts qui choquent! Et d'ailleurs, n'est-il pas quelquefois nécessaire de reprendre avec fermeté des imperfections ou des vices qu'on ne saurait corriger autrement?

Voilà les prétextes les plus plausibles à l'aide desquels l'homme emporté essaie de faire absoudre ses emportements et ses vivacités. Ainsi, tantôt c'est un homme grossier avec qui il a eu à traiter, et dont la rusticité révolterait le caractère le plus indulgent. Quelquefois c'est un importun qui est venu le troubler au milieu des occupations les plus importantes; d'autres fois, c'est un serviteur sans précaution et sans adresse, de qui la négligence et les distractions pousseraient à bout la patience la plus

éprouvée. Que sais-je, et qui pourrait énumérer toutes les allégations par lesquelles on prétend justifier ces vivacités si contraires à l'esprit de charité que Jésus-Christ est venu inspirer à la terre? Cet homme était grossier; mais si ses demandes étoient légitimes, sa grossièreté leur a-t-elle fait perdre ce caractère de justice qui devoit vous les rendre sacrées et vénérables; et si elles étaient condamnées par la raison, vos emportements étoient-ils bien propres à l'éclairer sur leur injustice; et sa grossièreté, d'ailleurs, ainsi que vous le dites tant de fois vous-même, quand il s'agit d'autrui, sa grossièreté, dis-je, est-elle un titre pour justifier la vôtre?

C'était un importun. Vous faites donc de tous vos momens un usage bien respectable qu'on ne puisse venir vous troubler sans en être aussitôt puni par vos brusqueries; et lorsque l'Apôtre vous ordonne de montrer pour tous une inaltérable patience, *patientes estote ad omnes*, vous avez donc pensé que les importuns étoient exceptés de cette loi? C'est un serviteur malhabile et inattentif; mais s'il n'omet rien pour remplir son devoir, et si vous êtes forcés de rendre à sa fidélité un juste témoignage, récompen-

sez-le donc des vertus essentielles, auxquelles vous ne pouvez refuser votre estime, en lui pardonnant des imperfections qui échappent chaque jour, peut-être, à votre propre fragilité. Puisque vous vous piquez de religion, reconnoissez donc en lui votre frère en Jésus-Christ, racheté du même sang, admis aux mêmes priviléges, appelé aux mêmes espérances, et consolez-le, par votre douceur, de l'état d'abaissement où la Providence a voulu le placer : mais d'ailleurs, qui que vous soyez, n'avez-vous pas vos défauts aussi? Nous avons tous les nôtres : il n'est point de principe plus reconnu, plus familier à toutes les bouches : il n'en est point dont nous usions avec plus d'adresse, lorsque nous avons commis quelque faute. Nous sommes habiles à parler de la malheureuse facilité que l'homme a pour le mal, lorsqu'il s'agit d'excuser notre conduite auprès des autres, ou de la justifier à nos propres yeux : quoi de plus déraisonnable que de méconnaître cette vérité, lorsque nous devons juger nos frères, d'oublier de quel limon nous avons été formés, et combien est rapide le penchant déplorable qui nous entraîne tous vers le mal! Quoi de plus injuste que d'avoir deux balances pour

peser notre conduite et celle de notre prochain! Nous avons des yeux pleins d'indulgence quand nous nous examinons nous-mêmes : nos défauts perdent leur laideur et se couvrent même quelquefois du masque de la vertu. Pour nous, les vices les plus bas ne sont que des foiblesses; les travers les plus déplorables, des imperfections; les habitudes les plus criminelles, des penchants d'un cœur sensible : l'opiniâtreté devient force de caractère; la colère, vivacité; l'insensibilité prend le nom de modération; l'avarice celui d'économie. Hypocrite, retirez donc cette poutre qui offusque votre œil, et vous viendrez ensuite délivrer l'œil de votre frère de cette paille qui le blesse!

Mais ce n'est point assez : et pour révolter ceux à qui la douceur est étrangère, il n'est pas même besoin de ces imperfections qui, bien que souvent involontaires, offensent après tout l'amour-propre ou causent quelque dommage; mais pour exciter leur humeur, il ne faut souvent qu'une démarche, qu'un langage qui ne soit pas à leur gré, et les défauts même dont on ne peut accuser que la nature suffisent pour leur faire repousser avec violence celui qui les aborde. Ne vous pré-

sentez point devant cet homme, si la nature ne vous a point accordé un extérieur agréable, un visage riant, une heureuse physionomie. Quelque humbles que puissent être vos supplications, et quelque attendrissante que soit la peinture de vos malheurs, évitez-le surtout si le ciel, en vous refusant les trésors de la terre, vous a revêtu des habits de l'indigence et des honorables livrées de Jésus-Christ; il ne sauroit avoir pour vous qu'un visage inexorable et des paroles pleines de rudesse et d'aigreur. Hélas! il avoit jadis le cœur compatissant et sensible, mais la négligence à cultiver cette précieuse vertu de douceur a fait peu à peu succéder à ce qu'il appelait vivacité et force de tempérament, la déplorable habitude d'écarter avec emportement tout ce qui contrarie ses penchants ou ses préjugés. C'est ainsi qu'on voit s'altérer les inclinations les plus heureuses et s'aigrir le caractère le plus indulgent. C'est ainsi qu'au sein même de familles chrétiennes, l'oreille est sans cesse attristée par des querelles aussi contraires à la charité, que vaines et frivoles dans les causes qui leur ont donné naissance.

Cependant il faut l'avouer, il est des hommes dont ces imperfections excusables ne troublent point la paix, et qui même compatissent avec une tendre sensibilité, à des misères dont la condition humaine offre sans cesse le spectacle à leurs regards. Mais qu'il en est peu qui endurent avec une égale patience les erreurs de leurs frères et leurs défauts réels! Aveuglés par un prétendu désir du bien, et ne sachant point distinguer les mouvemens de l'orgueil, qui prend plaisir à humilier ses semblables, de ceux d'un zèle éclairé qui veut les rendre meilleurs, on n'en voit que trop qui, pour inspirer aux autres l'amour des vertus, renoncent les premiers à celle qui devroit leur être si chère, et ne reprennent jamais leurs frères que la menace sur les lèvres et l'amertume dans le cœur; et cela sous prétexte qu'il est quelquefois nécessaire de ramener par la fermeté ceux qu'on ne sauroit corriger autrement; et c'est ici, mes Frères, une des plus dangereuses illusions, et quelquefois un des plus tristes scandales que la piété elle-même offre aux dérisions et aux justes reproches des mondains.

Autrefois aussi les Pharisiens superbes,

accoutumés à n'estimer que leur vertu fastueuse, et à mépriser tous ceux qui se laissoient entraîner vers le mal, murmuroient contre l'indulgence avec laquelle Jésus-Christ traitoit les pécheurs; ils ne pouvoient comprendre comment celui qui venoit appeler les hommes à une si haute perfection, pouvoit permettre son approche à ceux qui violoient ouvertement les préceptes les plus manifestes de la loi de Dieu, et dans leur aveuglement, ils osoient même tirer de cette condescendance une preuve contre sa mission divine. Lorsqu'ils voyoient Madeleine à ses pieds : S'il étoit prophète, disoient-ils, sans doute il sauroit quelle est cette femme qui ose ainsi l'approcher. Remplis de vanité ils ne savoient que s'admirer eux-mêmes, et n'estimoient que cette justice d'appareil qui leur fesoit remplir avec scrupule des traditions bizarres, tandis qu'ils négligeoient des points importants de la loi; ils regardoient le reste des hommes avec une orgueilleuse pitié, et ne réservoient à leurs erreurs que l'indignation ou le mépris. Et telle est encore aujourd'hui parmi nous la conduite de ces Chrétiens, fidèles, il est vrai, à remplir les préceptes extérieurs du Chris-

tianisme, qui assistent avec exactitude à nos solennités, entendent avec joie la parole sainte, respectent les jours que l'Eglise consacre à l'abstinence ou au repos; que sais-je? qui s'imposent peut-être des pratiques pieuses qu'ils se feroient un crime de négliger; mais qui, croyant avoir rempli toute justice, s'établissent les censeurs des autres, les citent à leur tribunal et les jugent avec rigueur. Les erreurs de leurs frères sont le sujet le plus ordinaire de leurs entretiens; ils se plaisent à en relever les défauts, surtout s'ils ont quelque autorité à exercer; et s'abusant eux-mêmes sur les motifs secrets qui les animent, ils pensent n'écouter que leur zèle pour la gloire de Dieu, et le tendre intérêt que leur inspire le prochain : erreur déplorable! étrange aveuglement! Il est vrai, Dieu a commis à chacun de nous le soin du salut de son frère : *Mandavit unicuique de proximo suo* : c'est-à-dire qu'il a voulu que, par nos bons discours, et surtout par nos bons exemples, nous fissions tous nos efforts pour ramener au bien ceux qui s'en égarent! Mais est-ce là ce que font ceux qui, pour corriger leurs frères, oublient toutes

les lois de la douceur? S'ils les abordent, c'est avec un front sévère; s'ils leur parlent, c'est avec rudesse; s'ils les reprennent, c'est avec emportement; s'ils les corrigent, c'est avec colère : ils croiroient trahir leur devoir, et s'accuseroient d'une indigne foiblesse, si la douceur venait tempérer leurs reproches et rendre moins amer un remède d'ailleurs salutaire. Si c'est à des égaux qu'ils adressent leurs avis, la charité leur fait une loi de mépriser de vaines considérations; si c'est à des inférieurs, ils doivent cette sévérité au poste éminent que leur a confié la Providence. Comme si en vous plaçant au-dessus de vos semblables, Dieu vous interdisoit les saints artifices d'une charité ingénieuse qui ne modère ses reproches que pour les rendre plus utiles; ou comme si, en essayant de ramener vos frères dans le sentier du devoir, vous deviez les exposer, par une rigueur hors de saison, aux impatiences, aux murmures et au désir de la vengeance!

Quel bien, après tout, revient-il au prochain de cette excessive sévérité, quel fruit en retirons-nous nous-mêmes? A Dieu ne plaise, encore une fois, que je prétende

blâmer ce zèle louable de l'homme de bien qui le porte à réprimer les défauts de son frère, à lui en faire comprendre la honte et le danger, et à ne rien épargner pour le retirer de l'abîme où il se précipite ; je connois ce précepte de l'Apôtre : Conjurez, reprenez à temps et à contre-temps; *obsecra opportune, importune.* Mais s'exhaler en invectives contre ceux qui ont le malheur d'être infidèles à leurs devoirs, ne leur parler qu'avec dédain, les fuir comme des hommes indignes de partager notre société, quel prétexte peut justifier une pareille conduite ? Peut-être prétendez-vous les faire rentrer en eux-mêmes, quand ils verront que la fuite et l'indignation de tous les gens de bien sont le triste fruit de leurs désordres. Vous pourriez l'espérer si, en témoignant de l'horreur pour leurs vices, vous ne montriez pour eux-mêmes que commisération et charité. Mais quand ils voient que vous ne les traitez ainsi que parce que vous vous croyez plus parfait; que vous les jugez dignes de tout mépris, ou que vous ne pensez pas qu'ils méritent d'être honorés de vos regards, votre éloignement ou vos représentations ne font sur eux qu'une impression légère, ou plutôt

ajoutent à leurs vices l'insensibilité, l'endurcissement dans le mal. Ils se sont prémunis d'avance contre toutes vos exhortations. Vous mettez dans vos avis trop d'aigreur et d'emportement, pour qu'ils n'y soupçonnent pas quelques motifs secrets, autres que l'amour du bien et le désir de les rendre meilleurs. L'amour du bien est paisible, il ne se livre point aux excès d'un zèle bruyant et impétueux, et pour procurer l'avantage du prochain, il ne nous ravit point à nous-mêmes le plus précieux de tous les avantages, la paix et la tranquillité de l'âme.

L'amour du bien n'est donc pas la véritable cause de votre conduite, vous qui mettez tant de chaleur dans votre aversion pour les défauts de vos frères. Le zèle, voilà le prétexte; l'orgueil, voilà le motif. Et que seroit-ce encore, si je vous parlois des malheureux effets que produit pour vous-même ce caractère triste et sombre qui vous porte à condamner les fautes d'autrui avec tant de rigueur, de cette humeur qui vous ronge et empoisonne vos jours, de cette aversion que vous inspirez à tous ceux qui veulent vivre paisibles, de votre mauvais renom, suite du penchant que l'on

vous connoît à critiquer les imperfections des autres, et à les reprendre sans ménagement?

O vous, que ce discours regarde, écoutez l'étonnante leçon que Dieu donna autrefois à son Prophète Elie. Elie étoit plein de zèle pour la gloire de Dieu et le salut de ses frères. Pénétré de douleur à la vue des désordres des enfants d'Israël, leurs abominations avoient allumé dans son âme les plus ardents transports. Le Seigneur, le voyant dans des dispositions si peu paisibles, lui ordonna de se préparer à voir sa divine majesté. Mais avant que le Seigneur ne se manifestât, dit l'Ecriture, il s'éleva un vent violent et impétueux capable de renverser les montagnes et de briser les rochers, et le Seigneur ne se montra point à son Prophète. Peu après la terre parut s'ébranler sur ses fondements, et le Seigneur ne parut pas encore. Un feu s'alluma et le Seigneur tarda encore à se montrer. Enfin, on entendit le souffle d'un vent doux et léger, le Prophète se couvrit aussitôt le visage de son manteau, et en même temps la voix de Dieu se fit entendre, et Dieu apprit par là à son Prophète, et il vous apprend à vous-mêmes que ce n'est point au milieu des agitations et des violences qu'on peut espérer de faire ouïr sa

voix; que pour disposer les cœurs à lui prêter l'oreille, il n'est pas de moyen plus efficace que les touchantes insinuations de la douceur : *Non in commotione Dominus.*

Mais quoi ! devrons-nous donc les mêmes égards à celui qui nous a comblés de preuves d'attachement et à celui qui n'a cessé de nous poursuivre ? Traiterons-nous avec la même douceur l'homme dont nous avons tant de fois éprouvé la bonté, et celui que nous n'avons appris à connoître que par ses fureurs, et surtout ceux que nous entendons si souvent blasphémer contre Dieu et contre son Christ ? faudra-t-il qu'ils puissent se soustraire à l'indignation de l'homme de bien ? De quel œil, en un mot, voir tant de crimes envers Dieu, tant d'injustices envers nous-mêmes ! Du même œil dont les voit celui qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et répand sa rosée sur les justes et sur les injustes. Une vive horreur pour le crime, une charité sans bornes pour le coupable, voilà l'invariable et constante maxime du Christianisme; maxime trop négligée, mais dont l'oubli est pour nous la source de tant d'excès, et fournira au dernier jour une trop ample matière au jugement du Sei-

gneur. Car, pour m'en tenir à ce zèle prétendu des intérêts de la Religion, qui seul sembleroit pouvoir s'appuyer sur quelques raisons plausibles, pourquoi ces discours emportés contre de malheureux déserteurs de la foi? Pourquoi ces airs méprisants et pourquoi ces outrages mêmes? Vous prétendez venger la gloire de Dieu! Livrez-vous moins à cette sollicitude; mais observez plus fidèlement vous-mêmes ses commandements, et surtout cette loi de douceur et de charité que son divin Fils est venu vous apprendre. Vous voulez défendre les intérêts de la Religion? Craignez plutôt d'augmenter le nombre de ses ennemis, en les rendant les témoins et l'objet de cette aigreur qu'ils osent lui reprocher, toute contraire qu'elle est à ses pacifiques maximes. Car, encore une fois, il n'est pas de vertu que la religion nous recommande avec plus de soin que l'indulgence pour les défauts de notre prochain; il n'en est point, je ne me lasse pas de le redire, dont Jésus-Christ, notre divin modèle, nous ait donné plus fréquemment l'exemple. Il étoit Dieu et non-seulement exempt de toute foiblesse, mais de l'apparence même du péché. Cependant vous

avez vu avec quelle bonté il reçoit les pécheurs, avec quelle douceur il les invite au retour; ils n'ont pas à craindre avec lui les emportemens et les reproches, il a toujours les bras ouverts pour les accueillir; il ne leur parle pas de leurs égarements; il leur parle de sa tendresse. Madeleine a scandalisé Jérusalem par ses désordres; elle ose cependant, dans un festin que Jésus-Christ honore de sa présence, paroître au milieu d'une assemblée nombreuse, et donner au divin Sauveur des preuves de sa vénération et de son repentir. Jésus-Christ le souffre, et par son silence autorise ces touchants témoignages de respect de la part de cette femme pécheresse. Mais quand il entend murmurer autour de lui, il daigne se charger de sa défense, et prend lui-même le soin de la justifier. Bien plus, une femme est surprise dans l'adultère et conduite devant ce divin maître; le crime est public, tous l'accusent; sans doute Jésus-Christ, la sainteté même, ne peut point excuser son offense. Mais rappelant à ses accusateurs leurs propres foiblesses, il les réduit au silence; et, lorsqu'ils se sont retirés remplis de confusion, et que, pénétrée de la honte de son crime et de la bonté de son juge, cette

femme est seule en sa présence et attend son redoutable arrêt, il ne se livre point à son zèle pour l'intérêt de son père, il n'ajoute point à l'ignominie de cette femme coupable la sévérité de ses reproches. Femme, lui dit-il, personne ne vous a condamnée? Personne, Seigneur ! Ni moi non plus, je ne vous condamnerai pas : allez et ne péchez plus. O paroles touchantes et vraiment dignes d'être à jamais gravées dans notre cœur! Si nous pouvions nous les rappeler, serions-nous donc si amers quand nous reprenons les autres, si pleins d'humeur quand nous leur reprochons leurs défauts? Et ne disons pas, encore une fois : c'est le désir de leur perfection qui nous anime : Dieu réprouve ce zèle mal entendu, ou plutôt il lit dans notre âme, et il voit que ces sentiments dont nous prétendons nous parer ne sont que sur nos lèvres, et que dans notre cœur ce n'est que vanité, caprice ou bizarrerie.

Où est donc cette charité que l'Apôtre nous recommande, cette charité douce, patiente, qui ne s'irrite jamais? Où est cette union qui, ne faisant de tous les Chrétiens que les membres d'un même corps, leur rend toutes les peines communes, et les fait

compatir réciproquement à leurs maux? Si quelqu'un éprouve une perte considérable, si la mort lui enlève un objet qui lui étoit cher, allons-nous lui faire un crime de son malheur, ou lui reprocher sa disgrâce? Il est, disons-nous, enfant de notre Dieu, frère de Jésus-Christ; puisque nous devons pleurer avec ceux qui pleurent, nous devons donc partager sa douleur. Quoi donc! votre frère a perdu, non plus des objets mortels, non plus ses biens, ses dignités, ses honneurs; il a perdu son âme, ou du moins ses défauts et ses imperfections l'exposent à cette perte si déplorable, et vous, semblables aux amis du saint homme Job, au lieu d'apporter quelques secours ou quelques consolations à ses maux, vous venez les aggraver par vos reproches, et ajouter encore à son péril en l'exposant à l'impatience et aux emportemens.

Mais qu'est-il besoin de longs raisonnemens? L'Apôtre a pris soin de nous enlever toute excuse, par ces paroles si remarquables : Supportez les défauts les uns des autres et vous remplirez la loi de Jésus-Christ; c'est-à-dire qu'il ne suffit point de mener une conduite régulière en apparence, d'observer avec fidélité les lois de l'Eglise, d'être

assidu à ses solennités ; mais qu'il faut encore aimer son prochain, l'aimer comme soi-même, supporter ses défauts ou les reprendre avec charité. Laissez donc, pourroit-on dire à ces personnes qui font profession d'une certaine piété, laissez tout cet extérieur si imposant, laissez ces pratiques pieuses auxquelles vous êtes si fidèles, et qui sont en effet par elles-mêmes si respectables, mais par lesquelles vous prétendez acheter le droit de censurer les défauts d'autrui avec amertume, et commencez par vous exercer à cette vertu qui est pour vous d'un précepte rigoureux : La charité pour votre prochain et l'indulgence pour ses imperfections et ses foiblesses. Revêtez-vous, ainsi que le dit encore l'Apôtre, car ses épîtres sont pleines des leçons de la charité, revêtez-vous comme des élus de Dieu saints et bien-aimés, des entrailles de la miséricorde, de la douceur, de la modération, de l'humilité, de la patience ; vous supportant mutuellement et vous pardonnant, si vous avez des plaintes à former les uns contre les autres, ainsi que le Seigneur vous a pardonné à vous-mêmes.

En effet, le souvenir des miséricordes de Dieu sur nous suffiroit bien, s'il étoit

présent à notre esprit, pour nous rendre plus indulgents envers nos frères. Nous sommes peut-être réguliers, et, sans examiner si nous n'avons point des défauts beaucoup plus révoltants que ceux qui nous choquent dans les autres, je veux bien supposer que notre conduite est exactement conforme aux lois de l'Évangile; mais en reportant nos regards sur notre vie passée, la trouvons-nous toujours également à l'abri de tout reproche? Nous sommes fidèles aujourd'hui; cette fidélité ne s'est-elle jamais démentie, et ne sommes-nous pas obligés de dire à Dieu en secret, ainsi que le Roi-Prophète : Seigneur, ne vous souvenez point de mes égarements, et oubliez les erreurs de ma jeunesse. Nous étions éloquents alors à représenter à Dieu la fragilité de notre nature et la force des inclinations qui entraînent l'homme vers le péché; et nous l'oublions maintenant qu'il s'agit de juger nos frères, et nous exigeons d'eux une vertu exempte de la tache la plus légère! Où en serions-nous si Dieu nous eût traités avec la même rigueur, et s'il eût attendu pour nous pardonner nos offenses, qu'il ne se trouvât dans notre conduite aucune imperfection qui pût blesser ses regards?

Quelle injustice! peut-être que cet infortuné dont les défauts vous blessent et vous irritent, ne les reconnoît en lui qu'avec la plus vive douleur; peut-être chaque jour, prosterné devant le Seigneur, il lui demande avec larmes de le délivrer de ses penchants malheureux; il le prie de briser les chaînes qui l'attachent au péché; il le conjure de rendre la paix à son âme, et la vue de sa misère est pour lui une source de chagrins et d'amertumes. Quelle cruauté d'augmenter encore sa peine par la vivacité de vos reproches et d'ajouter douleurs sur douleurs!

Pour nous, mes Frères, fidèle au ministère évangélique, et dussions-nous blesser des préjugés qui ne sont plus respectables pour nous puisqu'ils s'accordent si mal avec la véritable piété, nous ne cesserons de faire retentir à votre oreille ce précepte de l'Apôtre : Supportez-vous les uns les autres, et que chacun remette à son frère tous les sujets de plainte qu'il pourrait avoir contre lui. Supportez-vous les uns les autres, et que l'erreur ou la foiblesse trouvent toujours auprès des chrétiens, non une molle indifférence, mais une indulgente charité. Nous vous dirons, comme notre divin Sau-

veur aux Apôtres dont le zèle indiscret vouloit faire descendre le feu du ciel sur les habitans de Samarie : Vous ne savez pas à quel esprit vous appartenez, *nescitis cujus spiritus estis*. Nous vous dirons avec le sage, que l'esprit de sagesse est un esprit de charité; avec l'auteur de l'Ecclésiastique, que l'esprit de Dieu est plus doux que le miel; enfin, nous ne négligerons rien pour vous porter à cet esprit de douceur si désirable pour alléger les maux de notre pélerinage, et si nécessaire pour obtenir un jour les récompenses éternelles!

SERMON

POUR LE IVe DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE MONDE.

Vox clamantis in deserto : parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.

On entendra la voix de celui qui crie dans le désert : préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers.
LUC. 3.

Quoiqu'il eût été prévenu des faveurs les plus signalées, quoiqu'une grâce spéciale séparant Jean-Baptiste d'une foule coupable, en eût fait, dès le sein maternel, au lieu d'un enfant de colère un enfant de bénédiction, cependant ces prérogatives ne le rassurent point contre les dangers du monde, et il s'enfonce dans les déserts pour y chercher un asile qui le défende de ses prestiges et de sa corruption. C'est loin du monde, c'est dans l'horreur d'une solitude profonde que, seul avec son Dieu, il repasse en silence les vérités éternelles, gémit sur la

folie des enfants du siècle et déplore la honte de leurs débordements. Bien que ce grand et illustre solitaire donne aux hommes de tous les états d'importantes leçons, que les publicains apprennent de lui à suivre les lois de la justice, les guerriers à respecter les droits de l'humanité, les rois eux-mêmes à trembler sur leur trône, ne lui demandons pas pour nous mêmes de nouveaux enseignements, et que le son de cette voix qui retentit dans le désert nous suffise aujourd'hui pour toute instruction : *Vox clamantis in deserto.*

Trop souvent le monde nous éblouit par ses vanités et son faste; la voix de Jean-Baptiste, qui préfère son désert aux honneurs et aux dignités, cette voix dit à notre raison ce qu'elle doit penser de l'éclat du monde et de son appareil : *vox clamantis in deserto.* Trop souvent le monde corrompt notre âme, la dégrade et la perd sans retour ; la voix de Jean-Baptiste qui s'exerce dans le désert à une rigoureuse pénitence, cette voix dit à notre foi quels sentiments mérite un ennemi qui nous prépare de si cruels malheurs.

En deux mots, un homme sage doit mépriser le monde. 1er Point.

Un Chrétien doit le haïr. 2e Point. Implorons, etc.

PREMIER POINT.

A n'envisager que les apparences trompeuses dont le monde sait se parer, à ne considérer que l'éclat bruyant de ses fêtes, l'appareil imposant de son faste et de ses dignités, et les dehors enfin si séduisants de ses bienséances et de sa politesse, on seroit tenté d'envier le bonheur des mondains, ou de leur supposer une grandeur réelle et des vertus solides. Mais l'homme sage, qu'une défiance attentive met en garde contre le préjugé, découvre bientôt que toute cette vaine ostentation n'est qu'un voile sous lequel le monde cache sa misère et sa honte, et qu'on n'y trouve en effet que fausse joie, fausse grandeur, fausse vertu.

Il semble que c'est une entreprise trop hardie que de vouloir contester au monde le don de faire des heureux. Le monde depuis long-temps réclame pour lui seul ce désirable privilége et se plaît à publier que ce n'est que sur ses traces qu'on peut rencontrer la joie et les plaisirs. Il abandonne sans peine à la Religion la gloire de former

des hommes graves et réfléchis, et de leur inspirer ses goûts sérieux et ses vertus austères; mais il veut que l'on apprenne de lui seul le rare secret d'être content et de couler dans les plaisirs des jours fortunés et paisibles. Mais il suffit de considérer ce monde de près, d'observer avec soin les heureux qu'il proclame pour reconnoître combien ses prétentions sont mensongères et combien fausses les joies qu'il aime tant à célébrer. Sont-ce, en effet, des plaisirs purs, ces plaisirs que le monde présente à ses amis ? La conscience ne les trouble-t-elle jamais par ses reproches ? le remords ne déchire-t-il jamais le cœur de cet homme dont le visage est si riant ? Des plaisirs purs! il n'en est plus depuis que la corruption empoisonne pour nous les joies les plus innocentes. Des plaisirs purs ! l'enfance elle-même ne les connoît pas, et une science prématurée du mal flétrit les jeux du premier âge. Des plaisirs purs ! le monde lui-même n'ose les promettre avec la mollesse de ses entretiens, les honteuses équivoques de ses bons mots, l'immodestie de ses ajustements, l'effronterie de ses regards. Sont-ce des plaisirs qui ne soient jamais troublés par la crainte ? L'heureux du siècle, il est

vrai, peut quelquefois, à force d'excès, réduire au silence ce juge invisible qui condamnoit ses désordres, et se délivrer enfin des cris d'une conscience importune ; mais il est une crainte qui le tourmente incessamment sans lui permettre de repos, c'est la crainte de voir bientôt ses plus flatteuses jouissances s'évanouir, et ne lui laisser qu'un souvenir plein de douleur : l'image de leur fragilité l'assiége sans relâche. Dieu a gravé en caractères ineffaçables sur toutes les créatures qui l'environnent, cet effrayant arrêt : la figure de ce monde passe, *præterit figura hujus mundi*. Vainement le mondain essaie de trouver dans l'agitation des plaisirs, dans le tumulte de ses assemblées et dans le fracas de ses fêtes, une distraction à cette désolante pensée : elle s'attache à lui sans qu'il puisse s'en délivrer ; il a beau détourner ses regards, elle vient malgré lui frapper incessamment sa vue ; il la retrouve dans les palais qu'il habite et dont les ruines attestent la caducité ; il la lit sur le front des indignes objets d'une affection criminelle, qu'il voudrait en vain garantir des ravages du temps ; il l'entend retentir au dedans de lui-même quand les restes souffrants d'un corps usé par la volupté

l'avertissent que ce monde, comme un fantôme qu'on veut inutilement retenir, va bientôt disparoître et lui échapper sans retour : *præterit figura hujus mundi*. Ainsi, en multipliant ses plaisirs il ne fait que multiplier les preuves de sa misère ; et souvent, comme le roi sacrilége de Babylone, c'est au milieu de joies de la dissolution, c'est tandis qu'on porte peut-être envie à son bonheur, à sa pompe et à sa magnificence, qu'il sent ses genoux trembler et son cœur défaillir à la vue de la main qui trace pour lui, sous ses yeux, son irrévocable sentence : *præterit figura hujus mundi*. Et si les enfants du siècle prétendent s'étourdir sur ces pensées salutaires, ou trouver même dans la rapidité de la vie et dans l'instabilité de ses plaisirs un motif de plus pour se livrer à leurs joies insensées avec fureur, comment appellerons-nous véritablement heureux des hommes qui, pour l'être, ont besoin de s'oublier eux-mêmes, des hommes dont la félicité honteuse cherche les ténèbres et redoute le grand jour, des hommes dont le bonheur disparoît sitôt que la raison vient à reprendre ses droits, des hommes enfin dont la démence s'accuse elle-même puisqu'ils appellent leur bonheur le

délire, et l'ivresse du plaisir. Aussi, observez-les lorsqu'enfin rendus à des pensées plus calmes, ils essaient de se délasser du tumulte de leur vie si agitée et si peu satisfaite. Avec quel effroi ils retombent sur eux-mêmes; quel vide effrayant, quel profond ennui, et quelquefois même quelle amère tristesse, quelle horreur pour la vie! Et à qui ces prétendus heureux n'ont-ils pas raconté leurs amertumes et leurs déplaisirs? qui n'a point été le confident de ces aveux si honteux pour le monde et si encourageants pour la vertu? Qui ne les a point entendus gémir sur la vanité de leurs jouissances, sur le cruel mécompte dont fut toujours payé leur fol espoir, et détromper ainsi par la confession ingénue de leur lassitude et de leurs dégoûts, ceux qu'auroient pu séduire leur bonheur apparent et leurs joies apprêtées. Mais quand nous n'aurions pas entendu leurs plaintes, l'Esprit-Saint a voulu nous conserver lui-même dans les livres sacrés une preuve invincible de la fausseté des joies mondaines et de leur impuissance à donner le bonheur. Entendez un roi, maître d'un puissant empire, environné de gloire et de richesses, qui jamais ne rencontra, pour ses volontés, un

obstacle, pour ses désirs jamais un refus; entendez-le déposer contre les joies du siècle par une irrécusable et solennelle accusation. « J'avais permis à mes yeux, dit Salomon, de s'ouvrir aux plus doux objets, « j'avois permis à mon cœur de se livrer « sans mesure aux voluptés et aux délices, « croyant que mon partage était de jouir « ainsi du fruit de mes travaux; mais j'ai « reconnu qu'il n'y avoit que vanité et af- « fliction d'esprit dans toutes ces choses, « et que rien n'est stable sous le soleil, ni « capable par conséquent de contenter le « cœur de l'homme. *Vidi in omnibus vani-* « *tatem et afflictionem animi.* » N'allons pas plus loin, car aussi bien ne saurions-nous trouver un homme ni plus heureux suivant le siècle, ni plus renommé par la sagesse de ses leçons; mais puisque les mondains eux-mêmes s'accordent à nous révéler la misère de leur condition, ne nous obstinons pas malgré leur désaveu à leur porter envie : et n'appelons plus de véritables joies, des joies hypocrites qui, sous des apparences riantes, recèlent le remords, l'inquiétude et le dégoût.

Mais le monde n'est pas moins coupable d'une révoltante imposture, lorsqu'il essaie

de nous éblouir par son éclat et ses grandeurs; éclat mensonger, fausses grandeurs qui peuvent bien en imposer à l'homme qu'aveugle l'orgueil, ou que l'ambition entraîne, mais non à celui qui, sans s'arrêter à une brillante surface, pénètre plus avant et observe de près la petitesse réelle de ces hommes si grands aux yeux du vulgaire, et surtout à leurs propres yeux. Car je ne demande point ici à la religion ce que je dois penser de la véritable grandeur. Elle m'apprendroit que celui-là est véritablement grand, qui, uniquement occupé de ses années éternelles, méprise un monde périssable, gémit sur la longueur de son pélerinage et appelle par ses désirs l'instant qui doit briser ses fers et le rendre à la patrie. Elle m'apprendroit que le titre de grand convient à l'homme qui, connoissant la dignité de son âme, s'occupe à l'embellir de toutes les vertus, châtie sans relâche son corps comme un esclave rebelle, et trouve à souffrir, avec Jésus, l'humiliation et les mépris, son honneur le plus cher et sa plus douce joie. Un tel tableau de la grandeur condamneroit sans retour la grandeur dont se pare le monde. Son orgueil, son ambition et sa mollesse ne peuvent s'accommoder de

ces nobles et saintes rigueurs. Mais quoique la raison ne puisse s'élever si haut, quoique affoiblie depuis la chûte de notre premier Père, on voie sa sagesse elle-même s'abaisser quelquefois à une indigne condescendance, et s'accorder aux folles maximes du siècle, consultons-la cependant, et apprenons d'elle, toute dégradée qu'elle est, où l'homme doit placer la solide grandeur. Au témoignage de la raison, la véritable grandeur est celle que donne la vertu, les services ou les talents; toute autre grandeur est chancelante, a besoin d'appuis étrangers, et dépend des caprices du hasard; celle-là se soutient par elle-même, conserve toujours son éclat et résiste aux épreuves de la mauvaise fortune, comme aux séductions de la prospérité. Quelque imparfaites que doivent paroître à des chrétiens, instruits à l'école d'un Dieu humilié, ces idées de la vraie grandeur que nous fournit la raison, est-ce d'après ces principes cependant qu'en juge le monde, est-ce pour les vertus, les services et les talents qu'il réserve son admiration et ses hommages? Les talents, il leur applaudit quelquefois, mais plus souvent il leur porte envie. Les services, il en sent un moment le prix et bientôt il se

hâte de les oublier. Les vertus, il leur prodigue par vanité de stériles louanges, et par indifférence il les laisse languir dans l'obscurité et la détresse. Quelle est donc enfin cette grandeur que le monde vante, à laquelle il prodigue son encens et qu'il présente comme une amorce à des hommes imprudents et crédules? C'est une grandeur (enfants du siècle, laissez nous publier dans la liberté de notre ministère ce que le monde révèle si souvent lui-même dans la bonne foi de sa lassitude, de ses mécomptes et de ses dépits), c'est une grandeur qui n'a d'autres titres aux hommages du vulgaire, que la magnificence de ses palais, le luxe de ses tables, l'abondance de son or. Voilà les objets de l'estime et des applaudissements du monde. Ce n'est pas le grand, c'est son or que le monde admire, c'est devant son or qu'il se courbe, c'est à son or qu'il offre une servile adulation. C'est une grandeur qui tient si peu à celui qui la possède, qu'un caprice de la fortune peut l'en dépouiller comme d'un vêtement et le laisser seul avec sa bassesse et sa misère. Ah! je comprends maintenant pourquoi l'Esprit - Saint appelle insensés ceux qui s'obstinent à poursuivre ces vaines

chimères. Je comprends pourquoi le Prophète compare la gloire et les grandeurs du siècle à la fleur des champs, que le même jour voit naître et se flétrir. Mais je comprends surtout avec saint Ambroise pourquoi Joseph vit dans un songe sa grandeur future, pourquoi ce fut un songe qui fit connoître à Esther son élévation et à Gédéon sa victoire ; enfin, pourquoi ce fut dans un songe que Dieu fit voir à Daniel les royaumes les plus florissants et les plus puissants empires. Ah ! dit le saint docteur, c'est que tout cet éclat et tout cet appareil ne sont qu'un songe et qu'une ombre de la grandeur, et non pas une grandeur réelle : *Somnium est, non veritas.* C'est que ces hommes dont la grandeur repose sur leurs richesses, peuvent s'éveiller à tout instant, surpris d'avoir laissé la grandeur s'échapper de leurs mains avec leurs trésors : *Dormierunt somnium suum et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* C'est que ce fantôme de gloire, Dieu peut d'un souffle le dissiper, comme le réveil dissipe les vaines illusions de la nuit : *Velut, somnium surgentium, Domine, imaginem ipsorum ad nihilum rediges.* C'est qu'enfin, comme dans la vision du Prophète, la pierre détachée

de la montagne peut renverser et réduire en poudre le colosse le plus haut de la puissance et de l'orgueil. *Abscissus est lapis de monte sine manibus et percussit statuam.*

Mais le monde peut-être ne paroîtroit digne que de pitié s'il se bornoit à déguiser sous un front serein les chagrins qui le dévorent, et sa misère sous les dehors de la grandeur; ce qui le rend plus vil, ce qui mérite un plus profond mépris, c'est que pour mieux séduire ceux qu'il veut engager dans ses piéges il cache ses vices sous le masque de la vertu. Je le sais, en parlant des fausses vertus du monde il faut user de circonspection et de prudence; et quoique l'Apôtre nous déclare que le monde est enfoncé tout entier dans le crime, *mundus totus in maligno positus est*, pour attaquer ses vices et démasquer ses vertus notre ministère lui-même a besoin de descendre a des ménagements, afin que sans contredire la vérité, il puisse du moins ne pas effaroucher la foiblesse. On nous parle tant de vertus humaines, on se plaît tant à séparer la morale de la religion, depuis longtemps on aime tant à redire qu'on peut avoir le malheur de n'être pas chrétien et cependant être solidement vertueux, qu'il faut bien,

non pas désavouer les principes contraires, mais ne pas en presser l'application, et se ménager à soi-même la consolante espérance que ceux dont on déplore l'incrédulité possèdent peut-être en effet des vertus qui leur obtiendront le retour de cette foi précieuse qu'ils ont laissé s'échapper et dont ils méconnoissent encore le véritable prix. Mais si, abandonnant à la bonté divine ceux que des rapports plus fréquents ou plus intimes ont placé près de nos regards, nous examinons en général quelles sont enfin ces vertus que le monde célèbre, et qu'il oppose avec tant d'assurance aux reproches de dépravation et de débordement par lesquels nous voudrions le flétrir, qu'y verrons-nous que des vertus fardées qui empruntent des couleurs séduisantes pour mieux dissimuler la honte de leur origine, mais auxquelles l'ignorance ou la légèreté peuvent seules donner le nom de vertus. Appellerons-nous une vertu cette politesse si vantée dont tout le mérite se borne à avoir pour des amis et pour des ennemis un même front et un même langage? Appellerons-nous une vertu cet art de dissimuler dont on fait l'apprentissage dans le monde et qui enseigne à prodiguer le miel des paroles douces et pleines d'affection

quand le cœur est rongé par le fiel de la haine, ou à présenter une main bienveillante à celui dont tout bas on jure la ruine? Appellerons-nous une vertu cette facilité à se répandre en protestations d'attachement qui échappent à la bouche sans que le cœur y prenne aucune part, et dont la folle exagération accuse toute seule la fausseté? Si ce sont là les vertus que le monde estime, qu'il préconise donc aussi l'imposture et la dissimulation qui leur servent de fondement, et qu'il couvre de ses mépris et abandonne à leur simplicité ceux qui prisent encore la droiture et la candeur. Mais non, il est, dites-vous, il est encore dans le monde des vertus dignes de ce nom. Ces hommes si frivoles dans leurs goûts, et si mobiles dans leurs caprices, connoissent le prix de l'amitié et l'honorent par une inviolable constance; quoique légers dans leurs discours, ils sont esclaves de leur parole; quoique amis de la dépense, ils sont d'une probité que l'ombre même de l'injustice épouvante; quoiqu'ardents enfin pour le plaisir, ils savent s'attendrir sur l'infortune et connoissent la douceur de répandre des larmes. Nous pourrions en porter le même jugement si nous voulions nous arrêter à de

trompeuses apparences ; mais déchirons le voile et sachons enfin quel en est le véritable principe, ou plutôt écoutons le monde lui-même trahir ses partisans, et nous découvrir la honte de leurs vertus. Il nous apprendra que cette amitié si vantée n'a d'autre lien que la vanité ou l'ambition, que cette fidélité à ses engagements ne se soutient que pour en tirer des applaudissements et s'assurer une réputation fastueuse de délicatesse et de loyauté : que cette probité si scrupuleuse dans de petits intérêts ne s'effarouche pas toujours des grandes injustices, et que cette humanité enfin qui compâtit au malheur dans des discours si éloquents n'en laisse pas moins des créanciers dans la détresse, et des ouvriers sans salaire. Ainsi tout dans le monde n'est que fausseté, mensonge, hypocrisie ; il veut nous éblouir par sa grandeur, il nous parle de ses joies et ne dit rien de ses dégoûts et de ses remords ; il étale ses vertus, elles sont le vernis d'une corruption profonde.

Mais allons plus loin ; et peu content de reconnoître que l'homme sage doit mépriser le monde, apprenons encore qu'un chrétien doit le haïr.

DEUXIÈME POINT.

Faudra-t-il, chrétiens, commencer par vous demander grâce pour le sujet que nous entreprenons de traiter aujourd'hui devant vous, et cette parole qui doit vous juger, se fera-t-elle précéder avant tout par sa propre justification? Non, chrétiens, nous ne ferons pas cet outrage à votre foi ni à la dignité du ministère évangélique; car, si vous observez seulement d'un œil impartial quel est ce monde que nous prétendons attaquer en ce jour, voyez surtout si vous ne reconnoissez point dans nos accusations celles que votre dépit et vos mécomptes vous arrachent contre lui mille fois, et notre zèle n'aura pas besoin d'apologie.

Quel est donc, chrétiens, quel est ce monde auquel les ministres de la sainte Parole ont reçu l'ordre de déclarer la guerre, et que l'Évangile vous commande de poursuivre vous-mêmes par une haine irréconciliable? Où découvrirons-nous cet ennemi dont il nous faut dévoiler les artifices et prévenir les complots? Ne peut-on l'attein-

dre que dans les palais des grands, au sein de l'opulence et dans l'éclat des dignités, ou bien faut-il songer à le chercher aussi sous le chaume du laboureur, dans l'atelier de l'artisan, et jusque sous les haillons de l'indigence? Oui, chrétiens, toutes les conditions peuvent offrir la rencontre de ce funeste ennemi, car, partout où se trouve l'attachement aux biens sensibles, le mépris des lois du Seigneur, l'oubli des espérances immortelles, les passions avec leur avilissement, l'incrédulité avec son audace, là se trouve aussi ce monde auquel le Fils de Dieu déclare que ses disciples ne sauroient appartenir, ce monde pour lequel prêt à mourir, il refusa de prier, ce monde enfin, l'éternel objet de ses malédictions et de ses anathèmes. Sans doute, c'est surtout dans une fausse gloire, dans les trésors et dans les honneurs, que le démon prépare pour les chrétiens ses piéges les plus sûrs et ses plus dangereuses amorces; et malheur à nous, si par de lâches ménagements, nous venions endormir les puissants et les riches dans une funeste sécurité, et les affermir contre la juste terreur que doit leur imprimer l'Évangile avec ses maximes d'humilité, d'abnégation et de crucifiement. Mais les

classes les plus vulgaires ont aussi un monde qu'elles doivent à leur tour redouter, puisqu'elles ne sont étrangères ni à la cupidité de l'avarice, ni à l'insolence de l'orgueil, ni à la fureur du plaisir; que dis-je, d'indignes excès peuvent dégrader une condition obscure, et les plus brillantes vertus rehausser l'éclat du diadême. Les cabanes de la pauvreté peuvent donner asile à de hardis infracteurs des lois de Jésus-Christ, et les demeures somptueuses de la richesse cacher de fidèles disciples de l'Évangile; les humbles vêtemens de la médiocrité, ou de l'indigence, peuvent servir de voile à la plus honteuse corruption, et les éclatantes livrées du siècle receler des cœurs pleins d'innocence et brûlant pour leur Dieu du plus ardent amour. Donc, chrétiens, dans quelque état que la Providence nous ait fait naître, au faîte des honneurs, comme dans les derniers rangs d'une vie commune, au milieu de l'opulence comme dans les rigueurs de la détresse, la religion nous fait à tous de la fuite et de la haine du monde une indispensable loi.

Aimer, il est vrai, tous les hommes, faire à tous du bien, plaindre ceux qui s'égarent, les soulager dans l'infortune, leur apprendre

par ses bienfaits à chérir cette Religion qu'ils ont délaissée et qui sans cesse leur tend les bras, tel est l'esprit de l'Évangile; il ne donna jamais d'autres couseils à ses enfants. Mais fuir un monde corrupteur, mais fermer l'oreille à ses enchantements, mais résister au torrent de ses coutumes, mais condamner sans ménagement ses désordres, telle est la haine pour le monde que la Religion nous ordonne de vous prêcher : eh comment pourroit-elle ne pas vous commander de haïr le monde, quand le monde est l'ennemi du Chrétien et l'ennemi de Jésus-Christ lui-même ?

Le monde est l'ennemi du Chrétien : ennemi cruel, ennemi perfide, ennemi irréconciliable.

Ennemi cruel; vous regardez comme votre ennemi celui qui par sa malice vient troubler la paix de votre maison et semer dans le sein de votre famille les craintes, les soupçons et les défiances. Une fois que le monde vous aura surpris dans ses filets, votre cœur, ainsi qu'un royaume désolé par les factions et les révoltes, sentira s'élever une guerre intestine qui le tourmentera par les plus cruelles agitations. Touché de la beauté de la vertu, et dé-

chiré par le regret de lui être infidèle, ramené quelquefois dans le sentier du devoir par la voix de la grâce, et bientôt entraîné de nouveau dans le chemin du crime par la tyrannie des passions; honteux d'un esclavage qui vous avilit, et ne pouvant vous résoudre à briser d'indignes liens, au lieu de cette paix que le monde vous avait promise, jamais vous ne trouverez au fond de votre âme que troubles et que remords. Vous regardez comme votre ennemi celui qui par d'indignes artifices vous enleva l'attachement d'un cœur qui vous étoit plus cher que votre propre vie. Le monde, en vous engageant sous ses lois, vous ravit l'amitié de votre Dieu, le meilleur, le plus sûr, le plus fidèle de tous les amis. Au lieu de son amour vous n'avez plus à attendre que sa colère; au lieu de ses grâces, que ses vengeances; au lieu de ses inspirations saintes, que ce silence redoutable, avant-coureur de votre endurcissement. Vous regardez comme votre ennemi celui qui par un procès injuste vous à dépouillé de l'héritage de vos aïeux; ah, Chrétiens, le monde vous arrache, non un héritage périssable, mais vos espérances éternelles; non des biens amassés par le travail de vos

ancêtres, mais un royaume acheté par le sang même de J.-C.! Encore si c'était à votre âme que s'arrêtât sa haine, vous vous consoleriez peut-être d'obtenir à ce prix de honteuses satisfactions; mais votre corps lui-même est l'objet de sa fureur : le monde énerve votre corps par la volupté, il le ruine par l'intempérance, il le consume par les veilles qu'il vous force de donner à ses plaisirs.

Le monde est un ennemi perfide; il semble ne demander d'abord au chrétien que de pardonnables foiblesses, mais bientôt il le conduit aux plus déplorables excès. Il veut d'abord qu'on soit discret dans la mortification, et bientôt que l'on vive au sein de la mollesse; qu'on tolère ceux qui s'égarent, et bientôt qu'on partage leurs égaremens; qu'on sache dans ses vêtemens s'accommoder aux usages reçus, et bientôt qu'on foule aux pieds les plus saintes lois de la pudeur; qu'on ne ferme pas son cœur à un attachement honnête, et bientôt qu'on se déshonore par des passions scandaleuses. Ennemi perfide, après avoir fait de pompeuses promesses, il s'inquiète peu de les accomplir, et pourvu qu'il vous ait enveloppé dans ses piéges, il lui importe

peu de vous voir dans les soucis et l'amertume. Partisan du monde qui avez vieilli dans la pratique de ses lois et de ses coutumes, n'espérez de lui, sur le déclin des ans, ni consolation, ni support; si vous ne savez pas dissimuler avec soin les misères d'un corps qui se dissout, et taire le récit de vos infirmités, votre présence bientôt lui devient importune, et ses dégoûts et ses rebuts vous disent assez que, comme un esclave désormais inutile, il est temps pour vous d'aller dévorer à l'écart vos ennuis et le regret d'avoir sacrifié pour un ingrat vos plus belles années. Amateur du monde que la fortune vient tout-à-coup accabler de revers, n'allez pas le troubler en lui racontant vos malheurs, il donnera d'abord par ostentation quelques larmes à l'histoire de vos infortunes, mais il se hâtera bientôt de les oublier au milieu de ses plaisirs, et se dérobera désormais par la fuite à vos plaintes éternelles sur les rigueurs du sort. Esclave du monde, que la maladie a étendu sur le lit de la douleur, ne l'appelez point pour être le témoin et le consolateur de vos souffrances. Vainement chercheriez-vous à l'attendrir, vainement lui diriez-vous, comme Job autrefois : Ayez pitié de moi,

ayez pitié de moi, vous au moins, mes amis, car la main du Seigneur m'a frappé. Le monde accourait avec joie quand vous l'appeliez à vos fêtes; mais il fuit les maisons des larmes et du deuil, et vous devenez son ennemi quand vous devenez malheureux.

Le monde est pour le Chrétien un ennemi irréconciliable; rien ne peut le fléchir, ni la candeur et l'innocence de la jeunesse : c'est contre elle qu'il prépare ses plus cruelles armes; ni les soucis importants de l'âge mûr : il arrache sans pitié un père aux intérêts de sa famille, une mère aux soins domestiques et à l'éducation de ses enfants; et la dégradation des noms les plus illustres, et la ruine des maisons les plus opulentes, sont les jeux les plus ordinaires de sa malignité; ni le déclin des ans, et le front vénérable de la vieillesse: le monde triomphe insolemment de l'avilissement des vieillards, qu'il traîne encore enchaînés à son char; et ce contraste révoltant entre la gravité de leur visage et la licence de leurs discours, entre leurs cheveux blancs et leur corruption effrontée, devient pour le monde un trophée de plus qui atteste son déplorable pouvoir. Et n'espérez point faire

un pacte avec lui, ni pouvoir acheter la paix au prix de quelques sacrifices; n'espérez pas calmer sa haine en consentant à céder sur quelques points, et vous promettant sur les autres une généreuse résistance. Un malheureux qui, pressé par sa misère, arrache au voyageur sa fortune, lui laisse du moins les vêtements et la vie. L'ennemi le plus forcené, s'il voit couler le sang de son ennemi, sent sa fureur s'amortir, et oublie toute sa haine. Mais le monde, c'est peu pour lui d'enlever à votre âme les dons les plus précieux, s'il ne l'avilit par un entier dépouillement. C'est peu pour lui de blesser votre âme; la mort de cette âme infortunée, sa mort éternelle, voilà ce que le monde demande, voilà ce qu'il faut pour assouvir la rage de cet implacable ennemi. N'accusez donc plus notre rigueur, vous qui voudriez nous rendre complices de votre perte, et nous arracher des décisions qui pussent calmer vos remords, quand vous commencez à prêter une oreille imprudente à la voix trompeuse du monde, et à porter un pas encore mal assuré dans la route de la perdition. Ne vous plaignez plus de nous, si nous ne voulons approuver ni vos ro-

mans, ni vos danses voluptueuses, ni vos chansons efféminées, ni le crime, enfin, si souvent excusé, de vos immodestes atours. En vous interdisant ces lâches condescendances aux criminels usages du monde, que vous voudriez vainement justifier, nous prévenons des foiblesses plus criminelles encore, et peut-être, quoi qu'en puisse dire votre inexpérience présomptueuse, et peut-être les plus déplorables égarements.

Mais cette haine du monde pour un Chrétien n'a rien qui doive nous suprendre, quand notre divin maître a pris soin de nous présenter dans son propre exemple un sujet d'encouragement et de joie. Si le monde vous hait, nous dit-il, sachez qu'il m'a haï moi-même le premier. *Si mundus vos odit, scitote quia me priorem vobis odio habuit.* Car le monde n'est pas seulement l'ennemi du Chrétien, il est encore l'ennemi de Jésus-Christ lui-même.

Le monde fait la guerre à la gloire de Jésus-Christ, qui l'importune, à ses maximes qui le révoltent, à sa croix elle-même qui, pour le monde, est un objet d'horreur.

Le monde, mes Frères, n'épargne rien

pour enlever à Jésus-Christ la gloire dont l'environnent les hommages de ses nombreux adorateurs. Quelquefois il emploie la force ouverte, poursuit les amis de Jésus avec fureur, les charge de chaînes, dresse d'innombrables échafauds, s'épuise à inventer pour eux les plus cruels supplices, essayant d'effacer dans le sang des disciples le nom du maître et son odieux souvenir; mais plus souvent, c'est par les mépris, les dérisions et les opprobres, qu'il s'efforce d'éloigner de Jésus-Christ ceux que la voix de la grâce et de vertueux penchants avoient appelé sous ses étendards. Appartenir à Jésus-Christ est un crime impardonnable aux yeux du monde; respecter ses oracles, une méprisable crédulité; suivre fidèlement ses lois, une puérile foiblesse. Paroissez sans crainte au milieu du monde, vous qui brûlant des flammes honteuses de la volupté, suivez sans ménagement comme sans remords les plus honteuses passions; paroissez : si vous savez plaire au monde par l'élégance de vos manières et la grâce de vos discours, il vous pardonnera vos excès, et saura trouver pour vos débordements le nom d'excusables foiblesses. Pa-

roissez dans le monde avec assurance, père de famille, indigne de ce nom, vous dont le luxe et les folles profusions consument la fortune honorable que vous teniez de vos ancêtres! Paroissez : le monde, en attendant votre chute inévitable, profitera de vos prodigalités, et se rira des pleurs de votre femme et de la ruine prochaine de vos enfants. Montrez-vous vous-même le front levé, montrez-vous au milieu du monde, vous dont l'opulence est un scandale et dont la fortune a été cimentée par le sang et par des larmes; montrez-vous avec votre faste, votre luxe et votre arrogance : le monde admirera le noble usage que vous faites de vos biens, et absoudra vos injustices. Mais gardez-vous de paraître dans le monde, humble disciple de Jésus-Christ, ou préparez-vous à être couvert de mépris et abreuvé d'amertume. Les vices de ses partisans obtiennent grâce devant ses yeux; il a pour vos moindres écarts d'inexorables arrêts; il jette sur leurs crimes le voile de l'indulgence, il trouvera pour vos vertus de perfides explications. Êtes-vous jeune, vous n'avez pas encore dépouillé les préjugés de l'enfance; êtes-vous sur le déclin de l'âge, vous abandonnez prudemment un monde

qui vous abandonnoit lui-même le premier; êtes-vous pauvre, l'intérêt suffit pour expliquer votre langage pieux et vos austères dehors; êtes-vous riche, vous cachez sous ce grand extérieur de réforme, que sais-je, votre singularité, et peut-être votre misanthropie. N'avez-vous reçu en partage que des talents ordinaires, votre esprit est trop foible pour briser le joug de la superstition; est-on forcé d'admirer la hauteur de votre génie, et la noble vigueur de vos écrits, un orgueil raffiné et le désir de vous faire un nom à tout prix ont pu seuls vous déterminer à quitter la route battue. C'est ainsi que le monde voudroit avilir le maître, en rabaissant le disciple, et ravir à Jésus-Christ sa gloire, en calomniant ceux qui sont encore fidèles à ses lois.

Disciple de Jésus-Christ, ne paroissez pas dans le monde. Eh! que peut-il avoir de commun avec vous? Il ne parle pas votre langue, et vous n'entendriez pas la sienne; ses maximes sont en guerre ouverte avec les saintes maximes de Jésus-Christ. Car nous ne sommes plus à ces temps où le monde, déguisant ses vices sous d'honorables couleurs, savoit emprunter le langage de la décence, et, par son hypocrisie même, ren-

doit encore quelque hommage à la vertu. Le monde laisse maintenant au vulgaire ces timides précautions, et ne s'inquiète plus de céler sa malice. Tous nos devoirs, en effet, se rapportent à Dieu, au prochain et à nous-mêmes. Or, sur ces grandes obligations, quel est le code du monde, quelles sont ses maximes? Dédaigner la Religion, blasphémer ses mystères, fouler aux pieds ses commandements, calomnier ses ministres, couvrir ses disciples d'opprobre; sur nos devoirs envers Dieu, voilà les maximes du monde. Ne vivre que pour soi, mépriser les rapports les plus doux de la nature, en oublier les lois les plus sacrées, violer sans pudeur la foi conjugale, se jouer de la sainteté du serment, commettre sans remords une bassesse si elle doit être ignorée, et un crime s'il doit être heureux; sur nos devoirs envers le prochain, voilà les maximes du monde. Ne connoître de plaisirs que les plaisirs des sens, consumer ses beaux jours dans de honteux excès, abuser de la prospérité avec insolence, et se soustraire aux maux de l'adversité par la lâcheté d'une mort volontaire; sur nos devoirs envers nous-mêmes, voilà les maximes du monde.

Mais le monde, dites-vous, dont vous

fréquentez les assemblées, et dont vous partagez les fêtes, ne mérite pas d'être peint sous ces traits si odieux, et jamais de telles maximes n'ont réglé sa conduite ni souillé ses discours. S'il néglige les lois de la Religion, il honore du moins ceux qui lui sont fidèles, il respecte les mœurs, observe les bienséances, flétrit de son mépris l'homme qui s'avilit, et poursuit de sa haine le crime, fût-il couronné par le succès. N'essayons pas de détruire vos préventions, ni de contester à ce monde dont vous avez fait choix, ses glorieux et rares priviléges. Mais, tel qu'il vous plaît de nous le peindre, ce monde n'est-il pas cependant encore l'ennemi des maximes de Jésus-Christ? Et d'abord, ces principes de tolérance pour la Religion, dont vous voulez lui faire honneur, ne sont-ils pas une secrète mais véritable persécution contre elle? N'est-ce pas tenter sans cesse votre fidélité que de paroître ne la supporter que par égard et par condescendance, et suffit-il enfin, pour être en paix avec Jésus-Christ, de ne pas lui déclarer la guerre? *Qui non est mecum contra me est.* Celui qui n'est pas avec moi est contre moi; et cet oracle seul montre assez qu'en vivant au milieu de ce monde indifférent pour Jésus-

Christ, vous vivez au milieu de ses ennemis. Mais allons plus loin, et comparons les maximes de l'Évangile avec les maximes de ce monde dont vous nous vantez la sagesse et la modération. Que dit l'Évangile? que nous devons à Dieu tout notre cœur, et que notre vie entière doit être consacrée à son amour. Que dit ce monde? qu'il est des penchants dont Dieu ne sauroit nous punir; que pour être sensible, on n'est pas toujours criminel; que la jeunesse est la saison des plaisirs, l'âge mûr le temps de la fortune, la vieillesse celui du repos. Que dit l'Évangile? Que nous devons aimer le prochain comme nous-mêmes, chérir nos ennemis, souffrir leurs injustices. Que dit ce monde? Qu'avant tout il faut songer à nos intérêts, que la modération est pour les esprits vulgaires, et la patience pour les foibles; qu'une âme élevée ne sait pas supporter un outrage; qu'endurer un affront, c'est en appeler de nouveaux. Que dit l'Évangile? Que nous sommes ici-bas comme des étrangers, que la terre est un lieu d'exil, que le ciel est notre patrie. Que dit ce monde? Qu'il faut faire fortune, songer à un établissement, s'assurer une existence indépendante. Enfin, si l'Evangile proscrit la volupté, ce monde

l'encourage et l'enflamme; si l'un exalte les biens célestes, l'autre n'estime que des trésors périssables. Si le premier relève les dons de la grâce, le second ne célèbre que les avantages naturels. Enfin, si l'Évangile veut nous mettre en garde contre la séduction de l'exemple, le monde nous pousse dans la route spacieuse et fréquentée qui conduit à la mort.

Mais surtout que dit l'Evangile, et que dit le monde, sur le détachement, sur l'abnégation, sur cette vie pénitente et mortifiée qui doit être la vie du chrétien? Que dit le monde de cette vie crucifiée que nous recommandent si puissamment les leçons et les exemples du fils de Dieu? Ah! chrétiens, c'est ici que je voudrois obtenir pour vous et pour moi ces larmes amères que l'Apôtre versoit autrefois à la pensée des chrétiens qui haïssent la croix de Jésus-Christ : *flens dico inimicos crucis Christi.* Oui, la croix de Jésus-Christ est pour le monde un objet de haine et d'horreur; elle prêche des vérités trop rebutantes et trop sévères, pour que le monde puisse soutenir son langage. Dans l'anéantissement d'un Dieu humilié jusqu'à souffrir un supplice infâme, le monde liroit la condamnation de son orgueil

et de son arrogance; dans l'obéissance d'un Dieu endurant sans se plaindre les plus cruels tourments, le monde liroit la condamnation des murmures dont tant de fois il outrage la Providence; et dans les plaies d'un Dieu meurtri pour nos péchés, le monde liroit la condamnation de sa mollesse et de sa sensualité. Ah! je ne suis plus surpris si les heureux du siècle ont banni de leurs palais ce signe de notre salut, et si au lieu de l'image d'un Dieu crucifié dont leurs ancêtres aimoient à les embellir, l'œil n'y rencontre plus que des peintures lascives, dont la licence étonne le front le moins novice. Que feroit le signe de la croix dans leurs salles d'assemblée, sinon condamner la honte et quelquefois le crime de leurs indignes passe-temps? Pourroient-ils se livrer à la mollesse et au désœuvrement, sous les yeux d'un Dieu terminant sur la croix une vie assujétie aux plus pénibles travaux; s'égayer par de cruelles médisances, au mépris d'un Dieu priant sur la croix pour ses ennemis; étaler avec fierté de coupables ajustements, en présence d'un Dieu expiant sur la croix par une mort ignominieuse leurs vanités et leur immodestie? Je ne m'étonne pas si l'artisan et le pauvre lui-même ne veulent plus que

la croix du Sauveur protége leur humble retraite, et si à cet ornement vénérable de leur chétive demeure ont succédé les grossières images d'une brutale volupté ; ils ne peuvent souffrir une croix qui leur reprocheroit chaque jour la violence de leurs emportements, l'impiété de leurs blasphèmes, la turpitude de leurs débordements. Ah ! si la croix trouve encore un asile, c'est auprès de ce disciple de l'Evangile que la fortune éprouve par ses rigueurs, mais à qui la foi a conservé les véritables richesses. A la vue de la croix, il mange avec plus de résignation un pain arrosé de ses sueurs et de ses larmes ; à la vue de la croix, il retrouve les livrées de son divin Sauveur, dans les lambeaux dont le couvre l'indigence ; à la vue de la croix, il s'encourage à marcher dans la route des tribulations où le précède son divin Maître ; et si succombant sous le poids de ses douleurs, quelquefois il sent son cœur accablé par les maux dont il est assiégé, et tremblant à l'aspect des malheurs qui le menacent encore, il saisit le gage sacré de l'amour de son Dieu, le baise avec transport, et y puise une force nouvelle et l'espérance d'un meilleur avenir. Si la croix trouve encore un asile, c'est auprès de ces chrétiens

que leur naissance ou leur rang condamnent à la magnificence et à l'éclat, mais qui n'en sont pas moins les disciples et les amis d'un Dieu souffrant et chargé d'affronts. C'est au pied de la croix qu'ils viennent gémir d'un assujétissement cruel, se plaindre de l'appareil et du faste qui les entourent, et pleurer sur une condition qui leur ravit l'honneur de montrer avec Jésus crucifié quelques traits de ressemblance. C'est au pied de la croix qu'ils viennent désavouer les maximes du monde, déposer le fardeau de ses distractions et de ses pompes, et secouer la poussière profane qu'élèvent sans cesse autour d'eux des joies insensées et de bruyants plaisirs. Mais pour ce monde que domine l'empire des sens, que tyrannisent les plus honteuses passions, à la vue de la croix il détourne les yeux, et son cœur, je le dis en frémissant, son cœur répète encore en secret l'anathême que prononçoit l'ancienne loi contre un supplice devenu l'espérance et le salut de l'univers : *maledictus omnis qui pendet in ligno!*

Ce monde, mes frères, ce monde est donc votre ennemi et l'ennemi de votre divin Maître ; et cependant, par un inconcevable aveuglement, vous l'aimez encore, ce

monde, vous ne vous plaisez qu'au milieu de ce monde, vous ne travaillez, vous ne vivez, vous ne respirez que pour ce monde. Ah! Chrétiens, où est donc votre foi, où est le soin de votre salut, où est votre amour pour Jésus-Christ? C'est Dieu lui-même, dites-vous, qui vous condamne à vivre au milieu du monde, et vous ne pourriez l'abandonner sans trahir l'ordre de la Providence; mais vous devez du moins suivre le conseil de l'Apôtre, user du monde comme n'en usant pas; vous rappeler que la figure du monde passe, et ses plaisirs avec lui, et surtout vous y montrer étrangers à son langage séducteur, à ses maximes perverses, à ses modes corruptrices. Chefs de famille, restez au milieu du monde, mais pour y condamner, par la gravité de votre conduite, sa déplorable légèreté; par votre respect pour la religion, son impiété audacieuse; et pour perpétuer cette tradition de foi et de bonnes mœurs que vos pères vous ont transmise comme leur meilleur héritage. Femmes chrétiennes, restez au milieu du monde, mais pour opposer à la frivolité et au dégoût de votre sexe pour ses devoirs, votre application et votre vigilance; à son oisi-

veté, votre vie laborieuse, et votre amour pour la retraite à sa fureur pour les plaisirs. Et vous, jeunesse chrétienne, demeurez aussi, puisqu'enfin il faut y consentir, demeurez au milieu du monde, mais pour confondre la lâcheté de son respect humain par votre courage à professer votre foi; son indifférence pour la religion, par votre piété fervente; son immodestie et ses coupables vanités, par votre retenue et par votre aimable pudeur. Ou plutôt, demeurez au milieu du monde pour ramener à Dieu tous les cœurs, pour les réconcilier tous à la religion par ce charme ineffable dont la vertu embellit le front de la jeunesse, et que tous les artifices du monde ne sauront jamais imiter. Ainsi, même en vivant au milieu du monde, vous honorerez votre foi, et vous trouverez dans les dangers qui vous environnent de nouveaux titres aux récompenses éternelles.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE NOEL.

« *Invenietis infantem pannis involutum et positum in* » *præsepio.* »

« Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et cou- » ché dans une crèche. » S. Luc. 2.

Héritiers des promesses faites à leurs ancêtres, et soupirant comme eux après la venue du libérateur d'Israël, des bergers s'entretenoient la nuit de leurs désirs et de leurs espérances, quand un Ange vient tout-à-coup leur annoncer que leurs vœux sont accomplis, et leur apprendre à quels signes ils pourront reconnoître ce Rédempteur si long-temps attendu. *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.*

Comme ces heureux bergers, vous appeliez aussi, Chrétiens, le Sauveur par vos supplications : unissant vos prières aux prières de l'Eglise, vous conjuriez le Saint

des Saints de venir effacer vos souillures, le soleil de justice de venir dissiper vos ténèbres, le suprême législateur de venir vous apprendre à connoître sa loi, le roi des nations de venir soumettre votre cœur à son empire, et le langage enflammé des patriarches et des prophètes pouvoit seul répondre aux élans de votre foi et à l'ardeur de vos soupirs!

Mais enfin, il vient de naître, et aux gémissements de l'impatience qui l'attendoit doivent succéder les transports de l'allégresse qui le possède. Je viens donc vous entretenir de ce Dieu qui s'est fait petit pour nous élever, et pauvre pour nous enrichir; je viens reporter vos regards vers le berceau dans lequel repose l'objet de vos adorations, et vous présenter encore, comme autrefois, l'envoyé céleste aux bergers, un enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche. *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.* Au lieu de l'arbitre souverain de l'univers, c'est un enfant docile et obéissant, et les langes dans lesquels il est resserré nous représentent par quelle soumission étroite il a voulu enchaîner son indépendance. *Pannis involutum.* Au lieu du roi de gloire, c'est un

enfant obscur et méprisé, et la pauvre crèche où il est étendu vous montre déjà quel est son amour pour les opprobres. *Positum in præsepio.* Arrêtons-nous à cette double pensée, et que les paroles de mon texte nous suffisent pour méditer utilement sur le mystère de ce grand jour.

Jésus naissant est couché dans une crèche, c'est l'image de son humilité. 1re partie.

Jésus naissant est serré dans des langes, c'est l'image de son obéissance. 2e partie.

O Marie, que n'avons-nous pas droit d'espérer en ce jour, de votre protection toute-puissante ! C'est dans votre sein que Jésus a pris naissance, c'est de vous qu'il réclame le lait qui doit le sustenter; vous le serrez dans vos bras, vous le pressez contre votre cœur; ô Marie, demandez à ce divin enfant un regard pour ces nombreux adorateurs, que la foi rassemble autour de sa crèche; un regard qui soutienne la foiblesse, réveille la langueur et paye la fidélité de tous ses sacrifices. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus naissant est couché dans une crèche, c'est l'image de son humilité.

Ce ne sera que par degrés, et à mesure qu'il doit avancer en âge, qu'on verra se développer dans notre divin Sauveur ces vertus éclatantes qui environneront les jours de sa vie mortelle d'une si brillante lumière; mais pour être humble il ne connaît point de retardements, et nous trouvons, soit dans sa naissance elle-même, soit dans les circonstances qui l'accompagnent, les plus touchantes leçons d'humilité.

Le Verbe s'est fait chair, *Verbum caro factum est*. Le Fils de Dieu, la parfaite image du Père, sa splendeur, son intelligence, sa sagesse, l'empreinte de sa substance, a pris une chair semblable à la nôtre; accessible à nos misères, assujétie à nos infirmités, le Roi immortel des siècles s'est dépouillé en quelque sorte de sa souveraineté; celui à qui appartient tout honneur a voulu connoître l'ignominie, et cachant sa divinité sous la forme d'un esclave, il a comme suspendu (dit un grand évêque) son action toute-puissante et l'effusion de sa gloire. Vainement nous voudrions approfondir cet excès d'humiliation, vainement nous chercherions à découvrir comment le maître de la nature, celui devant qui les Anges sont dans l'a-

néantissement de la crainte, non-seulement s'est mis au-dessous des Anges, mais est descendu plus bas, s'est rabaissé jusqu'à l'homme, est devenu comme l'un d'entre nous ! Notre cœur étroit et intéressé ne pourroit sonder ces profondeurs d'amour et de miséricorde; nous ne saurions pas expliquer comment Jésus a pu oublier sa grandeur pour assurer la nôtre, se condamner à l'avilissement pour nous rendre notre dignité et fonder sur son abaissement le principe de notre régénération et de notre véritable gloire.

Ah! si le Prophète s'écriait autrefois: Qui racontera sa génération, cette génération éternelle par laquelle il est sorti de son Père, quoique coexistant avec lui, et de même nature, de même durée que lui; ne devons-nous pas demander à notre tour, dans les transports de notre reconnoissance, qui racontera sa génération, sa génération dans le temps, et comment une prodigieuse condescendance a déterminé celui qui, devant tous les siècles, est dans le sein du Père, à se renfermer dans le sein de sa créature; le Saint des Saints, à prendre l'apparence d'un pécheur, le Fils de Dieu à s'appeler le Fils de Marie.

De quoi pourrois-je donc me glorifier encore, moi qui ne suis que cendre et que poussière, et comment, après un tel exemple d'abaissement, pourrois-je justifier encore les folles prétentions de mon orgueil? Je fais gloire d'avoir Jésus pour maître, et voilà que ce Précepteur divin commence par l'humilité, les grandes leçons qu'ils vient donner à la terre. Les philosophes du paganisme, au milieu de leurs spéculations si vaines, avoient toutefois eux-mêmes entrevu le prix de cette vertu. Ils avoient jugé que la vraie sagesse consiste à se connoître soi-même; mais pleins d'orgueil, et enflés qu'ils étoient de leur fastueuse science, ils n'avoient jamais pu s'élever jusqu'à l'humilité. Mais voici le docteur qu'il faut à un monde superbe, voici un maître qui va faire tomber toutes les hauteurs; c'est un enfant. Il garde le silence, mais sa naissance toute seule prêche l'humilité; le Roi qui vient nous soumettre à son empire est donc ami des humiliations. Comment pourra-t-il satisfaire à une ambition si nouvelle? Pour le savoir, Chrétiens, considérons les apprêts de sa naissance, le palais où il veut naître, les fa-

voris enfin qu'il admit à composer sa cour! Et d'abord les apprêts de sa naissance.

Les prophètes avaient annoncé que le Messie sortiroit de la famille de David; mais l'humble Jésus choisit pour y prendre naissance, non le moment où, vainqueur de tous ses ennemis, David préparoit à son fils la plus brillante couronne; non le temps où Salomon excitoit l'admiration des princes ses voisins, par sa gloire et son opulence, mais celui où, déchue de son ancienne beauté, et opprimée sous le joug des Romains, la tige de Jessé languissoit flétrie par l'indigence et le mépris.

Encore, où doit-il se lever, ce soleil de justice qui vient éclairer tant de peuples assis dans les ténèbres et les ombres de la mort? Sera-ce dans Rome, la reine des cités, la maîtresse du monde? Mais Jésus fuit la pompe et le faux éclat du siècle, et bien loin de prévenir les Césars, il attendra qu'ils viennent eux-mêmes le visiter au milieu de ses opprobres et de son abjection. sera-ce dans Jérusalem, au sein du peuple choisi, de ce peuple qui depuis si longtemps ne met d'espoir que dans sa venue, et l'appelle par de si fervents soupirs? Mais

ce peuple charnel, rempli de pensées grossières, attend un conquérant qui, subjuguant ses ennemis par la force des armes, assure aux enfants de Juda ce vaste et puissant empire, dont leur orgueil se plaît à lire dans les Prophètes le pompeux avénement. Pour confondre cette ambition insensée, pour montrer le néant de ces chimériques espérances, c'est dans un lieu obscur et ignoré, c'est dans la plus petite des villes de Juda, c'est à Bethléem qu'il veut naître; c'est de là que doit s'élancer ce vainqueur glorieux, qui bientôt étendra son nom et sa puissance jusqu'aux bornes de l'univers.

En second lieu, son palais. Non, ce ne sera point dans les maisons du faste et de l'opulence qu'il recevra le jour; les hommes qui les habitent sont nourris dans les délices, et ils repousseroient un maître qui ne vient leur prêcher que le détachement et que l'abnégation. Ou plutôt, Jésus-Christ, en fuyant ces lieux où règnent la mollesse et la volupté, a prononcé par avance contre les heureux du siècle, son redoutable anathême, et en choisissant une vile étable pour sa première demeure, il nous a montré que ce n'étoit point au milieu du luxe et de l'orgueil qu'on pou-

vait espérer sa rencontre, mais au sein de l'obscurité et de l'abaissement.

O vous, que la Providence éprouve par les rigueurs de la détresse, c'est aujourd'hui qu'il faut vous consoler et essuyer vos larmes! Ah! si vous êtes tentés quelquefois d'envier aux méchants leur splendeur et leurs trésors, et qu'un chagrin secret vienne saisir votre âme en comparant leurs riches édifices à vos humbles réduits, tournez vos regards vers l'étable qui vit naître votre Sauveur, considérez son dénuement et sa bassesse, et alors, bien loin de vous attrister et de vous plaindre, vous rendrez grâces à Dieu de votre obscurité, et rentrant avec joie dans vos chétifs asiles, vous jugerez, avec le sage, qu'il vaut mieux habiter les maisons du deuil et de la tristesse que celles où ne respirent que les jeux et les plaisirs.

Enfin ses favoris. Il faut en effet qu'on relève par d'humbles hommages l'éclat de sa royauté; quels seront donc ceux qui les premiers environneront son berceau, qui lui offriront les premiers les prémices de l'amour et des adorations de l'univers? De pauvres bergers sont ses premiers adorateurs, et tandis qu'à Jérusalem, Hérode

s'agite avec les docteurs pour savoir où doit naître le Christ, tandis qu'à Rome César remue le monde entier pour ménager à son insu l'accomplissement de la prophétie qui fixe au Rédempteur Bethléem pour le lieu de sa naissance, de simples pâtres veillant la nuit à la garde de leurs troupeaux, reçoivent par un messager céleste la nouvelle de cette venue, objet de l'attente et des soupirs de l'univers. Ah! c'est maintenant que je sais à qui je dois appliquer cette prédiction du prophète Isaïe : « L'esprit du » Seigneur s'est reposé sur moi, il m'a » consacré pour évangéliser les pauvres! » Oui, c'est pour les pauvres (riches du siècle, qui cependant êtes encore les amis d'un Dieu humilié, et qui savez allier aux bienséances de votre état le secret d'une vie pénitente et crucifiée, ne vous affligez pas, mais ranimez votre espérance, car si vous êtes pauvres de cœur et d'affection, vous êtes aux yeux de Jésus-Christ les pauvres véritables), c'est pour les pauvres, c'est pour les humbles et les simples que Jésus est descendu sur la terre, c'est aux pauvres que sont révélés les trésors de grâce et de miséricorde cachés dans ses humiliations; ce sont les pauvres qu'il éclaire par

ses anéantissements, qu'il console par sa bassesse; ce sont les pauvres enfin qu'il prend pour les premiers confidents de notre rédemption, comme ils doivent être un jour ses premiers coopérateurs et ses premiers ministres dans la conversion de l'univers.

Cependant, Chrétiens, les abjections de Jésus naissant ne sont pas toutes renfermées dans ce spectacle qui vous est présenté. Pour le voir dans sa crèche, pauvre, pleurant et transi de froid, ne croyez pas connaître toute la profondeur de son humilité. Non, ce n'est pas là que se borne tout ce mystère.

Jésus naissant a d'autres humiliations secrètes, auxquelles il se soumet, et qui ne peuvent frapper vos regards; car il n'en est pas de lui comme des enfants d'Adam, pour qui une providence compatissante ne développe qu'à mesure qu'ils avancent dans la vie, le triste secret du destin qui leur est réservé. Pour Jésus, dès sa naissance il mesure d'un seul regard toute la carrière qu'il doit parcourir. C'est dans le dernier détail qu'il voit, ou plutôt qu'il endure déjà les rebuts, les affronts, les injustices qui l'attendent, et dès ce premier moment son humilité porte le poids des outrages sans

nombre qu'il doit subir durant toute sa vie. Il connoît, ou plutôt il endure déjà les injurieux soupçons de ses envieux, les insultes de ses ennemis, les trahisons et les délaissements de ses amis eux-mêmes. Il connoît, ou plutôt il endure déjà les dédains pour sa doctrine, les blasphêmes contre ses miracles, les calomnies contre ses vertus.

Adorable enfant! ah! tandis que j'entends vos plus chers favoris, les Anges, faire retentir les airs des cantiques de leur allégresse, et féliciter votre Père céleste de la gloire qui dans ce jour lui revient de votre naissance, la foi m'en découvre d'autres, autour de votre crèche, chargés par la justice divine de rassembler sous vos yeux toutes vos humiliations à la fois, et qui vous montrent en pleurant les divers instruments de vos ignominies. L'un présente à Jésus naissant les liens qui doivent un jour l'enchaîner, l'autre la main de fer qui outragera son visage, celui-ci le manteau de pourpre qu'on doit jeter sur ses épaules, celui-là le sceptre et la couronne que prépare à sa royauté une barbare dérision. D'autres enfin soulèvent et dressent devant lui le bois cruel sur lequel il doit un jour endurer tant de douleurs et tant de honte.

C'est ainsi que Jésus s'humilie jusque dans ses premiers abaissemens. On voit déjà que c'est un Dieu, car il fait tourner au profit de son humilité, le privilége de ce regard divin qui se plonge dans le plus profond avenir. C'est ainsi qu'il s'humilie; non-seulement il se soumet aux avilissements de son berceau, mais à chaque instant il accepte et endure les humiliations de sa vie et les opprobres de sa mort. C'est ainsi qu'il s'humilie; il ne fait que de naître, et déjà nous pouvons dire de cet enfant étendu dans sa crèche, ce que le grand Apôtre dira de l'Homme-Dieu, quand enfin le mystère entier de ses humiliations aura reçu son accomplissement. *Exinanivit semetipsum usque ad mortem crucis.*

Il est humble jusqu'à se résigner au plus honteux supplice!

Mais, Jésus naissant est serré dans des langes, c'est l'image de son obéissance. 2e partie.

DEUXIÈME PARTIE.

N'est-ce pas, Chrétiens, un sujet d'étonnement et de compassion tout ensemble, que de voir ces hommes qui se chargent d'être les

docteurs de leurs semblables se consumer en efforts et en belles paroles pour nous prêcher l'obéissance? Tantôt ils veulent parler à la raison. Sans l'obéissance, disent-ils, les intérêts les plus chers se trouvent compromis; plus de paix dans les familles, plus de sûreté dans le commerce de la vie, plus d'espérance pour l'existence même de la société. Tantôt ils veulent toucher notre cœur, et nous conjurent de ne point dédaigner les leçons de l'expérience, de ne point contrister ceux de qui nous reçûmes le jour, de garder quelque respect à l'autorité des cheveux blancs; tous, en un mot, essayent d'étouffer en nous ce penchant secret qui nous entraîne à la révolte, et de vaincre dans notre volonté son indomptable résistance à la volonté d'autrui. Mais qui ne sait combien ces déclamations sont impuissantes et vaines! Voici un précepteur dont les leçons ne seront point perdues. Il est vrai, ce n'est qu'un enfant, il ne fait entendre encore que des gémissements et des cris, mais ce sont ses exemples qu'il fait parler; ils vaudront mieux que les plus éloquents discours; Jésus naissant nous prêche l'obéissance; comment? en obéissant à Dieu, en obéissant à ses propres créatures.

C'étoit par sa désobéissance qu'Adam avoit allumé contre lui la colère de Dieu. Père d'une postérité coupable, il avoit transmis à ses descendants, avec les effets déplorables de la malédiction céleste, cet esprit de révolte la source de son crime et de tous nos malheurs. Il falloit donc que le divin médiateur qui par pitié pour l'homme, descendoit sur la terre et venoit désarmer l'indignation du ciel, non-seulement effaçât avec son sang l'arrêt de notre condamnation, mais aussi nous fît comprendre quel crime c'est, à la créature, de désobéir à Dieu, c'est-à-dire, d'élever contre son Créateur un front audacieux, de fouler aux pieds ses commandements, d'essayer d'ébranler son trône, d'attenter autant qu'il est en elle à sa souveraine indépendance. Il falloit que le nouvel Adam, père d'une postérité régénérée, formât, par son exemple, des enfants humblement soumis à l'autorité de Dieu, et qui, les regards fixés sur sa volonté sainte, fussent toujours remplis de zèle et d'ardeur pour exécuter ses lois.

Aussi, dès qu'il arrive, ce moment désiré que Dieu, dans ses décrets éternels, avoit marqué pour notre délivrance, Jésus-Christ unit en sa personne à la nature di-

vine, la nature humaine, afin que celui qui comme Dieu est co-éternel à son père, et impassible comme lui, puisse en qualité d'homme présenter à la justice éternelle un corps passible et mortel comme le nôtre, et devenir sous cette main vengeresse, comme une victime dévouée et soumise à tous les traits d'une juste fureur. En un mot, il obéit, et par cette obéissance il laisse sans excuse l'insolence de nos transgressions et de nos révoltes. Car, quel est celui à qui Jésus consent d'obéir? il est vrai, c'est son Père, mais un Père qui semble oublier que Jésus est son Fils, qu'il est son égal, qu'il a droit à toute sa tendresse; et nous, quel est celui à qui nous refusons notre obéissance? c'est notre Dieu, l'arbitre souverain de notre destinée, qui peut à chaque instant nous anéantir avec plus de facilité que le potier ne brise un vase d'argile qu'il vient de façonner; un Dieu enfin qui, pour nous combler de biens, semble chaque jour épuiser les miracles de sa puissance. Jésus obéit à son Père, et quelle est la loi qu'il consent à subir? une loi qui lui ravit ses priviléges, le dépouille de son éclat, le précipite dans un profond abaissement; une loi qui le transforme en esclave et le con-

damne à devenir le jouet des passions des hommes, de leurs jalousies, de leur arrogance, de leur injustice, de leur fureur; et nous, Chrétiens, quelle est cette loi que nous négligeons avec indifférence, que nous transgressons sans remords, que nous déchirons quelquefois avec un insolent mépris? Une loi, le plus beau présent que le ciel pût faire à la terre; une loi, le soutien de la faiblesse, le rempart de l'autorité, la défense de tous les droits, le frein de toutes les convoitises; enfin une loi qui ne nous fut donnée que pour assurer notre bonheur; car, n'est-ce pas dans la violation de cette loi que trouvent leur source les malheurs qui désolent la terre? Si la probité n'est plus qu'un nom, si la licence marche le front levé, si le sceptre de l'autorité paternelle est brisé, si les rois sentent chanceler leurs trônes, si l'ambition et l'orgueil allument de toutes parts le feu de la discorde, enfin, si un pressentiment sinistre, et comme un murmure sourd, semble présager au monde de prochaines et épouvantables calamités, quel est l'homme assez insensé pour s'obstiner encore à ne pas reconnoître que c'est la désobéissance à la loi de Dieu qui entraîne avec elle ces horri-

bles conséquences ? Mais sans étendre si loin nos pensées, il nous suffit de rentrer dans notre propre cœur pour comprendre que c'est pour notre bonheur que Dieu nous a donné sa loi, et pour notre malheur qu'il nous arrive de l'enfreindre.

En effet, nos vrais malheurs sont-ils la perte de la fortune, la perte de la santé, la perte des honneurs ? Sont-ce là pour nous de véritables sujets de larmes ? Non ; un Chrétien trouve dans sa foi, que dis-je, un homme raisonnable peut trouver dans l'élévation de son âme, de nobles et solides consolations pour de pareilles adversités ; mais par la transgression de la loi divine, perdre l'estime de soi-même, perdre la paix de la conscience, perdre l'amour de son Dieu, voilà le malheur véritable, voilà le malheur sans dédommagement que nous n'avons pas la triste consolation de pouvoir imputer aux créatures, mais qu'il nous faut imputer à nous-mêmes ; qui nous est toujours présent, qu'il faut toujours porter avec soi ; aussi, lorsque tournant vos regards vers le passé, votre mémoire parcourt les époques les plus chères de votre vie, quels sont les jours que vous accusez de s'être enfuis trop rapidement ; que vous voudriez encore rap-

peler par vos vœux ; dont vous aimez à tracer encore le tableau ? Sont-ce les jours que vous consacriez à poursuivre la fortune, à satisfaire l'ambition, à rassasier la volupté ? Non, mais les jours de votre innocence, les jours où vos affections étoient pures, où vos plaisirs étoient sans remords, où votre front étoit sans nuage comme votre cœur ; voilà les souvenirs qui vous attendrissent, qui vous remplissent de regrets, qui quelquefois font couler vos larmes ! Juste hommage rendu même au milieu de vos égarements à une loi dont l'observance faisoit votre bonheur.

Jésus obéit à Dieu dès sa naissance ; oui, cet enfant que vous voyez dans sa crèche, garde encore le silence, tient un langage d'obéissance et de respect, que saint Paul a pris soin de recueillir et de nous transmettre. Jésus-Christ, au témoignage du grand Apôtre, Jésus-Christ en entrant dans le monde, adresse à son Père ces paroles, qui renferment pour nous une admirable leçon : « Le » temps des symboles et des figures » est passé, le moment est venu, qui va » voir remplacer par une victime digne de » vous, ces victimes grossières qui n'en » étoient que l'ombre, et ne pouvoient vous

» apaiser : quelque sévère que puisse être
» votre justice contre l'orgueil de l'homme,
» c'est moi qui vais la désarmer, je m'y
» soumets et votre loi restera gravée pour
» jamais au fond de mon cœur. *Deus meus*
» *volui et legem tuam in medio cordis mei.* »

Quel exemple, Chrétiens, mais hélas quel sujet de remords ! En naissant nous fûmes aussi présentés au Seigneur ; nous nous taisions encore, mais des voix chrétiennes s'élevèrent pour garantir à Dieu notre fidélité et notre obéissance ; elles promirent que nous porterions avec constance le joug de l'Evangile, que nous suivrions sa lumière, que nous observerions ses lois. Que sont devenus, hélas ! ses serments que notre bouche elle-même a ratifiés tant de fois ! Est-il une seule époque dans notre vie qui n'ait été marquée par nos révoltes ; est-il une passion qui n'ait asservi notre cœur à son tour ? Heureux encore, lorsque même sur le déclin des ans, la honte et les amertumes qui nous ont accompagnés dans le service de ces maîtres cruels, nous ramènent enfin à notre véritable Roi, et lui assurent notre obéissance !

Jésus naissant obéit à Dieu ; il obéit même aux créatures, et d'abord il obéit à

sa Mère; il permet que sa Mère tantôt le prenne entre ses bras, et tantôt le dépose sur la chétive paille qui lui sert de couche. Quelquefois elle resserre les langes qui l'enveloppent, et d'autres fois elle laisse à ses membres plus d'aisance et de liberté. Sans cesse elle tient fixés, sur son divin Fils, des yeux pleins de sollicitude; mais quelquefois cependant l'intérêt même de ce précieux enfant oblige Marie de porter ailleurs ses regards.

Ah Chrétiens! nous avons aussi une Mère pleine pour nous de vigilance et d'amour, qui nous prodigue chaque jour les plus doux empressements et les soins les plus tendres, une Mère à qui le riche doit l'éclat de son opulence, la somptuosité de ses tables, la magnificence de ses palais; à qui le pauvre doit à son tour, le vêtement qui le couvre, le pain de chaque jour qui le nourrit, l'humble toit sous lequel il repose. Cette Mère est la Providence; pourquoi faut-il qu'elle ne rencontre de toutes parts que des ingrats qui méconnaissent ses bienfaits, ou des rebelles qui l'outragent par leurs murmures! Quelle sagesse et quelle douceur de s'abandonner comme Jésus naissant à ses désirs maternels, sans prendre ni souci, ni dé-

fiance, bien assuré que si quelquefois elle permet que notre cœur soit pressé par les angoisses de la douleur, elle saura quand il en sera temps le dilater par les consolations de la joie, ou du moins de l'espérance; et que lors même qu'elle semble un moment nous oublier, et pour ainsi dire fermer les yeux, sa tendresse nous suit et son cœur ne s'endort jamais.

C'est encore peu, il faut que Jésus naissant consente à subir les misères inséparables de notre nature, et qu'il obéisse lui-même aux lois par lesquelles il gouverne cet univers. Celui qui a créé les vents et qui les déchaîne à son gré, permet que leur souffle vienne glacer ses membres; celui qui prépare aux oiseaux du ciel un duvet si doux pour leur vêtement, souffre que des langes grossiers serrent son corps délicat; celui qui ménage une retraite aux animaux sauvages, ne peut trouver pour y prendre naissance qu'une pauvre étable entr'ouverte de toutes parts. Voilà le modèle : où sont les imitateurs? où sont les Chrétiens qui, dans les vicissitudes auxquelles l'homme est inévitablement assujéti, reconnaissent l'ordre de Dieu, et se soumettent sans se plaindre; où sont les Chrétiens qui, gémissant

devant Dieu sur l'abus qu'ils firent tant de fois des présents de sa bonté, trouvent dans les épreuves et dans les contre-temps des occasions de montrer à Dieu tout à la fois leur repentir et leur reconnaissance? Hélas! loin d'en retirer ces avantages, les chagrins, les aigreurs, les emportements peut-être en sont l'unique fruit, et nous qui nous promettons tant de résolution et de fermeté, si Dieu exigeoit de nous de grands sacrifices, nous murmurons quand il nous soumet aux plus légères tribulations; car pour exciter nos plaintes, il n'est pas besoin de ces grandes disgrâces capables d'ébranler l'âme la plus solidement établie dans la résignation; de ces revers qui renversent tout à coup l'édifice d'une haute fortune, de ces pertes imprévues qui plongent tout à coup une famille dans le deuil; pour déconcerter notre constance, il ne faut qu'une douleur légère, une saison plus rigoureuse, un ordre mal exécuté, une humeur qui ne sait pas se plier à tous nos caprices. Vous le savez, et j'aurois honte de parcourir des détails qui cependant remplissent chaque jour tant de conversations aussi vaines dans leur objet, que fastidieuses par leur uniformité; vous le savez, voilà comment Jésus trouve

parmi nous des disciples, quand il s'agit dans ses leçons d'assujétissements et d'obéissance.

Mais voici, Chrétiens, où notre raison doit plus que jamais se confondre; voici, dans les mystères sans nombre que nous offre la soumission de Jésus naissant, voici le plus impénétrable de tous. Car, qu'il obéisse à son Père, et que lui, étant égal en tout, il en exécute les lois, ses droits sont constatés par sa condescendance même, et sa gloire est encore en sûreté; qu'il obéisse à Marie, c'est lui qui l'a choisie pour mère, c'est donc lui qui s'impose, à l'égard de cette Vierge sainte, toutes les obligations d'un fils; enfin, pour que les misères de notre mortalité ne lui soient pas étrangères, il a voulu prendre un corps passible comme nous, il veut donc en connoître comme nous les infirmités; mais il obéit à un homme, à un homme plongé dans les ténèbres et la corruption de l'idolâtrie, à un homme que son ambition, ses crimes et ses cruautés ont porté sur le trône de l'univers; oui, Chrétiens, l'empereur Auguste compte le fils de Dieu au rang de ses sujets, et commande sans le savoir à l'arbitre souverain de toute la nature. Au-

guste a parlé, *exiit edictum a Cæsare Augusto*, et pour lui obéir, Jésus encore caché dans le sein maternel, abandonne l'humble toit de Nazareth, le berceau que lui destinoit sa Mère, et tous les modestes apprêts, ménagés depuis long-temps par une prévoyante sollicitude, pour affronter et partager avec Marie les fatigues de la route, l'intempérie de la saison, et les rigueurs de la pauvreté plus cruelles encore. Auguste a parlé, *exiit edictum a Cæsare Augusto*, et pour lui obéir, Jésus consent que Marie et Joseph aillent à Bethléem, confondre dans les archives publiques leurs noms avec les noms les plus obscurs, ensevelir la mémoire de leur royale origine, et déclarer comme un enfant vulgaire, l'enfant qui doit un jour, sur les ruines de la superbe Rome, élever un empire dont la durée égalera la durée même de l'univers. Enfin, Auguste a parlé, *exiit edictum a Cæsare Augusto*, et pour lui obéir, Jésus porté dans une terre étrangère, pauvre, sans asile, et rebuté de tous, prend naissance dans un réduit où le plus délaissé des hommes rougiroit d'avoir reçu le jour.

Voilà le prédicateur auquel je renvoie tous ces hommes que la Providence à placés

dans un état d'assujétissement, et qui, courbés sous le joug de l'obéissance, ne le portent qu'en murmurant, et aggravant la pesanteur de leurs chaînes par leurs soulèvements et leurs révoltes. Il est dur, dites-vous, d'obéir! Je ne vous dis point que l'obéissance est une nécessité qui pèse sur tous les enfants d'Adam; que vous en particulier, si vous êtes de bonne foi, vous trouverez peut-être, ou dans la mollesse de votre caractère, ou dans les incertitudes de votre volonté, ou dans la violence de vos passions, de trop justes motifs pour aimer l'obéissance; mais je vous dis, ou plutôt Jésus naissant vous dit mieux que moi, que sans l'obéissance il n'est plus d'Evangile, plus de Christianisme, plus de salut; c'est par l'obéissance que l'Evangile commence ses leçons; c'est à l'obéissance que le Sauveur appelle ses Disciples; c'est par l'obéissance qu'il appaise son Père, et obtient grâce pour vous.

Il est dur d'obéir! je ne vous dis pas que cette obligation, qui si souvent excite vos réclamations et vos plaintes, vous la faites subir aux autres à leur tour, et qu'ils trouvent peut-être en vous une domination plus exigeante et plus hautaine que celle dont

chaque jour vous accusez les rigueurs ou les injustices ; mais je vous dis, ou plutôt Jésus naissant vous dit mieux que moi, que par le péché vous vous êtes révolté contre Dieu, et qu'il doit en trouver la réparation dans votre obéissance ; que par le péché vous vous êtes soumis au démon, et que près d'un tel maître, il n'en est point dont l'empire ne doive sembler doux. Enfin, il est dur d'obéir! De toutes parts je l'entends retentir, ce langage audacieux ; l'enfance le murmure déjà sortant à peine du berceau, la jeunesse le fait insolemment éclater contre l'autorité des maîtres et la prudence des vieillards ; je le retrouve dans le serviteur, tout revêtu qu'il est des humbles souvenirs de sa dépendance, et peut-être dans des sujets tout couverts des bienfaits de leur auguste maître, ou qui ne doivent même qu'à l'excès de sa clémence l'oubli de leurs déloyautés et de leurs perfidies. Je ne vous dis point quelles suites doit entraîner cette fureur aveugle pour une liberté sans frein ; qu'est-il besoin de rappeler ces vérités après tant de catastrophes, de meurtres et de ruines ? Mais je vous dis, ou plutôt Jésus naissant vous dit mieux que moi, quels sentiments attend de ses

Disciples, cet enfant divin qui va croître pour obéir à Marie et à Joseph, qui s'appellera le fils de l'Homme, qui se dira fait pour servir et non pour être servi, mais qui surtout aujourd'hui, en se soumettant à un prince dont la puissance fut fondée sur les proscriptions et le carnage, condamne si hautement les pervers qui refusent l'amour, ou du moins le respect au trône le plus vénérable, le plus bienfaisant et le plus légitime de l'univers.

O Jésus! que d'admirables leçons nous présente votre naissance! nous commençons à comprendre enfin le double mystère de votre humilité et de votre obéissance. Du sein de votre obscurité profonde, du milieu de cette étable qui vous sert d'asile, de cette crèche où vous reposez, de ces langes qui vous enveloppent, s'échappent de toutes parts des rayons de lumière qui nous découvrent en vous notre législateur et notre modèle. Mais c'est peu de nous avoir montré vos titres et vos droits, achevez votre ouvrage; si vous pouvez seul éclairer les esprits, vous seul aussi pouvez toucher et changer les cœurs.

Arrachez cet amour de l'indépendance, qui nous rend si souvent indociles à votre

loi, ou excite nos plaintes contre vos adorables décrets. Etouffez cet orgueil qui ne se nourrit que de pensées d'élévation, ou du désir des vanités du siècle. Ne nous renvoyez d'auprès de votre crèche, qu'après nous avoir rendus enfants et petits comme vous. Ou plutôt, souffrez que nous y restions recueillis, et dans une méditation profonde. Sa seule vue sera une instruction pour nous : nous y contemplerons en silence un Dieu pauvre et humilié, et nous ne la quitterons qu'après avoir acquis à cette école la plénitude de l'homme parfait, que vous couronnerez dans le ciel.

Ainsi soit-il!

FIN DE L'AVENT.

CONFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES.

DOUCEURS ET AVANTAGES DE L'UNION ENTRE LES PRÊTRES.

Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.

Qu'il est utile, qu'il est consolant pour des frères d'habiter ensemble! Ps. 132.

Nous les entendons avec une joie toujours nouvelle, nous les répétons toujours avec une vive émotion, ces touchantes paroles du psalmiste, qui nous rappellent tout à la fois et la douceur des liens qui nous unissent et la bonté de la divine Providence qui daigne les former. A ce jour si cher à notre souvenir qui vit notre société naissante réunie sous les yeux de Dieu (1), solliciter son appui et appeler sa bénédiction sainte, quand nous osâmes pour la première fois célébrer la paix de cette union sainte, incertains et timides encore,

(1) Il s'agit ici d'une société de prêtres vertueux, qui se réunissaient à certaines époques pour s'entretenir des choses de Dieu et des devoirs de leur ministère.

nous n'étions soutenus que par de pieux désirs et de consolantes espérances. Mais puisque nous avons appris par une heureuse expérience quelles douceurs on y goûte, et quels biens on peut y recueillir, c'est maintenant qu'il convient d'exalter avec transport la miséricorde du Seigneur, et de chanter le cantique de la charité fraternelle : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* Et comment, en effet, au milieu des assauts que l'ennemi du salut livre sans relâche aux ministres des saints autels, comment ne pas se féliciter de trouver au milieu de ses frères un rempart assuré pour s'en défendre ; comment un prêtre, dans ces jours de tribulation et de douleur, ne bénirait-il pas la bonté divine qui lui ménage, dans les charmes d'une sainte amitié, l'oubli ou l'adoucissement de ses amertumes (1)? Aussi, je ne saurais abandonner des paroles qui vous sont si chères, et elles me fourniront tout le plan de cet entretien.

De grands dangers menacent le salut du prêtre ; notre société lui fournit de puis-

(1) Cette première conférence fut prononcée peu de temps après la première révolution.

sants secours pour s'en défendre, *ecce quam bonum.*

De grandes peines accompagnent la vie du prêtre; notre société lui présente de solides consolations pour les adoucir, *quam jucundum habitare fratres in unum.*

Implorons, etc.

L'irréconciliable ennemi des hommes, qui médite sans cesse des desseins funestes à leur salut, s'attache surtout à semer les piéges sous les pas du Prêtre, parce qu'il sait bien que le Prêtre ne peut pas périr seul, mais qu'il doit entraîner dans sa chute de grandes et déplorables ruines; aussi, peu content d'armer contre lui toutes les passions et de lui faire partager, malgré la sainteté de son caractère, la guerre humiliante qu'il livre à tous les hommes, il essaie encore de faire tourner à sa perte et les fonctions sacrées du sacerdoce et les devoirs extérieurs qu'il lui impose et les précautions même qu'il prend pour se défendre des périls qui l'environnent. S'il se livre aux saintes obligations de son ministère, le démon assaie d'affaiblir sa ferveur par la familiarité et l'habitude; si la charité l'entraîne au milieu du monde, le démon tente de l'amollir par ses principes et ses exemples; s'il cherche un asile dans la retraite et la

solitude, le démon l'y poursuit avec ses ennuis et ses dégoûts; ainsi, danger pour le prêtre dans l'exercice des fonctions saintes, danger dans la fréquentation du monde, danger dans la solitude elle-même et dans l'isolement. Tels sont les ennemis qui menacent le salut du prêtre, mais contre lesquels notre société nous fournit une sûre défense.

Qui pourrait le penser si de trop fréquens exemples n'en fournissoient la preuve déplorable, qui pourrait le penser que ce fût dans les moyens mêmes de sanctification dont il est le dépositaire que le prêtre pût trouver sa perte! Qui pourrait croire qu'une langue destinée à célébrer les louanges du Seigneur pût se lasser jamais de cet honorable et consolant emploi! Qu'une bouche consacrée pour parler aux hommes le langage de l'amour divin ou les épouvanter par le tableau des vengeances célestes, s'accoutumât jamais à ne laisser échapper qu'avec froideur et dégoût, ces terribles ou consolantes vérités! Que des yeux à qui il est donné de contempler Jésus-Christ de si près, pussent ne le fixer qu'avec indifférence! Qu'un cœur enfin si souvent honoré de la présence du Dieu de charité pût demeurer insensible et glacé au milieu des feux qui l'environnent? Cependant nous sommes forcés de le recon-

naître en gémissant, qu'au milieu de ces ministres vénérables que la France revoit encore après de longs et innombrables périls, parmi ces confesseurs intrépides dont la foi inébranlable et l'ardente charité ont bravé les exils et la mort, l'œil affligé rencontre quelquefois de ces prêtres lâches et sans ferveur qui ne sont plus dans l'église de Dieu qu'une herbe desséchée et qu'un sel affadi. S'ils prennent place parmi les anges de la terre pour chanter les louanges du Seigneur, leurs yeux égarés et leur contenance inquiète scandalisent la piété et révoltent les peuples. S'ils s'assoient au sacré tribunal, ils y sont sans zèle et sans onction, ils ne savent ni pleurer avec le pécheur que la grâce ramène à leurs pieds après de longs égaremens, ni partager l'allégresse du juste que les bienfaits de son Dieu enivrent de joie et de consolation. S'ils montent à l'autel, l'usage les conduit à la sainte montagne, l'indifférence les glace au milieu des preuves les plus touchantes de la familiarité de leur Dieu, et ils sortent de ces divins entretiens froids et languissants, tandis que, nouveaux Moïses, ils devraient en remporter un cœur brûlant d'amour et un visage rayonnant de joie et de reconnaissance. O déplorable condition ! O effroyable danger

de la dignité sacerdotale! Hélas! ils étaient autrefois vertueux et fervents, peut-être; et la longue habitude des bienfaits de leur Dieu a fini par en affaiblir le prix à leurs yeux et ils ont trouvé le principe de leur insensibilité dans l'excès même de sa tendresse. Mais pour celui que notre société a reçu dans son sein et qui veut mettre à profit les grâces et les secours que la Providence a daigné nous ménager, de tels dangers ne sont point à craindre; en devenant membres de cette pieuse société, nous avons vu renaître pour nous ces jours si regrettés et qui semblaient s'être écoulés sans retour, ces jours de notre jeunesse, où protégés à l'ombre du sanctuaire et sous les ailes du Seigneur, nous nous préparions aux redoutables emplois de la milice sainte; nous avons retrouvé ces temps heureux où nous sentions embrâser notre ferveur à la vue des jeunes Lévites qui, s'engageant avec nous dans la même carrière, nous animaient par leurs discours et nous enflammaient par leurs exemples. Ici nous avons retrouvé ces pieux entretiens, ces avis pleins de charité, cette émulation de fidélité et de zèle, tous ces biens enfin d'une amitié sainte auxquels notre âge semblait déjà ne devoir plus prétendre. Et quel cœur pourrait être insensible

au milieu d'un zèle si brûlant et d'une charité si vive ! Comment ne pas désirer d'édifier les peuples par sa gravité et sa modestie quand nos frères, pleins d'ardeur pour la gloire de Dieu, nous rappellent avec tant d'onction le respect qu'exige son culte, et la pompe qui convient à nos solennités? Quand, pour nous faire partager leur joie, ils nous racontent qu'ils ont arraché à l'impiété des soutiens, aux passions des esclaves, comment ne pas désirer de pouvoir aussi présenter à son Dieu des conquêtes! Mais quand ils ne parlent qu'avec un profond recueillement de nos redoutables mystères, quand ils ne nous entretiennent qu'avec transport de l'amour du Dieu qui s'y donne à nous, et qu'en tremblant des dispositions qu'exige un tel bienfait, comment ne pas s'écrier avec saint Augustin : Je dois aussi entrer dans la maison de Dieu pour y offrir mon holocauste ! *Introïbo domum tuam in holocaustis.* L'holocauste doit être brûlé tout entier ; ô mon Dieu, que mon cœur soit cet holocauste, que votre feu sacré le consume, qu'il ne me reste rien pour moi, que tout soit pour vous! *Totum meum consumat ignis tuus nihil mihi remaneat, solum sit tibi.*

Mais si le prêtre trouve tant de périls dans le temple du Seigneur, au pied de

ses autels et au milieu des redoutables emplois du sacerdoce, que n'a-t-il pas à craindre si les devoirs de son ministère, la bienséance ou la nécessité le forcent à quitter ses saintes occupations pour paraître au milieu du monde ! Sans doute, je ne parle pas ici des dangers auxquels s'expose un prêtre indévot et sans zèle, qui, content s'il a récité précipitamment les prières que lui prescrit l'église, et célébré sans préparation et sans ferveur les mystères sacrés, passe le reste du jour dans une scandaleuse inutilité, va traîner son oisiveté de cercle en cercle, et soulager son ennui en partageant les frivoles entretiens des enfants du siècle ; l'oubli des devoirs les plus saints le punit bientôt de ses dégoûts pour les choses de Dieu, et il apprend à son tour par une déplorable expérience, qu'il n'est point de crime dont l'oisiveté ne donne la leçon. Je veux encore moins parler de ces prêtres indignes de ce nom, qui sembloient ne s'être revêtus des livrées honorables du sacerdoce que pour les traîner sans pudeur dans l'opprobre et la boue des passions, hommes vendus à la fortune dont il leur fallait à tout prix obtenir les faveurs, esclaves des grands, dont ils encensoient les vices,

apôtres de l'irréligion dont ils préconisoient effrontément les maximes, objets d'affliction pour la foi, de mépris pour la raison, de dégoût pour l'impiété elle-même; ces prêtres enfin qu'il fallait appeler honnêtes et vertueux quand, respectant au-dehors les mœurs et la religion, ils se bornaient à le disputer aux mondains pour la légèreté, le luxe et la mollesse; le fer de la tribulation en a purgé l'église de Jésus-Christ; ils ont fui au premier aspect de l'orage, et nous devons du moins cette reconnaissance au tourbillon qui a tout dispersé, d'avoir séparé le bon grain de cette paille légère, indigne de trouver place dans les greniers du père de famille.

Mais je parle des dangers que le monde présente au prêtre même le plus fidèle aux devoirs de son saint état, le plus éloigné de l'esprit du siècle, le plus pénétré d'horreur pour sa dépravation et ses damnables maximes, mais que son zèle même et ses obligations entraînent quelquefois au milieu de ce monde corrupteur; car, vous le savez, vous surtout que le choix de la Providence a établis les chefs et les maîtres du troupeau, et qui apprîtes de l'apôtre à vous faire tout à tous pour gagner les âmes à Jésus-Christ, vous savez à quels saints artifices la charité

vous fait descendre quelquefois, soit pour fortifier les faibles, soit pour ramener les brebis qui s'égarent. On consent à paraître quelquefois au milieu des mondains pour qu'ils n'accusent point le prêtre d'être solitaire et farouche ; on prend quelquefois de leur extérieur même de peur de révolter leur délicatesse; on s'afflige avec eux de leurs pertes temporelles pour les conduire à désirer des biens qui ne puissent être ravis ; on partage leurs joies innocentes pour se ménager le droit de leur interdire les plaisirs dangereux ; on s'asseoit à leur table de peur de taxer par ses refus Jésus-Christ lui-même de trop d'indulgence. Mais qui donnera au prêtre la prudence et la sagesse dont il a besoin pour ne pas affaiblir l'esprit de grâce ni avilir l'honneur du sacerdoce par d'indignes ménagements ? Qui lui apprendra que le prêtre doit régler sa condescendance, non sur ses penchants secrets, mais sur l'esprit de l'Evangile ? Qu'il doit être indulgent, mais sans faiblesse; décent dans son extérieur, mais sans orgueil ni vanité ; également éloigné et d'une tristesse qui rebute et d'une dissipation qui scandalise? Comment se mettra-t-il en garde contre les impressions lentes, mais sûres, du commerce du monde?

comment saura-t-il se garantir de la contagion de ses préjugés, de la séduction de ses maximes, de la force de ses exemples? Notre société lui fournira des armes contre tant d'ennemis; elle lui apprendra que la vie du prêtre doit être tout à la fois le livre et le miroir du simple fidèle, puisqu'il doit y connaître ses obligations et y rougir de ses infidélités; que le prêtre ne doit paroître dans le monde que pour préparer au Seigneur un peuple parfait, éclairer ceux qui sont dans les ténèbres, et leur enseigner la science du salut; et qu'enfin le commerce du prêtre avec les mondains doit être pour eux comme un sel mystérieux qui ne leur laisse plus de goût que pour les choses éternelles. *Quisquis sacerdoti jungitur quasi salis tactu æternæ vitæ sapere condiatur.* Bien plus, le souvenir seul de cette société et des douceurs que nous goûtons dans son sein, suffira pour lui inspirer un généreux mépris du monde. Dans le monde il trouve dissimulation et fausseté; dans cette société, candeur et franchise; dans le monde, joies apprêtées ou plaisirs dangereux, et dans cette société, délassements utiles, ou gaîté décente et paisible; dans le monde enfin, politesses fausses

et démonstrations hypocrites, et dans cette société, charité fraternelle et cordiale amitié. Non, jamais un prêtre devenu membre de cette pieuse société, et rempli de l'esprit dont elle est animée, ne se laissera surprendre aux prestiges et aux illusions du monde. Fût-il exposé malgré lui à tout l'enchantement et à toute la séduction du siècle, il se souviendra des vertus de ses frères, de leur gravité décente, de leur zèle pour la gloire de Dieu et l'édification du prochain : il se rappellera à quel prix il trouva place parmi de vénérables amis, et quels engagements il prit entre leurs mains, et il ne voudra pas tromper leur espérance, ni faire affront à leur honorable affection; et si jamais, au mépris de si touchants souvenirs, il pouvait se laisser entraîner par le torrent des coutumes du siècle, notre société le poursuivrait encore et le forcerait à rougir de son aveuglement, en l'épouvantant par ces paroles d'une église célèbre : O prêtre ! ô prêtre ! *O sacerdos! o sacerdos!* Avez-vous oublié que vos pieds vous ont conduit naguères devant le Dieu souverain, pour lui offrir des prières et des sacrifices, que vos mains lui ont présenté le sang de la victime sainte, que votre bouche a été consacrée par la présence de

votre Dieu. O pieds vénérables, ô mains sacrées, ô lèvres teintes du sang de Jésus-Christ! quel est cet avilissement? Ah! gardez-vous de contrister l'esprit de grâce et de déshonorer votre dignité par une scandaleuse légèreté ou de criminelles condescendances. *O labia, o manus, o pedes, quid nunc de vobis tam indignum video, et quam parum agnoscis statum tuum et dignitatem!*

Oui, la société présentera toujours au Prêtre qui veut être fidèle une défense assurée contre tant de périls; c'est dans son sein qu'il trouvera des forces pour combattre les ennemis que rassemble autour de lui la redoutable nécessité de paraître souvent au milieu du monde; car il n'en est point du prêtre engagé dans les fonctions du ministère sacré, comme du simple fidèle: celui-ci, pour sauver son âme, doit sacrifier sans ménagement toute humaine considération, et chercher, s'il le faut, dans une fuite absolue du monde sa sauvegarde et son abri; celui-là, s'il veut opérer son salut, doit rester au milieu de ce monde, y soutenir les combats du Seigneur, et ne peut déserter cette sainte milice sans s'accuser lui-même d'une indigne et criminelle

lâcheté. Si Dieu dit au fidèle : Sortez du milieu de Babylone et ne participez point à ses injustices; il dit au Prêtre : Allez annoncer à mon peuple la grandeur de son crime, et à la maison de Jacob l'excès de son iniquité. S'il veut que le premier fuie les tentes des pécheurs, il veut que le second aille épouvanter de ses menaces le palais même des rois; enfin s'il ordonne à Lot de sortir sans délai de l'infâme Sodome, il commande à Jonas d'aller prêcher la pénitence au milieu de la criminelle Ninive. A Dieu ne plaise cependant qu'oubliant les conseils et les exemples de tous les saints prêtres, je prétende contester à la retraite ses avantages ou même sa nécessité; je sais que le prêtre surtout a besoin quelquefois de se soustraire à la dissipation inséparable de ses emplois, de réfléchir sur la sainteté de sa vocation, sur la grandeur de son ministère; et, à l'exemple des apôtres, de se retirer à l'écart avec son divin Maître pour y recevoir à loisir ses divines leçons, et prendre à ses pieds un utile repos et des forces nouvelles; mais que si une telle retraite ménagée à propos dans le cours des fonctions sacerdotales attire des biens sans nombre pour le ministre des saints autels, il est une autre

sorte de retraite, il est un état habituel de solitude et d'isolement auquel le prêtre a dû se préparer, quand, pour s'attacher à Jésus-Christ, il a renoncé à toutes les affections terrestres, mais qui, quelquefois, n'en éprouve pas moins la nature par de pénibles dégoûts et de cruelles amertumes. Oh ! que je plains un prêtre lorsque, l'esprit épuisé par une attention longue et soutenue, le cœur dechiré par des peines cuisantes, ou tourmenté par de cruelles anxiétés, le corps même affoibli par de longues veilles et de continuels travaux, il rentre dans sa demeure pour s'y voir solitaire et délaissé, sans y trouver un ami dont la compassion adoucisse ses peines, ou dont les conseils dissipent ses incertitudes. Si, pour tromper ses ennuis, il veut s'appliquer aux études accoutumées, il ne peut fixer son esprit distrait et inattentif; s'il cherche dans des livres pieux une utile distraction à ses peines, les lectures les plus touchantes n'ont pour lui ni goût ni saveur; s'il cherche un refuge auprès de son Dieu, hélas! il se trouve peut-être à ses pieds sans onction et sans ferveur. Ouvrez-lui vos demeures, donnez sans délai un libre accès à ce prêtre affligé, vous, fidèles amis que la bonté di-

vine lui ménagea dans cette société pour le jour des ennuis et de la tristesse. Oubliez à son aspect et vos études sérieuses, et vos soins importants, et vos intérêts les plus chers; qu'un seul intérêt vous touche, celui d'être fidèle à vos serments et aux saintes lois de l'amitié qui vous unit à tous vos frères. Accueillez avec un visage riant, mais surtout avec un cœur plein d'affection, cet excellent ami que le Seigneur éprouve peut-être par de grandes tribulations. Ne lui demandez pas quel sujet l'amène auprès de vous, il voudra vous taire peut-être le récit de ses peines secrètes et le besoin que son cœur éprouve de converser avec un ami; mais, soit qu'il vous confie ses amertumes, soit que la discrétion vous fasse respecter son silence, souffrez qu'il use en liberté du privilége que la société lui donne de venir à toute heure, sans craindre d'être importun, chercher auprès de vous des avis ou des consolations.

Mais comment envisager sans frémir une autre solitude plus effrayante encore qui menace inévitablement le prêtre, et dont la pensée seule glace le cœur d'épouvante, je veux parler de la solitude qui l'attend sur le déclin des ans, et l'abandon général que lui réserve inévitablement la vieillesse. Non, je

ne craindrais pas de l'assurer, de tous les dangers qui menacent le salut du prêtre, il n'en est point de plus redoutable peut-être que ce délaissement au terme de sa carrière. Vivre seul et oublié, sans consolation dans ses peines, sans appui dans son infirmité, sans soulagement peut-être dans sa détresse, habiter avec la génération présente comme avec un peuple nouveau, dont on ne veut point adopter les goûts et dont on n'entend plus le langage; n'y rencontrer enfin que des esprits légers, qu'importune la gravité d'un vieillard, ou des cœurs durs dont ses besoins ne peuvent émouvoir la pitié, quel sort déplorable pour un prêtre, mais surtout quelle épreuve pour sa patience et sa résignation! Hélas! nous en voyons encore survivre à nos calamités, de ces prêtres affoiblis par les années et surtout par de longs travaux. Ils ont aussi porté autrefois le poids du jour et de la chaleur; ils ont aussi ramené des brebis égarées; ils ont fait retentir les chaires chrétiennes des saintes vérités du salut; cependant, où est maintenant le souvenir de leurs travaux, où sont ces âmes ramenées par leurs soins, et jadis si pleines de reconnaissance; où sont ces amis qui partageaient leur ardeur et soute-

noient leur zèle? La mort a enseveli dans le tombeau ces consolations et ces appuis qu'ils se promettaient pour leurs vieux ans; ils restent maintenant sur la terre, solitaires et méconnus; et l'âge leur a tout ravi, hors le désir de travailler encore à la gloire de Dieu et à l'édification de leurs frères. Sans doute, ils trouvent dans des prêtres jeunes et fervents le respect pour leurs cheveux blancs, les ménagements pour leur foiblesse, la déférence pour leurs conseils, et sans doute aussi dans leurs besoins, de généreux secours. Hélas! ils n'y trouvent point un sentiment dont leur cœur sent vivement le besoin, mais auquel ils ne peuvent plus prétendre, le doux sentiment de l'amitié, si nécessaire au prêtre dans la vieillesse pour soutenir avec résignation les dégoûts de la solitude.

Mais dans la société nous ne pouvons plus éprouver de semblables alarmes, et la vieillesse n'a plus rien de redoutable pour nous. La Providence, il est vrai, pourra nous enlever dans sa rigueur quelqu'un de ces bons et solides amis qu'elle nous avait accordés dans sa miséricorde; mais si nos frères sont mortels, notre société ne mourra point. A la place des anciens amis que Dieu

aura rappelés dans son sein renaîtront des amis nouveaux, fidèles aux mêmes lois, animés du même esprit, brûlants de la même charité. Dans notre vieillesse nous leur serons plus chers parce que nous leur serons plus utiles; ils se presseront autour de nous pour entendre nos conseils et profiter de notre expérience. Nous leur raconterons l'origine de la société, les vertus de ses fondateurs, leur amour pour Dieu, leur tendresse pour leurs frères; nous les animerons à marcher sur leurs traces; ils seront nos disciples et nos enfants, nous serons leurs apôtres et leurs pères. Nos cœurs glacés par l'âge retrouveront leur chaleur première au souvenir de la charité divine qui doit nous servir de modèle, et nos bras affoiblis serreront encore avec transport ceux qui nous auront juré à leur tour de ne faire, jusqu'au dernier soupir, qu'un cœur et qu'une âme avec nous; *charitas Christi urget nos : cor unum et anima una.*

Ces secours puissants contre les dangers qui menacent le salut du Prêtre, nous les devons, ô mon Dieu, à votre ineffable miséricorde. C'est vous qui, rassemblant quelques pierres dispersées dans les ruines du sanctuaire, avez voulu former un édifice

destiné à nous défendre contre les ennemis acharnés à notre perte. Soutenez, ô mon Dieu, votre ouvrage; resserrez les liens sacrés qui nous unissent, et fortifiez une amitié que vous nous inspirâtes vous-même; répandez surtout la plénitude de votre esprit sur les pontifes que vous avez choisis du milieu de nous, et sur celui qui, dans un court passage, laissa ces lieux embaumés du parfum des vertus sacerdotales, et sur celui que nous possédons encore, dont les vertus font oublier la jeunesse, et qui, malgré sa dignité, goûte tant de joie à se trouver encore parmi ses égaux; animez-nous tous d'un zèle brûlant pour votre gloire et pour la sanctification des âmes; faites qu'on nous reconnaisse pour les membres d'une société sainte à notre gravité dans l'exercice des fonctions sacerdotales, à notre recueillement au pied des autels, à notre ferveur dans la prière, à notre patience dans les épreuves, à notre courage dans les persécutions, afin qu'au dernier jour nous obtenions du prince des pasteurs la couronne immortelle qu'il a promise aux dispensateurs fidèles.

SUR

LA NÉCESSITÉ DU TRAVAIL DANS UN PRÊTRE (1).

J'ai différé, MM., jusqu'au dernier moment à m'occuper de l'exécution d'un ordre que l'autorité dont il émanoit me rendait doux et sacré tout ensemble, mais qui m'imposait cependant une obligation, que la nature redoute toujours, celle de rentrer en moi-même, de réfléchir sur mes devoirs et de connaître mes fautes; car dans les considérations auxquelles j'ai dû me livrer, je n'ai pas eu besoin de porter bien loin mes regards. Il m'a suffi d'observer mon propre cœur, d'en considérer les mouvemens secrets et d'en démêler autant qu'il était en moi les illusions et les replis; c'est donc avec lui, MM., que je m'entretiendrai quelques

(1) Toutes les conférences suivantes ont été prêchées à la retraite ecclésiastique donnée par monseigneur l'Archevêque de Paris aux prêtres de son diocèse, au mois d'octobre 1824.

momens en votre présence; c'est lui qui sera le coupable et que je condamnerai devant vous. Ou plutôt, c'est à lui que je rappellerai ses obligations, que je reprocherai ses faiblesses, et que j'essaierai d'inspirer pour l'avenir de plus courageuses résolutions.

Ces entretiens, Monseigneur, qu'encourage votre présence, ne sont pas seulement le fruit de l'obéissance que je dois à vos moindres volontés; mais à votre insu, ils sont pour ainsi dire votre ouvrage. Puis-je en effet parler de l'activité, du zèle, de la constance dans les entreprises, de l'indulgence, de la douceur, de toutes les vertus, enfin, que Dieu exige de ses ministres, sans que l'on devine aussitôt où j'ai dû trouver mon modèle?

Au milieu des malheurs de l'Eglise de France, et des secours qu'elle invoque de toutes parts, le premier sentiment qui vient saisir le cœur d'un prêtre, c'est de voler à son aide. Ce sera donc répondre aux desirs secrets du clergé vénérable qui me fait l'honneur de m'entendre, que de considérer un moment avec lui ce qu'il nous faut penser d'une vie oisive et inoccupée, ou plutôt combien est condamnable dans un prêtre un lâche désœuvrement.

Quand je parle, MM., des prêtres désœuvrés, je ne prétends pas désigner ici ces hommes qui, ministres de l'Eglise aux jours de sa prospérité, l'ont indignement délaissée dans son infortune, ont échangé sans retour le vêtement de leur gloire contre les livrées du siècle, que le monde rencontre sans cesse mêlés à ses affaires, à ses intrigues, à ses plaisirs, et qui, soit qu'ils se cachent dans des professions obscures, soit qu'ils affrontent l'opinion en se jetant au milieu de nos orages politiques, et montant sur le théâtre de l'ambition et de l'orgueil, non-seulement laissent la religion sans protection et sans défense, mais lui font partager encore leur opprobre, puisqu'ils livrent chaque jour aux dérisions et aux mépris l'ineffaçable souvenir du caractère auguste dont elle les a jadis revêtus : je parle d'un prêtre qui jamais à la vérité ne mit en oubli ses premiers sermens et respecta toujours l'incomparable dignité que lui conféra l'Eglise, qui paye chaque jour au Seigneur le tribut d'une indispensable prière, monte chaque jour à l'autel, mais qui, content de donner à l'Eglise ces preuves rapides et faciles de sa fidélité, croit y trouver un titre pour se livrer à un indigne repos ou consumer ses journées dans les empresse-

ments et les sollicitudes d'une profane et stérile activité. Or, un tel prêtre, quelle que soit d'ailleurs la régularité de sa conduite, la sagesse de ses principes, la modération de ses désirs, la prudence de ses discours, doit trembler pour son salut éternel, s'il pense sérieusement à la matière que fournira un jour au jugement de Dieu son seul désœuvrement.

Car ce désœuvrement le rend un juste objet de douleur pour la religion, de mépris pour les mondains, de scandale pour les fidèles, d'indignation pour ses frères.

Quelle douleur, MM., pour la religion au milieu des ruines dont elle est entourée, des ravages que font chaque jour dans son héritage l'indifférence ou l'impiété, des pertes nouvelles qu'elle déplore chaque jour, des espérances que chaque jour elle voit s'éteindre, quand ses regards rencontrent, parmi les ministres qui doivent lui servir de soutien, des hommes qui, pour se livrer sans remords à leur oisiveté, ferment l'oreille aux cris de sa détresse et le cœur à ses plus touchantes invitations. Que peut se promettre la religion d'un prêtre de ce caractère pour relever ses ruines et réparer ses malheurs? Quel secours peut-elle en attendre et

à quoi faut-il l'adresser ? La religion le destinera à évangéliser les campagnes; mais au lieu de ranimer son zèle à la vue de ces hommes qui, en échange de leurs denrées, ne rapportent de nos cités qu'une corruption brutale et une stupide impiété, ce pasteur ami de son repos cherchera, dans l'excès même des maux qu'il doit guérir, un prétexte à son désœuvrement; il dira que son troupeau est frappé d'une plaie incurable et ne cherchera pas à discerner les brebis languissantes, mais dociles, qui n'attendent qu'une main charitable pour découvrir leurs blessures et y laisser appliquer le remède; il dira qu'on repousse son zèle, qu'on dédaigne ses empressements, et il se renfermera dans sa demeure pour y languir solitaire, étranger à son troupeau et connaissant à peine quelques-unes de ses brebis. Il dira qu'il est au milieu d'un peuple ignorant et sauvage, et il ne tente rien pour adoucir cette férocité, pour dissiper cette ignorance. Il redoute les assujétissements d'une active et ingénieuse charité; il ne visite point des hommes dont par cette preuve de bonté il s'attacheroit le cœur; s'il les rencontre sur son passage, ce sont des inconnus à qui, au lieu d'un langage bienveillant et paternel,

il n'adresse qu'une froide salutation, sans jamais aller les entretenir ni de leurs affaires pour pouvoir leur parler quelquefois de la seule importante, ni de leurs travaux pour leur apprenrde à ne pas en perdre le fruit, ni de leurs chagrins pour leur montrer le seul remède qui peut les adoucir. Il est vrai qu'aux jours consacrés au Seigneur il leur fait entendre sa voix; mais quelles leçons pour ce malheureux peuple, et quel remède pour son ignorance! Tantôt ce seront les vérités les plus touchantes de la religion sur lesquelles il a écrit à la hâte quelques réflexions communes et glacées par sa langueur et son indifférence. Tantôt ce sont les vérités les plus sublimes sur lesquelles il n'a pas trouvé le loisir de méditer et qu'il travestit et déshonore par son langage familier et ses expressions triviales. Trop souvent ce sont des discours sans intérêt et sans onction qu'il emprunte à des auteurs obscurs et dont il charge sa mémoire, au lieu de préparer par un utile et honorable travail des leçons intelligibles pour son peuple et adaptées à ses besoins.

Mais quelle douleur surtout pour la religion, si c'est dans les villes qu'elle applique aux saintes fonctions du ministère un

prêtre inactif et désœuvré. Il est vrai qu'il remplira peut-être ses devoirs extérieurs avec une fidélité servile dont son intérêt tout seul lui fait après tout une loi; mais il ne connaît d'empressement que quand il s'agit d'accomplir à la hâte ses obligations les plus sacrées. A peine est-il délivré des assujétissements qu'elles lui imposent qu'il se précipite hors de la maison de Dieu pour aller chercher dans les innombrables distractions que présente une grande ville un aliment à son oisiveté; c'est lui que vous rencontrerez traînant son inutilité dans nos rues et nos places publiques, grossissant la foule que rassemble autour des objets les plus frivoles un puérile intérêt, et surtout fidèle à tous les rendez-vous que les réjouissances publiques ou les cérémonies d'appareil assignent si souvent à la curiosité. Voilà les affaires importantes, les graves intérêts pour lesquels il s'acquitte de ses obligations les plus saintes avec tant de précipitation et peut-être d'impatience. Voilà la véritable cause de l'accueil froid et repoussant qu'il réserve à un pénitent qui va le retenir quelques instans dans le sacré tribunal, de l'humeur chagrine qu'il témoigne même avant de monter au saint-autel, si des obstacles

imprévus ou la charité pour ses frères exigent de lui le plus léger retard; enfin des ses visites si rares chez les pauvres, de ses exhortations si courtes chez les malades, de son indifférence, de son dégoût et peut-être de son horreur pour les mourants.

Hélas! MM., lorsque jadis durant les jours de sa paix et de son opulence, la religion poursuivait de ses menaces les prêtres désœuvrés, alors qu'elle leur reprochait avec tant d'amertume de consumer dans l'inaction et la mollesse des biens qu'elle ne leur donnait que pour épargner à leur zèle la distraction des sollicitudes temporelles, ou environner leur ministère d'un juste et pieux éclat: les ministres objets de ses plaintes pouvaient étouffer le cri du remords, et trouver je ne sais quelle excuse dans l'état florissant et la prospérité de la vigne du Seigneur, qu'entretenaient par leurs travaux infatigables d'innombrables ouvriers répandus de toute parts sur le champ du père de famille, et travaillant nuit et jour à assurer sa fécondité par leurs fatigues et leurs sueurs; mais aujourd'hui la religion, qui a vu égorger dans ses bras, ses ministres les plus savans et les plus renommés, et qui n'a plus pour partage que l'avilissement et l'indigence, au-

jourd'hui la religion fait entendre contre le désœuvrement d'un prêtre, des cris plus perçants et de plus redoutables accusations. Ce n'est plus son inutilité, sa mollesse, sa lâcheté qu'elle lui reproche, c'est son ingratitude, son injustice, sa barbarie. Son ingratitude: n'est-ce pas à la religion qu'un prêtre doit son savoir, sa considération, sa gloire, son existence peut-être, et il voit ses maux sans en être attendri, ses plaies sans y porter remède, ses travaux sans la soutenir, ses ennemis sans la défendre. Son injustice: sans doute, MM., le ministre d'un Dieu pauvre ne trouve dans la pauvreté rien qui puisse l'avilir; toutefois, le prêtre désœuvré ne doit point oublier que l'aumône qu'il demande chaque jour et reçoit à la face de tous, est le salaire d'un travail auquel il ne peut se refuser sans une criante injustice. Sa barbarie: le prêtre désœuvré est un homme à part, qui se sépare de ses frères et refuse de s'associer à leurs peines et à leurs travaux; quand tous les autres veillent, il s'endort dans un lâche repos; quand tout est dans l'agitation autour de lui il demeure seul immobile; c'est son désœuvrement qui réunit et accumule sur quelques ministres pleins de zèle de si pesants fardeaux. C'est son désœu-

vrement qu'il faut accuser, si des hommes blanchis dans le saint ministère et courbés sous le poids des ans, sont contraints de porter encore le poids du jour et de la chaleur, quand leur zèle depuis long-temps devrait être payé du moins par une honorable indépendance; c'est son désœuvrement qu'il faut accuser, si de jeunes ministres à peine sortis de l'école sacerdotale, se voient assaillis tout-à-coup par des sollicitudes sans nombre, succombent sous le faix de tant de travaux réunis, ou traînent désormais une vie languissante, ne pouvant plus offrir à l'église que leurs regrets, un zèle impuissant qui les consume, et des vertus dont ils recueillent seuls le fruit; voilà, dans les prêtres, les suites du désœuvrement: quelle barbarie!

Aussi lorsque des fidèles qui s'intéressent à la gloire de la Religion, qui pleurent sur ses désastres, qui compatissent à ses douleurs, voient des prêtres oublier de si chers intérêts dans une coupable indifférence, et croupir dans une indigne oisiveté : quelle douleur et quel scandale! Car si les ministres laborieux dont un prêtre désœuvré refuse de partager les peines et de seconder le zèle, étaient les seuls témoins de sa lâche inaction, ils gémiraient sur son aveuglement, mais

renfermeraient dans le secret cette honte du sanctuaire. Dieu seul serait le confident de leur confusion et de leur amertume, à la vue d'un prêtre qui ne remplit ses devoirs sacrés qu'avec une révoltante précipitation, ne paraît au pied des autels qu'autant qu'on y paye sa présence, ou qui, s'il faut qu'à son tour il prenne la maison de Dieu sous sa garde, consume cette longue journée non dans des lectures utiles ou des prières plus fréquentes, mais dans le dégoût et l'assoupissement, ou dans des entretiens frivoles avec des hommes qui ne sont là que pour recevoir ses ordres et dont, pour charmer son ennui, il devient alors le familier et presque l'égal. Mais, hélas! ce n'est pas dans l'enceinte du sanctuaire que sera renfermé ce triste secret; les fidèles n'auront que trop souvent l'occasion de rencontrer le prêtre désœuvré dans leurs salles d'assemblées ou dans leurs réunions profanes et de gémir sur l'inutilité de sa vie, la frivolité de ses goûts, la vanité de ses occupations. C'est lui que l'on voit assidu dans tous les cercles où se rassemblent les oisifs, fidèle à tous leurs rendez-vous, convive de tous leurs repas. Il est prêt toutes les fois qu'il s'agit d'aller oublier aux champs le fracas de la ville; on compte sur

lui s'il faut égayer une fête. Surtout c'est lui que l'on appelle autour d'une table de jeu, non pour s'y livrer un moment à une distraction innocente, mais pour prolonger bien avant dans la nuit un plaisir qu'il doit payer du sacrifice de son temps, de sa fortune, et trop souvent de sa santé; que doit penser le fidèle quand il voit les journées s'écouler ainsi pour un prêtre qui sait que le temps ne nous est donné que pour acheter l'éternité, et qui du moins par ses exemples devroit sans cesse redire à ses frères comme autrefois l'apôtre: Faisons le bien tant que nous avons encore le loisir: *dùm tempus habemu operemur bonum.*

Mais il est un désœuvrement non moins scandaleux dans un prêtre, et plus incurable peut-être: c'est celui qui se cache sous les dehors même de l'activité; oui l'on voit quelquefois des ministres de la religion à qui tous les intérêts sont chers, hors ceux de la religion; même la gloire de Dieu, le salut des âmes, les maux de l'église, ses consolations et ses espérances, tous ces objets si chers aux yeux d'un bon prêtre, les laissent froids et insensibles. Mais les sollicitudes du siècle, les systèmes de la politique, les spéculations de la fortune, quelquefois les détails les plus obscurs et les intérêts

les plus grossiers, un établissement qu'ils s'engagent à ménager, un procès qu'ils se chargent de poursuivre, des entreprises dont ils veulent assurer le succès; voilà les soins qui enflamment leur ardeur, remplissent leurs journées, ne leur laissent point de repos; mais est-il un empressement plus vain, un travail plus stérile, ou plutôt pour un prêtre, pour cet homme de Dieu dont la conversation doit être dans le ciel, qui ne doit travailler, ne vivre, ne respirer que pour soutenir la religion, étendre sa gloire, instruire ses enfants, terrasser ses ennemis, toutes ces agitations et ces sollicitudes touchant des intérêts périssables, n'offrent-elles pas aux fidèles qui en sont les témoins le scandale d'un lâche désœuvrement ?

Et toutefois ces mêmes hommes, contents de donner la première heure de leur journée aux obligations les plus indispensables de leur état et d'en respecter peut-être les plus rigoureuses bienséances, étouffent le cri de la conscience et s'endorment dans une sécurité déplorable en se confiant dans une fidélité si commode et dans ce qu'ils appellent leur régularité. Leur régularité : arrêtons-nous à ces honorables dehors et n'examinons pas avec trop de soin quel est le

rare privilège qui les soustrait aux fragilités et aux chutes dont l'Esprit-Saint menace les hommes désœuvrés. *Omne malum docuit otiositas*. Mais est-on régulier lorque, content d'avoir rempli quelques pratiques faciles dont l'opinion publique compose elle-même la loi, on contredit d'ailleurs dans toute sa conduite les règles de l'Evangile, les règles de l'Eglise, et s'il faut le dire, les règles même de l'honneur. On est la lumière du monde et on étouffe dans les ténèbres le flambeau qui devait les dissiper. On est le sel de la terre et on laisse l'innocence se corrompre et la piété s'affadir. Le champ de l'Eglise est couvert de ronces et on ne veut pas le défricher; on voit jaunir la moisson du père de famille et on refuse de le seconder; et au milieu de cette lâche indifférence, de ces inexcusables illusions, de tous ces vains prétextes, on est peu à peu conduit au pied du tribunal de celui qui prononcera contre l'arbre stérile un si juste mais si terrible arrêt.

Non, Messieurs, nous ne sommes plus à nous. *Non estis vestri*. Nous avons consacré à Dieu notre cœur, notre intelligence; nos forces, notre santé, notre vie elle-même, tout lui appartient et nous n'avons plus rien que

nous puissions donner aux intérêts terrestres, aux honneurs du siècle et moins encore à ses plaisirs. Heureux les jeunes ministres qui mettent le premier pas dans la carrière sacerdotale, de voir s'ouvrir devant eux de longues années qu'ils pourront consacrer sans réserve au soutien de la religion, à la gloire de leur maître, à l'instruction de l'ignorance, au soutien de la faiblesse, à la consolation de l'infortune et au salut de tous! Pour nous, Messieurs, anciens du sanctuaire, nous dont les cheveux blanchissent et qui sentons nos forces s'affaiblir chaque jour, nous consacrerons à Dieu les débris d'une santé chancelante et les restes de nos talens. *Reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi.* Heureux aussi de pouvoir lui offrir encore ces faibles témoignages de notre amour! Heureux de pouvoir comme la lampe du sanctuaire nous consumer et nous éteindre pour lui!

DÉSINTÉRESSEMENT
SACERDOTAL.

La religion, Messieurs, a perdu son éclat et son opulence ; tous ces dons magnifiques de la foi de nos pères, ces riches offrandes de leur piété, ces fertiles domaines, ces édifices somptueux, ces asiles de la foiblesse, ces retraites de la pénitence, tout a été soudainement ravagé par un violent orage ; une cupidité jalouse et impie a tout dévoré, tout englouti sans retour. Il est vrai, la religion pleure sur des fureurs qui ont enlevé à son zèle les ressources, à ses fêtes leur pompe, à ses pauvres leur patrimoine, aux sciences même et aux arts leurs encouragemens et leurs récompenses ; mais elle veut que ses ministres la consolent dans son indigence et son humiliation, en faisant tourner au profit du salut des âmes et de leur propre sanctification ces désastres inouïs et cette épouvantable ruine. Elle sait quelle plaie

profonde fit jadis à la foi des peuples le faste dont les prêtres étaient environnés, elle sait quelles divisions et quels scandales excita plus d'une fois un contraste révoltant entre la croix d'un Dieu pauvre et la mollesse de ses prédicateurs; mais surtout elle sait quelle indignation et quel mépris poursuivirent trop souvent des hommes qui démentoient leur vocation céleste par leur amour de l'or et leur honteuse avidité. Elle veut que ses Prêtres effacent aujourd'hui ces honteuses mais trop profondes impressions, qu'ils édifient les peuples par leur éloignement des vanités du siècle et leur angélique désintéressement, et qu'enfin ils se montrent détachés des biens terrestres dans leurs goûts, dans leurs rapports avec le monde, dans l'exercice de leurs fonctions.

Oublierons-nous, Messieurs, les règles de la prudence devant une assemblée que recommande tout à la fois tant de lumières et de vertu, en prétendant imposer aux ministres des autels la pauvreté absolue, comme une indispensable loi? et prétendrons-nous les courber sous une obligation que le cloître seul réserve à ceux qui en ont embrassé les austères et saintes rigueurs? Non, Messieurs, et quoiqu'il n'y ait point de vertu si difficile

à laquelle un prêtre ne doive s'exercer, de perfection si haute qu'il ne doive essayer d'atteindre, cependant une sage défiance l'avertit d'interroger ses forces avant de s'engager dans la voie des conseils, et si la pauvreté fait peur à sa faiblesse, il doit se réfugier dans une sage médiocrité, et légitimer l'usage des biens terrestres par son détachement et la modération de ses desirs. Ainsi, Messieurs, laissons les ennemis de la religion s'effrayer déjà de l'opulence du sacerdoce, quand il est plongé dans un si profond dénûment, et le rappeler sans cesse au temps des apôtres dont ils ne lui veulent conserver cependant que la pauvreté. Laissons-les s'irriter, quand, après tant de ruines, ils voient encore debout les palais des princes de l'Église, et une dignité si haute, encore environnée de quelque éclat : cet appareil et cette pompe appellent les hommages des peuples, et servent de soutien à leur foi. Souffrons aussi qu'un prêtre respecte dans son extérieur la loi des bienséances, qu'il ne provoque pas par une négligence affectée la dérision et le mépris, et ne condamnons pas dans son humble demeure une propreté modeste et même des ornemens simples qui lui rendent sa solitude plus douce, et plus facile

la fuite des sociétés et de leurs dangereux passe-temps.

Mais cette distinction une fois établie, quel malheur si un ministre de l'Evangile ne puisoit pas dans sa foi des sentimens qu'une âme élevée trouve dans sa seule raison! Quel sujet de confusion pour un prêtre, si le souvenir des études profanes qui exercèrent ses premières années, lui rappeloit dans les philosophes du paganisme des exemples qui condamneroient son attache aux aises de la vie, ses goûts sensuels et les recherches de sa délicatesse; et si la vertu fastueuse d'un Socrate, d'un Diogène ou d'un Platon, devoit faire rougir celui que Jésus-Christ a établi docteur de son humble et divine philosophie! Quel sujet de scandale, si notre mollesse, notre sensualité, notre faste peut-être, offroient entre notre conduite et l'austérité de nos leçons, une déplorable contradiction! Car notre mission ne se borne pas à éclairer l'intelligence et à révéler aux hommes les sublimes mystères auxquels, par ses seules forces, la raison ne sauroit atteindre, mais il nous faut aussi guérir les cœurs, et pour y réussir, en arracher cet attachement aux biens sensibles, qui au jugement de l'apôtre est

la source de tous nos égaremens, et par conséquent de tous nos malheurs. *Radix omnium malorum cupiditas*. C'est nous qui devons les mettre en garde contre l'amour des richesses, l'enchantement des sens, les illusions du siècle; leur apprendre à refuser tout ménagement aux membres d'un chef couronné d'épines, à traiter le corps en esclave rebelle, à voir dans leurs vêtemens non la satisfaction d'une vanité puérile, mais l'humiliant souvenir de nos premiers malheurs, de notre corruption et de notre honte. Mais comment les fidèles donneront-ils à ces grandes vérités leur estime, si par notre conduite de chaque jour ils jugent que nous n'avons pour elles que du dégoût ou du mépris? Nous aurons beau dire aux riches qu'ils ne doivent pas se confier dans leurs richesses, aux pauvres, que c'est dans le ciel que Dieu leur propose les véritables trésors; aux mondains, que la figure du monde passe et ses plaisirs avec lui; si nous ne soutenons ces exhortations par la simplicité de nos goûts, par notre éloignement pour les vanités du siècle, par notre modestie sacerdotale, nos discours tomberont sans fruit sur des cœurs en garde et prévenus d'avance contre les efforts de notre zèle et les apprêts de

notre éloquence. Nous avons beau réclamer et nous plaindre, redire sans cesse que pour être ministres de la religion nous n'en sommes pas moins hommes, que ce n'est pas à notre conduite qu'il faut se rendre attentifs mais bien à nos discours; en dépit de nos sophismes et de nos subtilités, les fidèles s'obstinent à ne vouloir être convaincus que quand nous le paraissons nous-mêmes, à ne voir dans notre ministère rien de sérieux et de décisif que nos œuvres. Si cette importante condition n'est remplie, nos exhortations et tout leur appareil ne sont plus aux yeux des peuples qu'un rôle grave dont les convenances de notre état nous dictent le langage, mais dont nous déposons bientôt dans le secret de nos maisons la sévérité; qu'un vain épouvantail qui peut effrayer les simples, mais contre lequel nous sommes les premiers aguerris; aussi n'attendez rien pour arracher les âmes aux affections mondaines, les élever aux nobles pensées du ciel, leur inspirer pour des biens fragiles ou de vaines satisfactions, un généreux mépris; n'attendez rien d'un prêtre qui, l'esprit rempli de pensées frivoles, le cœur livré aux affections terrestres, attache un indigne prix aux jouissances du siècle, à ses recherches et à son faste.

Est-ce bien lui qui peut se flatter d'inspirer aux mondains, pour de vaines parures, un juste mépris, ou d'ennoblir aux yeux des pauvres les livrées de l'indigence, lui qui déposant au sortir du saint autel le modeste, mais glorieux vêtement, dont les saints canons l'ont revêtu, se confond sous un habit équivoque avec les enfants du siècle, dont il interroge tous les usages, dont il consulte tous les goûts et dont quelquefois il fait gloire de vaincre l'élégance et la somptuosité? Est-ce bien lui qui fera partager son indignation contre les profusions du luxe, lui à qui il faut que l'or prête aussi son éclat, et qui, aussi vain que les femmes du siècle, ne rougit pas de faire jouer entre ses doigts un ornement frivole? Est-ce lui qui conduira le pauvre à la crèche de Jésus enfant, qui lui dira que le fils de l'homme n'avait pas où reposer sa tête, lui qui, oubliant la sainte austérité des mœurs sacerdotales, peut-être la rigoureuse détresse à laquelle semblait le condamner pour jamais sa naissance, a réuni dans sa demeure tous les apprêts du luxe, toutes les sollicitudes de la mollesse, toutes les recherches d'une vie commode et voluptueuse?

Mais un prêtre doit aussi se montrer détaché des biens terrestres dans ses rapports

avec le monde. Redoutable destinée d'un prêtre! il n'est point du monde et il est condamné à vivre au milieu du monde. C'est un homme spirituel et céleste qui ne doit estimer d'autres espérances que celles des biens futurs, d'autres trésors que ceux de la grâce, d'autre héritage que le ciel, et qui cependant se voit sans cesse contraint de s'abaisser, avec des hommes terrestres et charnels, à de charitables condescendances, de se faire tout à tous pour les gagner à Jésus-Christ, et qui, pour obtenir le droit de leur parler des seuls biens solides, doit consentir quelquefois à les entretenir de leurs intérêts périssables, à s'affliger de leurs pertes, à se réjouir de leurs succès. Mais qu'il serait à plaindre si l'indulgence que lui inspire son zèle se changeait en piége pour son propre salut, si la contagion qu'il veut guérir venait à l'atteindre lui-même, et si sans cesse témoin de l'ardeur des enfants du siècle pour des biens corruptibles, il se laissait lui-même entraîner à leurs empressements et à leurs sollicitudes! Alors vous le verriez, ainsi qu'il arrive toujours quand le sel de la sagesse évangélique qui doit garder les autres de la corruption vient lui-même à s'affadir, alors vous le verriez plus passionné pour les biens

visibles, que le mondain lui-même, plus ardent pour les acquérir, plus consterné si on les lui ravit, plus transporté s'il les retrouve. Vous le verriez oubliant les hautes pensées de la foi pour n'en plus connaître d'autre que celles des enfants du siècle, les suivre dans leurs combinaisons et leurs calculs, les encourager dans leurs spéculations, leur envier la somptuosité de leur table, la magnificence de leurs palais; et si quelquefois il faut qu'il parle des nobles vérités que l'Evangile apprit à la terre, du mépris de l'or, des peines de l'exil, des biens de la patrie, c'est un tribut que ce cœur double paye aux seules bienséances de son ministère ; c'est un langage de convention et d'appareil qu'il ne fait entendre que dans la chaire chrétienne ou le sacré tribunal, mais que ses affections désavouent et que sa conduite dément.

Non, ce n'est pas lui qui connaît les saintes anxiétés du zèle, ses joies, ses alarmes et ses douleurs. Ce n'est pas lui que consterne l'éloignement d'une brebis qui s'égare, que remplit de joie son retour, qui compâtit aux maux de la religion, qui travaille au seul espoir de ses conquêtes et de sa gloire. Tout entier enfoncé dans l'amour des choses sensibles, les intérêts grossiers du siècle sont

les seuls qui le touchent, les seuls qui excitent son ambition, réveillent ses craintes, allument son ardeur. Aussi c'est lui que les mondains choisissent avec confiance pour traiter de leurs affaires, applanir les difficultés d'une négociation, assurer à leurs entreprises un prompt et heureux succès. Vous le voyez devenir leur confident, leur ami, le gérant, je dirais presque l'économe de leur fortune et de leurs biens. Tantôt il s'enfonce pour eux dans le dédale d'un procès, en débrouille les actes, assiége le Palais, sollicite les juges, assure peut-être à des titres équivoques un scandaleux triomphe. Tantôt c'est un vaste domaine qu'il s'agit d'acquérir, c'est lui qui en mesure l'étendue, en calcule les profits, et ce n'est que sur son conseil que se prend enfin un parti décisif; d'autres fois c'est un concurrent que son adresse écarte, d'autres fois c'est un etablissement que ménage son habileté; d'autres fois enfin ce sont des spéculations pour assurer sur la ruine publique une honteuse opulence. Voilà les soins qui remplissent la vie de cet homme de Dieu dont la conversation doit être dans le ciel, de ce disciple d'un maître dont la naissance et la mort prêchent si haut le détachement; enfin, de ce

prédicateur d'un Evangile qui n'a que des menaces pour la richesse et des espérances pour la pauvreté.

Mais jamais le détachement des biens terrestres ne doit se montrer dans un prêtre avec plus d'éclat que dans l'exercice de ses fonctions. Qu'est-ce qu'un prêtre remplissant au milieu des peuples son auguste et divin emploi? C'est un homme étranger au siècle, qui en a brisé tous les liens, qui a dit à son père: Je ne vous connais pas! à ses frères : Vous m'êtes étrangers! et à qui chaque jour la couleur funèbre de son vêtement rappelle toute seule cette mort de tous les moments à laquelle il s'est condamné. *Mortui estis et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* C'est un homme qui se montre digne de la couronne dont la religion orne sa tête, en triomphant de ses passions et regardant de haut les grossiers intérêts des enfants du siècle et leurs basses inclinations; ou plutôt, c'est un envoyé céleste que Dieu charge de répandre sur la terre ses grâces et ses dons, et qui, loin d'envier aux mondains des trésors périssables, semble, comme l'ange de Tobie, ne recevoir les offrandes de la piété même que par condescendance, et se nourrir en secret d'une nour-

riture invisible, la seule qui remplisse et contente son cœur. *Videbam vobiscum manducare et bibere; sed ego cibo invisibili utor.*

Grâces en soient rendues à la bonté divine et même à nos malheurs! Ils ont fui sans retour devant la pauvreté de l'église gallicane, tous ces mercenaires qui, durant les jours de son opulence, déshonoraient le sanctuaire par leurs basses intrigues et leur insatiable cupidité, tous ces hommes dont l'apôtre saint Paul a tracé le portrait par avance. Imposteurs qui cachaient sous le masque de la piété leur avidité honteuse, autorisaient les désordres et se faisaient payer le prix de leurs molles décisions et de leur coupable indulgence. *Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes.* On n'entend plus parler à la honte du sanctuaire, de ces fortunes subites dont on rougirait d'assigner l'origine. Non, nous n'avons plus de tels maux à déplorer; et le tourbillon qui a menacé notre Église d'une ruine entière et dissipé ses richesses, ses ornements, en a du moins emporté pour jamais ces indignités et ces bassesses. *Venientibus ut turbo ad dispergendum me.* Tous ces prêtres vénérables autrefois entourés d'éclat et d'opulence et qui ne sont pauvres au-

jourd'hui que pour avoir été fidèles; ces jeunes ministres qui, comme les deux disciples dont parle saint Jean, ont vu la demeure de Jésus-Christ dépouillée et dans l'indigence, et n'ont pas refusé d'y rester avec lui: *Viderunt ubi maneret et manserunt ibi;* tous ces hommes si désintéressés, si généreux, si nobles, peuvent avec l'apôtre se glorifier de connaître la faim, la soif, les privations les plus rigoureuses. *Esurimus et sitimus et nudi sumus.* Tous comme lui peuvent dire à leurs peuples avec une sainte assurance : ce ne sont pas vos biens que nous desirons? c'est vous qu'il nous faut, c'est votre salut qui fait le seul objet de notre ambition et de nos desirs. *Non quæro quæ vestra sunt; sed vos.*

Cependant l'amour des biens terrestres qui semble banni pour jamais du sanctuaire, ne parvient-il point à s'y ménager encore un asile et à s'y cacher quelquefois? N'est-il pas jusque dans la maison de Dieu un lieu secret et écarté, où parmi les apprêts des fonctions les plus augustes, on peut quelquefois rencontrer les preuves d'une scandaleuse cupidité? Oui, c'est là que trop souvent l'on voit l'intérêt se livrer aux combinaisons et aux calculs, exagérer ses dépenses, grossir ses sacrifices, appeler enfin à son se-

cours les artifices d'une honteuse industrie. C'est là que l'on entend les joies pour un profit et les regrets pour une perte, les explications de celui qui exige et les réclamations de celui qui paye, les gémissements du pauvre qui se croit opprimé et l'indignation du riche qui dédaigne de réclamer.

Oui, pasteurs vénérables, vous, les glorieux soutiens de cette illustre Eglise, il faut enfin vous les dénoncer ces abus qui fournissent si souvent à la piété de trop justes sujets de larmes, à l'incrédulité la matière de ses invectives et de ses dérisions, et qui prépareraient enfin à la religion une ruine inévitable. Oui, tandis que le zèle du salut des âmes vous dévore et que vous succombez sous le poids de vos innombrables sollicitudes, tandis que, comme les apôtres, vous renvoyez à des inférieurs les soins temporels pour vous livrer plus librement à la prière et au ministère de la sainte parole, *nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus*, d'autres chargés de votre confiance, aveuglés par l'amour de l'or, ou plutôt trompés par un faux zèle pour vos intérêts, compromettent votre renommée, excitent contre vous les soulèvements et les murmures, et préparent à votre nom, à vos services, à vos vertus, la honte de se

voir flétris un jour par cette tache ineffaçable d'une indigne cupidité. Pasteurs vénérables, descendez quelquefois des hauteurs de votre ministère, oubliez s'il le faut le soin même des âmes, et ne craignez pas de vous abaisser à des détails qui intéressent de si près votre gloire et votre dignité; demandez à ceux à qui vous confiez le soin temporel de vos églises, demandez-leur compte de leur administration, sachez de quelle source découle cet argent qu'ils ont réuni, et si à leur réponse vous sentez votre conscience réclamer et rougir votre délicatesse, repoussez de pareilles offrandes avec indignation et dites-leur, comme celui qui vous sert toujours de modèle : Emportez d'ici cet argent et ne faites plus de la maison de mon père la maison d'un infâme trafic. *Auferte ista hinc et nolite facere domum patris mei domum negotiationis.*

SUR

L'INDULGENCE MUTUELLE

ENTRE LES PRÊTRES.

La loi que Jésus-Christ a donnée à la terre est une loi de charité, de bienveillance et de support; non-seulement elle appaise les ressentiments, étouffe les haines, éteint les vengeances, mais elle arrache encore du cœur de l'homme jusqu'aux germes les plus foibles et les plus inaperçus de l'aigreur et de la malignité. Elle prend sous sa défense toutes les misères à la fois, et elle ne permet ni les dédains pour la faiblesse, ni les dérisions pour les travers, ni, sans une autorité spéciale, pour les égarements mêmes, l'indignation et les censures. Mais c'est surtout entre ses propres ministres que la Religion veut faire régner cet esprit de douceur, de bénignité, de condescendance; c'est à ses ministres qu'elle recommande de se prévenir par des témoi-

gnages réciproques d'estime, d'affection et d'honneur, et quand, suivant la prédiction de leur divin Maître, ils ne doivent attendre des enfants du siècle que les mépris et les outrages, elle veut que du moins ils trouvent leur consolation et leur appui dans leurs sentiments mutuels et dans les doux liens d'une charité fraternelle. Cependant, Messieurs, n'avez-vous pas eu plus d'une fois à gémir en voyant mise en oubli une loi qui doit être si chère aux ministres d'un Dieu doux et humble de cœur? N'avez-vous pas rencontré de ces hommes qui, sans égard pour le caractère sacré dont ils sont revêtus, l'outragent dans leurs frères en poursuivant sans pitié leurs imperfections ou leurs écarts par des railleries ou du mépris? Malignité sans excuse, aigreur coupable entre les prêtres sur laquelle la piété verse si souvent des larmes ! Donnons quelques réflexions à ce sujet important et pénétrons-nous de la nécessité de cette indulgence mutuelle à laquelle nous rappellent également le sentiment de la justice et celui de la foi.

Je me garde bien de supposer, Messieurs, que le cœur d'un prêtre puisse jamais s'ouvrir à l'horrible passion de la haine, ni que des

lèvres tant de fois arrosées du sang de J.-C. en distillent jamais le poison; mais je parle d'un prêtre qui, sans autre cause que sa malignité, sans autre but que celui de la satisfaire, tient ouvert sur la conduite de ses confrères un œil plein de rigueur, prétend les suivre dans leurs écarts, les surprendre dans leurs foiblesses, démêler les ressorts cachés que font mouvoir leurs passions, leur caractère, ou leur humeur, et se plaît à répandre chaque jour audehors les fruits amers de ses observations et de sa déplorable sagacité. Or, le sentiment de la justice seul ne devroit-il pas suffire pour arracher de son cœur ce levain d'aigreur et de malice et lui inspirer pour leurs défauts ou leurs égarements même la commisération et l'indulgence? Car je vois ici un tribunal, un juge, des accusés, j'entends prononcer une sentence; mais où est la justice qui a dressé ce tribunal, qui a nommé ce juge, qui a cité ces accusés, qui a ratifié cet arrêt? Ce tribunal est-il établi, comme par l'Esprit-Saint, sur la sagesse et l'équité? est-ce la clémence qui lui sert d'appui? *Justitia et judicium præparatio sedis ejus, firmabitur; clementia thronus ejus.* Non, Messieurs, c'est sur les plus fragiles ou

les plus méprisables soutiens que ce tribunal repose; c'est la légèreté, c'est le caprice, c'est le dédain, c'est l'antipathie qui lui servent de fondement. Que l'on voie les mondains ennemis du nom de Jésus-Christ en citer à leur jugement les ministres, les poursuivre par d'odieuses accusations, suspecter leur zèle, dénaturer leurs intentions, travestir leurs discours, triompher de leurs imprudences, calomnier leurs vertus; c'est une destinée qui n'a pas de quoi les surprendre, et leur divin Maître les a depuis long-temps préparés par avance aux injustices du monde, à ses dédains et à ses outrages. Mais que ce soit au milieu même du sanctuaire, par les mains de ses propres frères qu'un prêtre voie dresser le tribunal où l'on va traîner ses talents pour les rabaisser, ses services pour les flétrir, sa régularité pour la rendre suspecte, ses fautes enfin et peut-être ses égarements pour en réveiller le souvenir et en perpétuer la honte, est-ce de là que la justice fera jamais entendre ses oracles?

Quel est ce juge? est-ce un des princes de la maison de Dieu, chargé de veiller sur le sanctuaire, d'en maintenir la dignité, de repousser sans relâche tout ce qui pourrait en compromettre l'honneur? Ah! ne crai-

nez point de ceux qui par amour pour l'É-
lise ont consenti, dans les jours de son ad-
ersité, à se courber sous ce pesant fardeau ;
e craignez ni la malignité des censures, ni
amertume des reproches. Ils sont juges,
est vrai, mais ils sont pères, et leur cœur
u milieu des plus justes sujets de plainte
n conserve toujours les sentiments, comme
ur bouche toujours en sait employer le
ngage. Mais ici c'est un frère qui censure
n frère, un égal qui veut rabaisser son
al. Peut-être un inférieur placé dans les
rniers rangs de la sainte milice et qui par
s discours méprisants ou malins, se venge
une supériorité qui l'importune et se con-
e de son obscurité. Est-ce un de ces prêtres,
rnement et la consolation de l'Église,
'un zèle brûlant dévore, qui consument
r vie à d'infatigables travaux et consacrent
a Religion d'honorables et rares talens?
! de tels prêtres s'affligent des maux du
ctuaire, pleurent sur ses scandales, mais
rement que Dieu pour confident de leurs
uleurs. Mais ici c'est un prêtre qui remplit,
st vrai tous les devoirs dont l'intérêt ou la
essité lui font une loi rigoureuse, mais
échappe à tout travail pénible, reporte sur
frères les plus lourds fardeaux, déguise

sous un silence prudent le secret de sa médiocrité et n'en est que plus inexorable pour reprendre dans des confrères laborieux et pleins d'ardeur, des imperfections ou des fautes dont sa lâche inutilité n'a jamais à redouter le péril; c'est lui qui condamnera sans pitié des entreprises que n'a pas couronnées le succès, des écrits et des discours pieux, où le goût peut trouver à reprendre, un zèle que la sagesse ne guide pas toujours, des faiblesses, enfin, inséparables d'une nature dont il faut bien que la piété sacerdotale elle-même consente à reconnoître la fragilité.

Est-ce un prêtre qui puisse sans confusion ouvrir à tous les regards l'histoire de sa vie, dont l'enfance, comme celle de Samuel, fut protégée à l'ombre du sanctuaire, dont la jeunesse, comme celle de David, terrassa les ours et les lions, c'est-à-dire les ennemis de sa foi et de son innocence; enfin, qui relève, comme Onias, la dignité sacerdotale par la gravité de sa conduite, la sagesse de ses discours, l'éclat de ses vertus? Ah, Messieurs! cet homme si sévère pour ses frères eut peut-être plus d'une fois besoin lui-même d'indulgence; cet homme, qui éclate contre leurs défauts avec tant d'in-

dignation, qui traite leurs imperfections les plus excusables avec tant de mépris et de hauteur, ne doit peut-être la sévérité de son langage qu'aux précautions dont il enveloppa ses faiblesses, et seroit couvert de rougeur s'il échappait un seul mot à l'indiscrétion, ou à l'imprudence; ainsi, c'est lui, si souvent infirme, qui ne veut pas compatir à l'infirmité; c'est lui dont les services, les talents aussi bien que les vertus, porteut l'empreinte d'une médiocrité constante, c'est lui qui, quand il s'agit de ses frères, ne peut plus souffrir la tache la plus légère. Il lui faut dans la conduite, la perfection; dans les ouvrages, le génie; dans le zèle, l'héroïsme. Enfin, c'est lui qui peut-être compte dans sa vie certaines époques pleines de honte, certaines chutes qu'il a fallu effacer par les larmes du plus amer repentir, et qui prenant un soin coupable d'étudier l'histoire de ses frères, en révèle les circonstances les plus inconnues, en parcourt les plus affligeants détails, et fait gloire du privilége de ses impitoyables souvenirs.

Quel aveuglement et quelle injustice! Il sait qu'il est rempli d'imperfections et de misères; ne s'est-il pas dépouillé du droit de les condamner dans ses frères? Il se plaint

de leur caractère ; ne faut-il pas supporter le sien? De la bizarrerie de leur humeur, n'a-t-il pas ses caprices et ses inexplicables variations? De leurs vivacités et de leurs brusqueries ; n'a-t-il pas ses violences et ses emportements? Qui sait d'ailleurs si la passion ou le préjugé n'obscurcissent pas son jugement ou ne lui montrent pas sous des traits odieux des qualités qui méritent son estime, ou des vertus qu'il devrait imiter, et s'il ne donne pas le nom de lâcheté à la prudence, d'obstination à la fermeté, de scrupule à l'exactitude, de bassesse à l'humilité? Non, Messieurs, un prêtre ne peut, sans blesser la justice, oublier une charitable indulgence à l'égard de ceux que la religion a honorés comme lui du plus auguste caractère; pour s'en convaincre, il n'a qu'à rentrer dans son cœur, en observer les penchants et en étudier les foiblesses; c'est à lui que l'Eprit-Saint dira plus fortement qu'aux enfants du siècle : Ne touchez pas à ceux que je me suis consacrés, et n'attaquez pas dans vos mépris des hommes que j'ai chargés de publier mes oracles. *Nolite tangere christos meos et in prophetis meis nolite malignari.*

Mais c'est surtout, Messieurs, quand nous nous pénétrons des pensées de la foi, que

nous sentons vivement quelle est cette indulgence mutuelle dont les prêtres doivent se faire une loi. En effet, quelques imperfections que nous puissions remarquer, dans ceux que Jésus-Christ a associés comme nous aux augustes fonctions de son sacerdoce, toutefois le caractère sacré dont ils sont honorés, la fragilité qui même pour les anges de la terre est l'inévitable apanage des enfants d'Adam, enfin les étroits rapports qu'établissent entre eux et nous, même nature, mêmes devoirs, même espérance, tels sont aux yeux de la foi les titres qui doivent leur assurer de notre part support et bienveillance, c'est-à-dire qu'ils sont prêtres et nous devons les respecter, ils sont hommes et nous devons les plaindre.

Ils sont prêtres. Non, ni la volonté de l'homme, ni sa corruption même ne peuvent effacer ce sacré caractère, et si les imperfections et les fragilités en affoiblissent l'éclat, la foi ne lui conserve pas moins tous ses droits à notre vénération et à nos hommages. Hélas! où en serions-nous s'il suffisoit à un prêtre d'être foible pour être dégradé? Oui, cet homme dont le caractère vous éprouve, dont la tiédeur vous fait

gémir, dont la légèreté vous scandalise, dont l'orgueil vous révolte, cet homme est prêtre comme vous, comme vous l'ambassadeur de Jésus-Christ, l'interprète de ses oracles, le dépositaire de sa puissance; et ce souvenir seul devroit, quelque justes que soient vos plaintes, adoucir votre aigreur, modérer votre indignation, mêler enfin aux emportements même de votre zèle, je ne sais quoi de circonspect et de respectueux que commandent une dignité si vénérable et de si glorieux priviléges. Mais non, nous nous le rappelons peut-être tant que nous le voyons dans le temple chantant les louanges de Dieu, montant au saint autel, distribuant aux fidèles le pain de la sainte parole; et fasse le ciel que ces saintes fonctions lui soient toujours un rempart contre nos ressentiments et nos censures! D'ailleurs, à peine est-il rendu au commerce de la vie, que l'homme de Dieu n'est plus pour nous qu'un homme ordinaire, que nous traitons sans égard, que nous condamnons sans ménagement, que nous déchirons sans pitié. Sont-ce là les leçons de la foi; est-ce sur ces principes que nous dirigeons les âmes confiées à notre sollicitude? Non, nous leur apprenons à respecter ceux que la Provi-

dence a revêtus de puissance et d'honneur, à les révérer comme les images de Dieu même, à mesurer la gravité de l'offense sur la grandeur de celui qu'ils ont offensé. Nous disons à un fils, c'est votre père; à un serviteur, c'est votre maître; à un sujet, c'est votre roi; appliquons-nous la même loi, et si jamais les torts d'un collégue dans le sacerdoce, ses inconséquences ou ses travers soulevoient dans notre âme l'indignation, le dégoût, le mépris, disons-nous : Il est prêtre ! et ce mot seul apaisera tous les ressentiments, vaincra toutes les répugnances, fera taire tous les dépits.

Oui, Messieurs, il est prêtre, et il faut le respecter; mais il est homme aussi, et il faut le plaindre.

Que notre condition seroit digne d'envie si la vocation qui nous sépare des enfants du siècle nous séparoit désormais de leurs illusions et de leurs erreurs! Si notre dignité, qui nous rend redoutables aux démons, nous mettoit nous-mêmes pour jamais à l'abri de leurs atteintes! Si, comme Moïse, une fois appelés, jamais nous ne tournions nos regards vers la terre d'Égypte, ou si, comme les apôtres, nous abandonnions sans retour nos barques et

nos filets! Mais, hélas! nous sommes avertis chaque jour de nos périls et de notre foiblesse; chaque jour nous reconnoissons que si Dieu nous a confié les richesses de sa puissance et de son amour, nous portons ce trésor dans des vases fragiles; qu'il nous faut aussi lutter sans relâche contre la chair et le sang, combattre les puissances invisibles, châtier un corps rebelle; et souvent la même bouche qui a reproché aux pécheurs leurs égarements et fait descendre le repentir dans leur cœur, est forcée de s'ouvrir pour nous-mêmes aux plus humiliants aveux, et d'implorer pour nous à notre tour grâce et miséricorde. Tels sont, Messieurs, nos gémissements à la vue de nos fragilités; c'est ainsi que, dans nos chutes mêmes, la conviction de notre misère prévient l'excès de la tristesse et de l'abattement, et ranime notre courage. Nous sommes si habiles à trouver des prétextes pour excuser nos défauts à nos propres yeux; nous faisons valoir la force des circonstances, la violence de la situation, la vivacité du caractère, l'entraînement de la nature; ces excuses, qui nous paroissent si solides pour affoiblir nos torts, n'ont-

elles plus de force quand il s'agit de notre frère, et ne saurions-nous trouver pour lui cette indulgence si facile et cette commisération si tendre? L'habitude, à nous entendre, est plus forte que nos résolutions? est-il plus facile pour lui de se soustraire à son empire? Nous ne saurions arracher de notre cœur nos préventions et nos antipathies; avons-nous le droit d'exiger de lui plus de succès ou de courage? Nous espérons que la grâce, nos efforts et le temps triompheront enfin de nos penchants, de notre humeur, de notre caractère; ces miracles ne seront-ils réservés que pour nous, et refuserons-nous à notre frère de concevoir pour lui les mêmes espérances? Hélas! ces bizarreries, ces négligences, ces écarts contre lesquels vous montrez un zèle si ardent et faites entendre des plaintes si vives, il les condamne peut-être avec plus de rigueur que vous, il en gémit avec plus d'amertume. Pensez-vous qu'il paie si souvent au Seigneur le tribut accoutumé de ses prières sans avoir, comme le Prophète, sans cesse présent à sa pensée le souvenir de ses foiblesses, qu'il monte si souvent au saint autel sans demander que le feu de la charité qui en consume

la victime purifie aussi son cœur de son ardeur trop vive, de ses goûts trop frivoles, peut-être de son attache au siècle, du désir de la gloire, de la soif des honneurs? Qu'il parle si souvent aux âmes que Dieu lui confie, de la patience dans les humiliations, de la résignation dans les peines, sans gémir de voir que sa vivacité présente chaque jour entre ses leçons et sa conduite une déplorable contradiction? Cependant Dieu le supporte avec longanimité, que dis-je, il lui pardonne; serez-vous le seul inflexible, et vos rigueurs décourageront-elles un prêtre imparfait, mais animé des plus généreux désirs, quand la douleur qu'il éprouve, en se voyant si foible, devroit trouver son adoucissement dans votre support et dans votre indulgence?

Ah! Messieurs, cette indulgence mutuelle, notre Maître nous en a fait la loi, et notre cœur ne peut se rappeler le moment où Jésus-Christ nous a donné ce précepte sans éprouver le plus vif attendrissement; oui, c'est à sa dernière cène, et quand, près de mourir, il oublioit ses intérêts pour ne songer qu'aux nôtres, c'est après nous avoir confié la plus incroyable puissance, c'est à cette dernière heure si

chère au souvenir d'un prêtre, que Jésus-Christ qui, durant sa vie mortelle, avoit tant de fois publié la loi de la charité, voulut en intimer à ses prêtres une obligation plus expresse encore. Les apôtres, c'est-à-dire les premiers prêtres, étoient seuls avec lui; il leur disoit ses derniers secrets; et c'est dans ce dernier épanchement de sa divine amitié que, prévoyant les maux qui attendoient des amis si chers, les outrages, les persécutions, les supplices que leur réservoit le monde, il veut qu'ils trouvent leur consolation et leur force dans les liens d'une vive et indissoluble charité : mon précepte c'est que vous vous aimiez les uns les autres; si vous l'observez, vous serez mes amis. *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem; vos amici mei estis si feceritis quæ ego præcipio vobis.*

SENTIMENT

DE LA

DIGNITÉ SACERDOTALE.

C'est Dieu lui-même qui, après avoir établi parmi les hommes la distinction des rangs et les conditions inégales, a voulu que la puissance fût relevée par un brillant appareil, afin que les peuples rappelés sans cesse au respect qu'ils doivent à l'autorité par la splendeur qui l'environne, lui rendissent une obéissance plus prompte et plus facile, et que les grands eux-mêmes, avertis de leur élévation par cet éclat et cette pompe, en fussent plus courageux contre des passions qui menacent de les rabaisser et de les avilir. Il est vrai, la religion, quelle que soit la puissance qu'elle confie à ses ministres et la hauteur où elle les fait monter, leur interdit le faste et les ornemens frivoles, ne les distingue des enfans du siècle que par la simplicité de leurs vêtemens et

leur grave modestie, et ne leur permet que dans l'exercice de leurs fonctions augustes les recherches et les profusions d'une sainte magnificence. Toutefois, si elle refuse à leur élévation les soutiens extérieurs, elle veut qu'ils n'en soient que plus vigilants à la maintenir et à la défendre. Elle veut que le souvenir de leur dignité leur donne, au milieu des hommes irréligieux, de leurs dédains et de leurs outrages, une sainte fierté et une généreuse indépendance; au milieu des hommes vulgaires, une noble gravité et une prudente circonspection; enfin au milieu des puissants du siècle, une réserve qui les sauve d'une coupable condescendance et d'un honteux avilissement.

En un mot, un prêtre doit conserver le sentiment de sa dignité avec les impies, avec le peuple, avec les grands.

Je ne veux point, Messieurs, considérer ici le prêtre livré aux nobles et saintes fonctions dont la religion lui a commis l'emploi, ni craindre qu'il ne descende et ne se dégrade, quand tout, dans le ministère qu'il remplit, le rappelle à sa grandeur. Non, s'il chante les louanges de Dieu, il ne voudra point, par une légèreté scanda-

leuse, alarmer la conscience des peuples et déshonorer le titre de leur médiateur; s'il monte au saint autel, son maintien respectueux et son profond recueillement imprimeront dans tous les cœurs une terreur salutaire; s'il va s'asseoir au tribunal sacré, ses yeux baissés, son front serein, sa démarche modeste diront que c'est un ange de paix chargé de réconcilier la terre avec le ciel, et de faire entendre aux affligés le langage de la consolation, aux pécheurs celui de la miséricorde.

Mais s'il quitte la maison du Seigneur, et que, guidé par son zèle pour les âmes ou sa charité pour le malheur, il se voie contraint de pénétrer dans ces demeures d'où la crainte de Dieu est bannie, où l'on ne connaît la religion que pour la blasphémer, ses dogmes que pour leur faire outrage, ses fêtes enfin et son culte que pour les couvrir de dérisions et de mépris, de quelle constance n'aura-t-il pas besoin et à quelles épreuves sa dignité ne doit-elle pas s'attendre! Tantôt il y rencontrera des hommes ennemis de cette religion dont il est le ministre, armés contre le sacerdoce de préjugés et de défiances, et dont la vue de son vêtement seul excite le dédain ou enflamme la haine;

il faudra qu'il subisse l'amertume de leurs railleries, la fierté de leurs réponses, l'insolence de leurs regards; c'est quelquefois à leur tribunal qu'il se verra contraint de plaider la cause de la religion elle-même, de réclamer contre son oppression, d'en exposer le dénûment et la détresse, de solliciter quelque allégement à ses malheurs. Toutefois dans cette abjection apparente sa noblesse ne l'abandonnera point. il se courbe, sans se plaindre, sous une humiliation dont il connoît le véritable auteur; il adore en secret une justice qui ne frappe jamais plus sévèrement les peuples que quand elle livre la religion et ses ministres à l'avilissement. Mais en s'humiliant ainsi devant Dieu, il ne perd devant les hommes rien de sa dignité. Il ne répond pas aux dédains par le dépit et par l'aigreur, ni moins encore par les emportemens à la hauteur et à l'arrogance; mais la noblesse de son maintien, la sérénité de son front, la modération et la fermeté de son langage, tout montre qu'il sait qu'il est des opprobres que les leçons et les exemples de son maître ont depuis long-temps ennoblis, que l'honneur a dans son cœur un asile d'où les dérisions et les outrages des hommes ne

sauroient l'arracher, et qu'enfin la honte n'est pas à subir le mépris, mais à le mériter.

Du moins n'exigez pas de lui que jamais l'impiété en crédit le voie grossir la foule de ses adulateurs, qu'il aille en attendre un sourire, en solliciter un regard, qu'il compte au nombre de ses jours glorieux ceux où elle lui permet de s'asseoir à sa table. Non, jamais un prêtre, pénétré du sentiment de sa dignité, ne se montrera jaloux d'une pareille gloire. Que pour l'intérêt de la religion, pour le salut des âmes, pour le triomphe de la justice, pour le soulagement de l'infortune, il lui faille assiéger les avenues du crédit et de la puissance, consumer de longues journées en démarches et en sollicitations, affronter les mépris, essuyer les rebuts, il pourra, près de l'impiété même, se condamner à de tels sacrifices : car les vues célestes qui le guident, les intérêts qui l'animent, le relèvent et l'ennoblissent dans cette apparente humiliation. Mais s'il ne s'agit plus que de lui, de son élévation, de sa fortune, il s'éloigne et va chercher dans sa chère solitude et dans les humbles fonctions de son ministère une obscurité qui sert de rempart et de sauve-garde à sa dignité.

Toutefois, Messieurs, même loin de ces hommes irréligieux, de leur aversion et de leurs dédains, en ne vivant qu'au milieu des enfants de la foi qui vénèrent le ministère saint dont il est revêtu, qui recourent à sa puissance, qui écoutent ses leçons, ou du moins qui n'ont pas entièrement effacé de leur cœur les traditions honorables que leurs Pères leur ont transmises, et en qui survivent encore, après tant d'excès et de fureur, quelque amour pour la religion, quelque obéissance à ses lois, quelque respect pour ses ministres, même avec les chrétiens, le prêtre a besoin de veiller sur sa dignité et de l'entourer constamment d'une sage circonspection et de justes réserves.

Le prêtre est redevable à tous. L'habile et l'ignorant, l'homme caché dans une condition obscure, et celui qu'environne l'éclat des dignités et des honneurs, le pauvre habitant d'une chaumière, le somptueux habitant d'un palais, tous ont un droit égal à l'intérêt de son cœur, aux sacrifices de son zèle ; il est le serviteur de tous, *omnium me servum feci.* Mais si c'est de saint Paul qu'il a reçu l'exemple de ces généreux sentiments et de ce noble langage, c'est aussi de

ce grand apôtre qu'il apprend à se montrer vénérable aux yeux des grands et des petits, et à maintenir toujours l'honneur et la dignité de son divin ministère. *Ministerium meum honorificabo.*

Sans doute, Messieurs, ceux que la Providence a placés dans des rangs vulgaires, doivent trouver près de nous des égards et de la bienveillance; s'ils sont pauvres, la pauvreté les ennoblit à nos yeux; s'ils gémissent sous un travail pénible, nous devons à leurs fatigues une tendre commisération; s'ils confient aux spéculations du commerce l'espoir de leur fortune, nous devons accompagner leur probité industrieuse de nos bénédictions et de nos vœux. Mais quelque justes que soient les démonstrations de notre intérêt, elles doivent être réglées par une prudente circonspection et une sage retenue. Que ne pas craindre en effet pour la dignité d'un prêtre qui, oubliant le rang honorable où le sacerdoce l'a fait monter, va chercher, parmi des hommes séparés de lui par leurs intérêts, leurs goûts et leur langage, ses familiers et ses amis! Croyez-vous qu'il y conserve longtemps cette réserve dans le maintien, cette sagesse dans les discours, ce respect pour

lui-même que lui commandent l'honneur du sacerdoce et la conscience de sa propre grandeur ? Comment l'espérer quand tout y conspire à lui ravir ce goût des bienséances, cette politesse aimable, cette délicatesse de sentiments, cette élévation de pensées dont à l'école du sanctuaire, les avis de ses maîtres vénérables, les exemples de ses jeunes amis, les conseils de la piété elle-même lui donnèrent jadis la leçon et lui inspirèrent le goût ? S'il consent à se mêler à ces conversations interminables, dont le moindre péril pour lui est l'absence de tout intérêt et une fastidieuse uniformité, que de vaines considérations, que de détails méprisables, que d'anecdotes scandaleuses ! Est-ce lui qui rappellera l'entretien à des sujets plus graves, à des vérités plus utiles, quand la familiarité à laquelle il consent à descendre le dépouille de toute autorité et le force peut-être à garder un honteux silence au milieu des objections les plus futiles contre la religion, ou des plus grossières dérisions contre ses ministres ? S'il faut qu'il les entende discuter sur leurs intérêts temporels, sur le produit de leurs domaines, sur les spéculations de leur négoce, sur les succès de leurs industries ; s'il faut qu'il soit le

confident de leurs projets, de leurs craintes, de leurs espérances, quelles basses inclinations, quelle avidité honteuse, quel amour de l'or et quelle idolâtrie, et peut-être quel oubli des premières lois de la justice, de l'honneur, de la délicatesse! Est-ce lui qui fera parler la probité, qui réveillera la conscience, qui dira que les trésors ne servent de rien, et que la justice seule délivre de la mort, que la cupidité est la source de tous les maux, et qu'enfin il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme, lui qui en se confondant avec ces hommes attachés à la terre, devient grossier et terrestre comme eux, et ne se souvient des choses du ciel que lorsqu'il est dans la maison de Dieu, et qu'un devoir inévitable et peut-être un triste intérêt lui en rappellent le langage ?

S'il s'asseoit avec eux, et surtout s'il se mêle aux nombreux convives que rassemble autour d'une table somptueuse une fête de famille ou quelque joyeux souvenir, quel bruyant éclat, quelle agitation et quel tumulte, quelles provocations à l'intempérance, quelle honteuse rivalité, et peut-être quelles méprisables équivoques, quels odieux bons mots, et dans d'indignes cou-

plets, quel oubli de toute réserve et de toute pudeur! Est-ce lui dont le front sévère et la sainte autorité saura calmer cette ardeur, captiver cette pétulance, imprimer à cette audace effrontée le respect et la pudeur; ou du moins est-ce lui qui, s'arrachant soudainement à ces coupables joies, réclamera, par sa fuite, contre ce mépris public des premières lois de la bienséance et de l'honneur? Non, Messieurs, n'attendez point ce courage d'un prêtre qui, familiarisé depuis si long-temps avec des hommes ignorants ou sans culture, s'est accoutumé à voir leur grossièreté sans dégoût, leurs foiblesses sans scandale, leurs vices sans douleur, et compte pour rien l'avilissement de sa dignité, pourvu que l'on vante la facilité de son humeur et l'indulgence de son caractère.

Sans doute, Messieurs, ce n'est pas à nous qu'il convient d'être orgueilleux et fiers: nous trouvons des leçons trop pressantes d'humilité dans l'Evangile dont nous sommes les ministres, dans les exemples de notre adorable Maître, dans la vue de notre appauvrissement et de notre détresse. Mais, puisque Dieu nous a choisis pour être les dépositaires de ses oracles, les interprètes

de sa loi, l'intérêt même des peuples, vers lesquels il nous envoie, exige que nous conservions à notre dignité son éclat pour assurer à ses décrets une plus prompte et plus facile obéissance ; il faut que, comme d'autres Moïses, le peuple ne nous voie que de loin, et que si nous abandonnons un moment nos retraites et descendons de nos hauteurs, que ce soit, non pour nous mêler à ses intérêts profanes, ni moins encore pour prendre part à ses frivoles satisfactions, mais pour lui parler de Dieu, pour tonner contre ses vices, encourager ses vertus. Sans doute, quand saint Paul exige avec empire que les fidèles considèrent dans les apôtres les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs de ses mystères, il n'a pas oublié ni leur humble origine, ni leurs barques, ni leurs filets. *Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei.*

Mais c'est surtout au milieu du monde, parmi les grands et les riches du siècle qu'un prêtre a besoin de conserver le sentiment de sa dignité. Commençons par reconnoître, Messieurs, qu'il est même au milieu du monde, de vrais enfants de la foi qui, ne connaissant de vrais biens que les biens invisibles,

d'espérances solides que les espérances immortelles, environnent de leurs respects le divin sacerdoce, d'où découlent les seules grâces et les seuls trésors auxquels ils attachent du prix, et qui font gloire d'honorer dans le prêtre le Dieu dont il est ici-bas le représentant et le ministre; dans un tel monde ne craignons pas pour la dignité du prêtre, craignons plutôt pour son détachement et son humilité.

Mais je parle ici d'un monde qui, enfoncé dans les intérêts périssables, n'estime que ce qui nourrit l'orgueil, satisfait la cupidité ou enchante les sens, d'un monde qui, ne connaissant ni pensées graves, ni goûts sérieux, ni réflexions profondes, se laisse amollir par la volupté, entraîner par la coutume, étourdir par la frivolité, d'un monde enfin qui peut-être instruit par nos longs malheurs, n'insulte plus à la religion par ses discours, mais l'outrage plus vivement par son oubli et son dédaigneux silence; ne blasphème plus ses mystères, mais transgresse sans pudeur ses plus saintes lois; n'outrage plus ses ministres, les introduit même quelquefois dans ses cercles, mais leur fait payer par une assiduité servile ou une basse complaisance sa tolérance ou son accueil. Or,

Messieurs, dans un tel monde, quel danger pour un prêtre d'y perdre bientôt le sentiment de sa dignité! Et comment ne pas craindre pour lui, lorsque ses goûts, sa condescendance, sa foiblesse peut-être le conduisent au milieu des enfants du siècle pour s'occuper de leurs intérêts, partager leurs sollicitudes, payer à leurs convenances un tribut inévitable, ou même chercher dans leur entretien et leur commerce ce qu'il appelle une distraction innocente et un nécessaire délassement?

Je ne veux pas ici refuser d'ajouter foi au langage si ordinaire aux prêtres engagés dans les sociétés du monde. Je suppose avec eux qu'un prêtre s'y voit toujours entouré de considérations et d'égards, que jamais son habit et ses fonctions n'y sont exposés aux railleries et aux sarcasmes, qu'on n'en est point venu avec lui à cette familiarité commode qui le laisse entrer sans qu'on y pense et sortir sans être aperçu, qui lui a pour toujours assigné la place du dernier convive, comme inévitablement la sienne, enfin qui ne le désigne plus que par un nom vénérable, sans doute, puisqu'il est propre à son état, mais devenu pour lui, par une application facile ou dédaigneuse, un titre

vulgaire sans importance et sans honneur. Mais pour qu'un prêtre sente sa dignité compromise, est-il besoin de cette indifférence affectée, de ces rebuts publics, de ces témoignages indubitables de mépris? Non, Messieurs, et ces humiliations extérieures qu'on lui épargne souvent, peut-être, et qu'après tout on pourrait excuser, en les attribuant à la légèreté, à la distraction, au caprice, ces humiliations ne sont pas celles que je redoute le plus pour lui; mais la dégradation que je crains est celle dont il sera lui-même le complice, ou plutôt qu'on ne pourra imputer qu'à lui seul. Vous le verrez, au lieu d'entourer sa dignité de circonspection et de sagesse, l'avilir par ses airs dissipés et ses dégoûts frivoles, la traîner au milieu des intrigues des mondains, lui faire parler leur langage, adopter leurs maximes, vanter peut-être leurs coupables plaisirs. Est-ce un prêtre, et reconnaissez-vous sa dignité sous cet habit léger dont les formes empruntées à l'élégance de la mode effacent si bien du sacerdoce tout soupçon et tout souvenir? A peine entre-t-il dans le cercle où il est depuis long-temps attendu, qu'il s'annonce par sa démarche assurée, son ton ferme, ses vives saillies,

l'éclat bruyant de sa gaieté; c'est lui qu'on attend pour ranimer une conversation près de s'éteindre, par ses traits malins, ses anecdotes et ses bons mots; c'est lui qui complète et anime par sa présence ces jeux et ces amusements équivoques que la gravité dédaigne et dont s'alarme la pudeur, ou qui prend place familièrement et sans s'étonner à côté de l'immodestie étalant sans contrainte les plus coupables atours. Il s'intéresse aux progrès du luxe, vante les recherches de la mollesse. Il a lu et juge tous ces livres qu'enfante chaque jour parmi nous la corruption ou la malice. Le théâtre lui-même ne lui est pas étranger; il en parle avec intérêt, pèse les auteurs et leurs vils instruments dans la balance, et fixe gravement entre eux les places et les rangs.

Quelle honte pour un prêtre de se laisser entraîner à ces lâches condescendances, et pour défendre sa dignité de ne pas puiser dans sa foi une force que les enfants du siècle trouvent si souvent dans leur seule raison! quel crime de flétrir lui-même, dans le sacerdoce de Jésus-Christ, la gloire la plus éclatante et les priviléges les plus hauts auxquels l'homme ici-bas puisse prétendre!

Au reste les mondains eux-mêmes, pour

qui ce prêtre léger et frivole se dépouille de sa gloire et semble déchirer ses titres de noblesse, le paient de tous ses sacrifices par de secrets mépris. Est-ce lui pour qui les cœurs s'ouvrent à la confiance? Est-ce lui dont on veut, dans des occasions graves, interroger la prudence et suivre les conseils? Mais surtout est-ce près de lui que le malheur veut trouver sa consolation, la foiblesse son soutien, le repentir son espérance? Non, il oublie qu'il est prêtre, et les mondains l'oublient à leur tour; ils l'appeloient pour être le compagnon de leurs plaisirs, le convive de leurs festins et l'âme de leurs fêtes; mais s'il s'agit de réfléchir et de délibérer, on l'exclut comme un homme sans conséquence, dont il faut, dans des affaires sérieuses, écarter la dissipation et la frivolité.

Gardons notre dignité, Messieurs; si nous nous ne consentons à nous en dépouiller nous-mêmes, nul ne pourra nous la ravir. Les passions et l'impiété ont vainement essayé contre elle leurs artifices et leurs fureurs. Nous l'avons conservée plus belle, plus brillante au milieu des outrages, des proscriptions, de l'indigence et des menaces de la mort. La guerre l'a respectée; défendons-la contre les dangers de la paix : que le sen-

timent de notre dignité rende notre zèle plus ardent, notre charité plus active, notre fidélité plus courageuse, et si jamais survenoit une de ces tentations violentes où la foi la plus vive s'obscurcit, où le courage le plus ferme chancelle; si jamais il venoit un moment où nous vissions nos promesses, nos résolutions et tous les biens les plus chers d'un bon prêtre emportés et comme engloutis par l'orage; dans ce naufrage universel, qu'une pensée du moins survive et nous soutienne encore : voudrais-je à ce point avilir ma dignité et perdre mon honneur?

MARQUES D'HUMILITÉ

DANS UN PRÊTRE.

Qu'il est difficile, Messieurs, de concilier le sentiment de notre dignité avec une humilité véritable ! Qu'il est à craindre que l'éclat dont la religion nous environne, la puissance qu'elle nous confie, l'autorité qu'elle assure à nos leçons ne servent d'aliment à notre vanité, et que nous ne détournions au profit de notre amour-propre un encens que la piété ne veut adresser qu'au Dieu dont nous sommes les ministres. Nous avons beau reconnoître deux hommes en nous, établir entre l'homme du péché, dont nous déplorons les foiblesses, et l'homme de Dieu, dont nous exaltons les priviléges, une distinction délicate ; notre orgueil se plaît trop souvent à les confondre tous deux dans un même intérêt, ou plutôt c'est le premier qui lui est cher avant tout et en faveur duquel il réussit trop souvent à faire pencher la balance. Et voilà,

Messieurs, le sujet des anxiétés d'un prêtre fidèle, de ses gémissements et de ses larmes. Il connoît les subtilités de l'orgueil, il en redoute les surprises, il craint que cette maligne influence corrompant ses desseins, ses entreprises, ses vertus, ne le rende indigne de la seule récompense à laquelle il prétende, du seul regard dont il soit jaloux. Aussi, dans la juste défiance que lui inspirent la vue de tant de périls et le sentiment de sa foiblesse, son humilité se plaît à chercher des leçons près de la prudence, de l'expérience et du savoir; et elle y trouve son appui le plus sûr comme son plus doux repos. En un mot, s'il est véritablement humble, un prêtre dans l'exercice de son zèle s'oublie lui-même et consent à écouter les autres.

Travailler uniquement pour Dieu, ne chercher que sa gloire, ne se réjouir que pour lui des fruits de son ministère, comme s'attrister pour lui seul de sa stérilité, ambitionner non l'estime des hommes, mais leur amendement, non les témoignages de leur admiration, mais ceux de leur repentir, ne voir enfin dans les âmes d'autre titre à notre affliction que leurs inclinations honteuses, à notre empressement que leur foiblesse, à nos sollicitudes que leurs pé-

rils, à notre respect que leurs vertus ; voilà, Messieurs, ce zèle pur et désintéressé qui dans un prêtre est toujours inséparable d'une véritable humilité. Que seroit-ce, en effet, qu'un prêtre qui se croiroit humble et ne joindroit pas cependant à l'exercice de son zèle cet oubli de lui-même et cette entière abnégation! Ce seroit un homme qui feroit tourner à son malheur les dons célestes eux-mêmes, appelleroit sur sa tête autant d'anathèmes qu'il répandrait sur les autres de grâces et de bénédictions, et s'enfonceroit d'autant plus avant dans la perdition qu'il travaillerait avec plus d'ardeur à détruire le règne du péché et à ravir au démon ses conquêtes. Il auroit beau se féliciter des succès apparents de son ministère, des consultations qui l'accablent, de la foule qui se presse autour de son tribunal, des innombrables auditeurs qui assiégent sa chaire, des applaudissements dont on couvre ses leçons, si Diéu dans tout cet appareil, ces empressements et ces transports, ne voit au lieu du désir de sa gloire que l'intérêt personnel, que l'amour des louanges, que les artifices et le triomphe de l'orgueil, que peut-il réserver au prêtre que séduisent ces inexcusables illusions, sinon sa colère et ses vengeances?

Hélas! souvent peut-être il médite sur l'humilité, il en exalte les charmes, il s'attendrit quand on en cite les exemples; il croit qu'il pourroit quelquefois y mêler les siens: ingrat, qui fait tourner contre Dieu même les dons qu'il a reçus de sa bonté; aveugle, qui, ne reconnaissant plus Jésus-Christ pour son chef, n'entend plus les leçons ni de sa crèche, qui lui parle tant d'humilité, ni de son Evangile, qui la rappelle à chaque page, ni de sa croix, son plus éloquent prédicateur!

Ah! Messieurs, qu'un prêtre véritablement humble a bien d'autres pensées, et qu'il est loin de rechercher l'encouragement de son zèle dans des espérances terrestres et de basses considérations! Que Dieu soit glorifié, que l'empire de Jésus-Christ s'étende et s'affermisse chaque jour, que la Religion, reprenant son éclat et ses droits, console ses enfants de leur longue affliction et force ses ennemis de lui rendre les armes; que l'Eglise de France quitte les vêtements de son deuil et retrouve ceux de sa gloire; voilà l'objet des désirs d'un bon prêtre, de ses empressements, de ses sollicitudes; voilà les seuls intérêts qui le touchent, les seuls biens dont son cœur soit jaloux, les

seuls qu'il appelle sans cesse par ses vœux et par ses soupirs; mais pour lui, traverser la vie inconnu et oublié de tous, s'appliquant aux fonctions les plus humbles, portant à des devoirs de chaque jour une fidélité obscure et sans éclat, n'attendant que de Dieu seul l'encouragement de son zèle et la récompense de ses travaux, c'est là le partage qu'il s'est choisi; il y trouve son repos, sa consolation et sa joie. En s'enveloppant de ce silence, en se plongeant dans cette obscurité, en s'enfonçant, pour ainsi parler, dans l'ombre du sanctuaire, un prêtre est bien plus assuré de trouver Dieu, d'entendre sa voix, de jouir des communications de son amour. A-t-il d'autres biens à prétendre, et n'a-t-il pas appris de saint Augustin qu'un cœur est trop avare lorsque Dieu ne lui suffit pas?

Cependant s'il faut qu'il s'arrache à sa solitude et aux ténèbres dont le couvroit son humilité, si les besoins de la religion, et l'ordre de ceux qui ne peuvent lui parler sans qu'il entende la voix de Dieu même, le forcent enfin de paroître au grand jour, il obéit, et le zèle qui le consume va, puisqu'il le faut, éclater au dehors, mais quand il en suivra les transports, quel oubli de lui-mê-

me et quel noble désintéressement! Voyez-le dans le saint tribunal, oubliant ses affaires, ses études et ses goûts les plus innocents, pour se dévouer tout entier aux pécheurs, leur consacrer de longues journées et quelquefois les moments de son repos. C'est là que vous verrez se réunir autour de lui, et l'enfance si douce à cultiver, et la jeunesse qui donne tant d'alarmes, et l'homme fait dont il faut régler la prudence, et le vieillard auquel il faut apprendre à mourir; c'est là qu'il entend avec une patience égale, et la présomption que rien n'arrête, et la pusillanimité que tout effraye, l'inconstance qui change toujours et l'obstination qui jamais ne cède, la tiédeur qu'il faut ranimer et la ferveur dont quelquefois il faut modérer les transports; c'est là que reçoivent un même accueil, et le riche que la loi fastueuse de ses bienséances poursuit quelquefois jusqu'aux pieds du sacré tribunal, et le pauvre qui pour y paroître et par honneur pour Dieu, a déposé peut-être pour un moment les humbles livrées de l'indigence; ne craignez pas qu'il se laisse surprendre à l'éclat et au faste dont les mondains environnent leurs dignités ou leurs richesses, qu'il s'applaudisse de leur concours, qu'il tire

de leur confiance une vanité puérile. Non, son noble désintéressement dédaigne ces misérables calculs et s'élève à de plus hautes pensées. Ce sont pour lui des âmes, et c'est assez pour le remplir de sollicitude et d'effroi : des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ que ce Maître divin lui confie et dont il faudra rendre compte à son redoutable tribunal; des âmes que le démon essaye d'envelopper dans des filets plus déliés et plus subtils et dont il faut dissiper les illusions, combattre la mollesse, enflammer la charité, troubler la fausse paix, entraîner dans cette voie étroite et peu fréquentée qui seule conduit au salut : comment s'énorgueillir d'une confiance qu'accompagnent tant de devoirs et de périls?

Ne craignez pas que les pauvres ne trouvent près de lui que la sévérité sur le front, l'impatience et l'ennui dans le langage, des observations froides, des questions sans intérêt, enfin dans les exhortations et les conseils une dédaigneuse précipitation. Ce sont des âmes; ce titre seul les rend précieuses et vénérables à ses yeux; des âmes que le Sauveur chérit d'un amour spécial, et qui offrent avec lui des traits divins de ressemblance : elles ont comme

lui leurs opprobres, dont il faut leur montrer le prix, leur calice dont il faut leur adoucir l'amertume, leur croix enfin dont il faut leur alléger le fardeau. Pour qui un prêtre aura-t-il jamais un zèle plus ardent, de plus douces paroles, une affection plus tendre ?

Mais c'est surtout quand Dieu lui commande de monter dans la chaire de vérité et de distribuer aux peuples le pain de la parole, qu'au milieu des élans de son zèle il garde présente à sa pensée la loi d'une humble et sainte abnégation.

Existeroit-il encore au milieu de nous-mêmes, après tant de sévères et ineffaçables leçons, même après que, suivant la prédiction du prophète, le Seigneur, pour se venger des prêtres qui refusoient de rendre gloire à son nom, a publiquement maudit leurs bénédictions et tourné pour eux la pompe de leurs solennités en opprobre et en ignominie; existeroit-il encore des imitateurs de ces hommes qui, pleins d'eux-mêmes et brûlant du désir des louanges, comptoient pour rien la vérité dont ils étoient les organes, et pour tout, l'intérêt de leur renommée, et voyoient dans l'avidité des peuples qui se pressoient à leurs

leçons, non une consolation et un encouragement pour leur zèle, mais une spéculation pour leur vaine gloire et des profits pour leur orgueil? Insensés! qui transformoient la chaire de vérité en théâtre et s'en établissoient eux-mêmes les acteurs, composant leurs gestes, leur visage et leur voix au gré des spectateurs dont ils mendioient les suffrages; et, au lieu de toucher et de convertir les âmes, se bornaient à flatter des oreilles frivoles par leurs phrases apprêtées et leur vaine cadence. Ah! Messieurs, un prêtre fidèle ne connoît pas tous ces calculs d'une honteuse vanité; il sait avec le grand apôtre, que s'il s'attache aux éloges des créatures, il n'est plus le serviteur de celui qui en a commandé le mépris; qu'il lui importe peu d'être censuré par des hommes qui ne vivent qu'un jour, *ab humano die*, mais que le juge immortel est le seul dont il doit redouter la sentence. Il estime trop la vérité pour la vendre pour des louanges, et trop les dons du Saint-Esprit pour en faire cet indigne trafic; et il faut qu'on lui montre pour prix de ses leçons, non de l'admiration, mais des remords, non des applaudissements, mais des larmes, non des éloges, mais des vertus.

Cependant, Messieurs, l'humilité qui ennoblit le prêtre par cet oubli de lui-même et cette généreuse abnégation, règle aussi son zèle par la prudence, en lui inspirant une sage et modeste déférence pour les conseils. Que la route dans laquelle nous nous engageons en entrant dans le sacerdoce est difficile à tenir, et de quelle sagesse n'avons-nous pas besoin pour y marcher avec constance et nous détourner des dangereux sentiers que l'illusion, l'ignorance, la foiblesse, quelquefois la corruption ouvrent devant nous à chaque pas! Car, hélas! pour être la lumière du monde, ne sommes-nous jamais nous-mêmes dans les ténèbres; pour être le sel de la terre, ne sommes-nous jamais affadis, et pour être chargés de guérir les passions, sommes-nous sans retour à l'abri de leurs atteintes? Ah! l'ennemi du salut ne sait que trop que nous sommes foibles aussi et accessibles à ses traits, que jamais nous ne périssons seuls, et que la chute d'un prêtre entraîne avec elle une immense ruine. Aussi, c'est à nous qu'il livre de plus violents assauts, c'est contre nous qu'il aiguise ses plus cruelles armes. Et de là, non-seulement ces distractions ou ces langueurs, ces né-

gligences ou ces scrupules, cette présomption ou cet abattement, partage inévitable de notre fragilité, et dont le prêtre le plus fervent ne sait pas toujours se défendre; mais surtout de là, contre le prêtre seul, cette guerre opiniâtre pour terrasser sa fidélité, ou fatiguer du moins sa constance; de là, pour ainsi parler, contre le prêtre séul, ces tentations de choix qui lui font trouver des périls où le mondain n'auroit pas le plus léger sujet d'alarmes; de là cette imagination qui s'enflamme, ce sang qui bouillonne, et bientôt ce courage qui s'abat et cette force qui tombe. Courez, prêtre infortuné, courez près de celui dont fit choix votre confiance; allez chercher dans ses conseils la lumière, dans vos doutes le soutien pour votre foiblesse, et, s'il en est besoin, la fin de vos remords; que sa voix retrouve encore le chemin de votre cœur; qu'il dissipe vos incertitudes, ranime votre courage, et bénisse votre repentir.

Mais si la honte ou la crainte l'éloignoit de son premier Ananie, et qu'il vînt inconnu, et sans autre titre que celui de son sacerdoce, se jeter à vos pieds, solliciter vos conseils, et cacher dans vos bras son re-

pentir et ses pleurs, gardez-vous, ministres du Seigneur, gardez-vous de le repousser ou de faire gloire à sa vue de vos répugnances et de vos dégoûts. N'est-il pas votre frère? N'est-ce que par sa chute que vous avez appris qu'un prêtre pouvoit être fragile, et n'avez-vous jamais imploré pour vous la commisération et l'indulgence? Hélas! il se consume peut-être à la poursuite des pécheurs, et quand il vient lui-même réclamer son pardon, faut-il qu'il ne s'attende qu'à des rigueurs et des rebuts? Il s'attendrit sur leurs égarements, il les exhorte à la confiance; lui interdirez-vous tout espoir, et n'est-ce que pour lui qu'il n'est plus de miséricorde? Non, compatissez à sa douleur, pleurez avec lui, et qu'il entende de votre bouche ces paroles, qui ne reprocheront pas à Saül pénitent ses crimes, mais qui les effaceront. Mon frère, c'est le Seigneur Jésus qui m'envoie pour que vous soyez guéri de votre aveuglement et rempli du Saint-Esprit. *Saule frater, Dominus misit me Jesus, ut videas et implearis Spiritu-Sancto.*

Cependant si les ténèbres et les incertitudes de sa propre conscience avertissent

souvent un prêtre de chercher dans la prudence d'un prêtre plus éclairé sa lumière et son guide, plus souvent dans les difficultés inextricables, qui sans cesse embarrassent la voie du saint ministère, une humble défiance sent le besoin de recourir aux conseils d'un maître habile et d'en invoquer le savoir et l'expérience. Car, au milieu de cet affoiblissement général de la foi, de ces ténèbres qui obscurcissent les plus claires vérités, de cette indépendance qui soulève tant d'esprits superbes, de cette mollesse qui flétrit tant de cœurs, enfin de ce torrent des coutumes qui semble tout entraîner à une perte inévitable, comment un prêtre trouvera-t-il dans ses seules lumières la sagesse qu'exigent de lui tant d'obstacles, de scandales et de périls? Qu'il a besoin de prudence, de ménagements et d'habileté, mais qu'il a besoin aussi de droiture, de franchise et de courage! Que d'occasions qu'il faut ménager, que de moments décisifs qu'il faut savoir attendre, que de désordres qu'il faut réprimer sans retard, que d'abus dont il ne peut encore que gémir! Ici c'est une rigueur outrée qui veut l'entraîner à ses excès, et là le relâchement qui veut en

faire son complice; ici c'est une impiété astucieuse qui essaie de le surprendre, et là une impiété puissante qui voudroit l'épouvanter. Où trouver que dans les conseils d'un ami prudent, la lumière pour se diriger dans ces ténèbres, le courage pour porter ces attaques, la constance pour soutenir ces assauts?

Mais qu'il aille aussi consulter une amitié solide, si la religion l'appelle à l'instruction de ses enfants et au ministère de la sainte parole; c'est cet ami fidèle qui tempérera le premier élan d'une ardeur inconsidérée par de graves représentations. Qu'a-t-il appris, et quelles sont les sources où il a puisé la science? Est-ce en méditant les écritures, en approfondissant les ouvrages des docteurs, en étudiant le cœur de l'homme, qu'il a commencé son difficile apprentissage? ou du moins ses talents ont-ils reçu cette culture vulgaire qui sauve la parole sainte d'une dégradation honteuse ou d'un ridicule travestissement? C'est cet ami fidèle qui encouragera son travail et animera son ardeur. Travaillez, lui dira-t-il; la Religion, il est vrai, pour se maintenir, n'a pas besoin de vos talents, mais elle y trouvera son ornement et sa gloire.

Ce sont des hommes grossiers qui ont fondé sur la terre le Royaume de Jésus-Christ; mais des génies sublimes ont été chargés de le soutenir et de l'étendre. Dire que dans la conversion des âmes la grâce fait tout, c'est parler le langage de la Foi; mais, sous ce prétexte, négliger ses talents ou dédaigner ceux d'autrui, est une lâcheté coupable ou une orgueilleuse médiocrité. Enfin c'est cet ami fidèle qui le défendra contre l'amour de la nouveauté. Un ministre de l'Évangile, quel que soit son âge, appartient aux temps anciens; c'est un homme qui, pour parler à son siècle, est pour ainsi dire des siècles passés, portant avec lui les vérités qu'il leur a empruntées, et ne parlant que le langage qu'ils lui ont appris. Tout ce qui est nouveau lui donne des alarmes; les doctrines nouvelles lui inspirent de la défiance; même les expressions nouvelles, il ne les emploie qu'avec pudeur; et s'il voit des Prêtres oubliant les intérêts réels de la Religion pour de vaines subtilités, s'enflammer pour des opinions et des systèmes, les soutenir avec opiniâtreté, les exalter avec fureur, il rougit de leur imprudente crédulité et s'indigne contre leur scandaleux enthousiasme.

Mais où trouver, Messieurs, des con-

seils plus touchants et plus sûrs que dans les exemples qu'offre la vie entière du Pontife auguste qu'environne tant d'éclat et qu'accompagnent tant d'applaudissements, mais qui nous rend son autorité si douce, ses leçons si persuasives et si aimables ses vertus? Quel que soit notre rang dans le Sanctuaire, nos obligations ont été les siennes, et le Sacerdoce n'a pas de fonctions si humbles qu'il n'ait fait gloire de remplir. Il a aimé l'enfance et l'a nourrie du lait de la Sainte Parole; il a fait retentir la chaire chrétienne de sa voix; il a consolé le pauvre au jour de la tribulation, et s'est assis près du lit du malade pour lui apprendre à mourir. C'est ainsi que Dieu l'a conduit par tous les degrés de la milice sainte, afin qu'à l'exemple du Prince des Pasteurs il reconnût en nous des frères, nous encourageant par son indulgence et nous ranimant par les exemples de sa fidélité. *Debuit per omnia fratribus similari ut misericors fieret et fidelis Pontifex.*

MANDEMENTS

ET LETTRES PASTORALES.

LETTRE PASTORALE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES,

A L'OCCASION DE SA PRISE DE POSSESSION ET DE SON INSTALLATION.

Etienne-Jean-François BORDERIES, par la miséricorde divine et la grâce du saint Siége apostolique, Evêque de Versailles;

Au clergé et aux fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en notre seigneur Jésus-Christ.

Enfin, nos très-chers frères, nous pouvons laisser éclater en liberté les sentimens dont notre âme est remplie, vous faire entendre notre voix, et vous adresser pour la première fois le langage d'une affection paternelle. Le moment approche où, Dieu nous ménageant une consolation plus douce encore, nous franchirons la distance qui nous sépare de vous; distance si courte en

apparence, mais si longue au gré de notre tendresse, et que notre cœur a déjà parcourue tant de fois. Bientôt nous serons au milieu de vous, nous vous parlerons de près, nous vous demanderons votre cœur, nous vous donnerons le nôtre, et contracterons pour jamais avec vous, sous les yeux du Pasteur immortel des âmes, une solennelle et indissoluble alliance. Il est vrai que cette joie si douce a bien elle-même son amertume, et cet empressement si vif ses alarmes aussi, ses défiances et ses terreurs; car comment n'être pas saisi d'épouvante en remplissant un ordre qui met sous notre garde tant d'âmes à la fois, attache à leur salut le nôtre, nous commande de ne travailler, de ne vivre, de ne respirer que pour elles, et ne nous permet qu'à ce prix quelque confiance pour notre éternelle destinée? Comment ne pas se courber en tremblant sous un si pesant fardeau, quand on a le juste sentiment de sa foiblesse? comment consentir à devenir votre lumière, quand on a besoin tant de fois de réclamer un guide? comment devenir le sel mystérieux qui doit réveiller en vous le goût des choses célestes, quand on n'a soi-même qu'une piété affadie et sans saveur? comment oser sur-

tout se présenter pour votre modèle, avec la conscience de ses innombrables besoins et l'obligation de cacher tant de fois, dans les bras d'un Dieu de miséricorde, sa confusion et ses regrets?

Mais ne prenons que le Seigneur pour confident de notre infirmité, et ne vous montrons pas nos besoins et notre foiblesse; car, pour l'intérêt de vos âmes et le succès de notre apostolat, il nous faut du moins votre respect, en attendant qu'un sentiment plus doux devienne le prix de notre dévoûment, de nos sueurs et de nos sacrifices. Ainsi c'est pour vous que, sans oublier les sentimens d'une trop juste humilité, nous consentons à ne pas vous en adresser le langage. Nous vous laissons les illusions de votre charité et les préventions trop favorables pour nous, que nous devons à la bonté de votre cœur, au langage indulgent de quelques amis, et peut-être aux excusables exagérations d'une aveugle reconnoissance.

Toutefois, dans cette conviction de notre impuissance, au milieu de ces anxiétés et de ces frayeurs, Dieu ne nous laisse pas tomber dans l'abattement, et notre confiance en son pouvoir et son amour, plus forte que le sentiment de notre indignité,

ranime notre cœur et relève nos espérances. Le Seigneur, en effet, a-t-il besoin qu'un bras de chair lui prête son appui? Pour l'accomplissement de ses desseins, s'en repose-t-il sur notre concours? et tout est-il perdu pour lui, lorsque notre aide l'abandonne? Ah! N. T. C. F., que le grand apôtre l'entendoit bien autrement, lorsque, fier de la conscience de sa foiblesse, parce qu'elle relevait la gloire de son Dieu, il aimoit à publier que le Seigneur avoit choisi ce que le monde avoit de plus foible et de plus vil pour renverser la puissance du siècle et confondre sans retour les prétentions de son orgueil : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia, ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus* (1). A son exemple, nous nous glorifierons dans nos infirmités, puisqu'elles feront éclater la force de celui qui nous envoie, et dans notre bassesse, puisqu'elle doit relever sa grandeur.

Irons-nous plus avant, N. T. C. F., et oublierons-nous à ce point les lois d'une sage circonspection, *ut minus sapiens dico* (2)? Oui, nous vous le dirons dans la

(1) I. Cor. 28.
(2) II. Cor. 23.

douce effusion d'un premier entretien, déjà le Seigneur semble, par les impressions secrètes de sa grâce, justifier notre confiance dans son appui. A mesure que le jour approche où nous serons unis par des liens que le ciel a formés lui-même, une lumière plus vive vient nous éclairer, un sentiment plus doux console notre âme, les travaux auxquels Dieu nous appelle ne nous donnent plus tant d'effroi, les amertumes qu'il nous laisse entrevoir ne nous semblent plus sans consolation. La charité dont il remplit notre âme, et l'inexprimable affection dont chaque jour il nous enflamme pour vous, allégera toutes les fatigues, calmera toutes les douleurs, et nous rendra faciles et légers, non-seulement les travaux du ministère évangélique, mais aussi l'oubli de notre repos, l'abandon de nos plus chers intérêts, et s'il le falloit, le sacrifice même de notre propre vie; *tradidimus vobis non solùm Evangelium Dei, sed etiam animas nostras; quoniam carissimi nobis facti estis* (1). Désormais nous n'avons plus rien qui ne soit à vous; *omnia vestra sunt* (2). C'est

(1) I. Thess. 1.
(2) I. Cor. 3.

sur vous que nous fixerons sans cesse nos regards; c'est vous qui viendrez vous mêler à tous nos entretiens; c'est pour vous que nous parcourrons vos villes et vos campagnes. Enfin nous ne tiendrons nos mains constamment élevées vers le Dieu de toute consolation, que pour en faire descendre sur vous les bénédictions de la miséricorde ou de l'amour; *omnia vestra sunt*. Vous serez l'objet de toutes nos pensées, le but de toutes nos entreprises, et nous n'aurons désormais à nous réjouir que de votre joie, à gémir que de vos malheurs.

Ce sera donc par notre dévoûment et notre tendresse que nous nous efforcerons d'adoucir vos gémissemens sur la perte d'un prélat vénérable, que votre attachement et votre foi ont environné de tant d'honneurs et de regrets. La mort, en vous privant de sa présence, n'a pu vous ravir le souvenir de ses longues vertus, de sa science profonde, de la franchise de son caractère, de l'indulgence de son cœur, de sa constance dans l'amitié, de son courage au milieu des plus vives douleurs, et surtout de ce zèle pour la religion dont la mort seule a révélé tout le secret, en découvrant les libéralités pieuses dont les fruits seront d'âge en âge pour

les élèves du sanctuaire un témoignage éclatant de sa sollicitude et de son amour.

Ce sera par la constance de nos sollicitudes et de nos efforts que nous mettrons à profit pour vous les exemples de l'illustre Pontife, que la Providence a placé sur le siége le plus éclatant de l'Église gallicane, et auquel nous attache pour jamais le double lien d'une tendre affection et d'une vive reconnoissance. Nous n'aurons pas été vainement les témoins de son ardeur brûlante pour le salut de ses brebis, de son zèle infatigable pour les ramener au bercail, de sa douceur pour les y fixer, de ces qualités brillantes enfin qui l'environnent de tant de gloire, et dont l'éloge ne peut être suspect même dans notre bouche, puisque les étrangers et les inconnus eux-mêmes semblent, pour en parler, emprunter le langage de la vénération la plus profonde et de la plus tendre amitié.

Mais, pour assurer le succès de nos desseins et la constance de nos résolutions, nous réclamons, avant tout, l'entremise de vos prières, frères vénérables, l'ornement et la gloire de la chaire pontificale, dont il nous sera si doux d'interroger l'expérience, de consulter la sagesse, d'espé-

rer l'attachement, d'imiter les vertus.

Vous seconderez aussi nos efforts par la ferveur de vos supplications, pasteurs de la cité royale que décorent tant de glorieux monuments, qu'ennoblissent tant d'illustres souvenirs, et qui semble sans cesse rappeler dans son sein nos augustes maîtres, non-seulement en étalant à leurs regards les incomparables magnificences du plus grand de leurs aïeux, mais aussi en leur offrant, grâce à votre zèle, à vos leçons, à vos exemples, le spectacle des anciennes mœurs, une aimable politesse, une touchante hospitalité, une concorde fraternelle, et surtout d'innombrables fidèles se pressant sur vos pas dans nos temples, et gardant à la religion un respect profond, un tendre amour, une inébranlable fidélité.

Enfin vous prierez pour nous, et vous, pasteurs trop peu nombreux, hélas! répandus sur ce vaste diocèse, qui, livrés à des travaux non moins utiles, mais plus obscurs, en dévorez dans le silence les amertumes et les dégoûts, toujours courbés sur cette vigne que le Seigneur vient de nous confier pour l'arroser sans relâche de vos sueurs, et trop souvent de vos lar-

mes; et vous, jeunes lévites, espoir du sanctuaire, dont le nom seul retentit déjà si doucement à notre cœur, qui devez bientôt accourir à l'aide de vos pères défaillants sous le faix du travail et des années, honorer leurs cheveux blancs par une docilité filiale, et réjouir leur vieillesse par le spectacle de votre pieuse ardeur; et vous, saintes épouses de Jésus-Christ, qui, protégées à l'ombre du sanctuaire contre les illusions du siècle et ses prestiges corrupteurs, n'en consumez pas moins vos jours à pleurer sur des erreurs qui vous sont étrangères, à expier par la pénitence des passions qui jamais ne troublèrent la paix de votre cœur, et obtenez ainsi grâce pour les pécheurs, en faisant monter vers le ciel, avec les gémissements du repentir, le doux encens des prières de l'innocence; et vous enfin, chrétiens de toutes les conditions, en qui la religion trouve des enfants dociles et des amis fidèles; riches, dont elle règle l'opulence; pauvres, dont elle adoucit les besoins; cœurs foibles qu'elle soutient, cœurs innocents qu'elle protège, cœurs affligés qu'elle console. Vous tous enfants de la foi, réunissez, en faveur de votre nouveau pasteur, vos supplications et vos vœux,

et, travaillant à votre sanctification en assurant la sienne, obtenez pour lui un zèle dont votre bonheur véritable sera toujours l'objet, une lumière qu'il ne désire que pour vous éclairer, et les bénédictions enfin qu'il ne recevra que pour les répandre.

Ainsi, N. T. C. F., tandis que vous devez votre paix, votre abondance, votre prospérité, à la longue expérience, au profond savoir, à la constante sollicitude du noble dépositaire de la confiance royale, que son maître n'a pas cru pouvoir mieux payer de ses services, de son dévouement et de son amour qu'en lui confiant le doux emploi de veiller à votre bonheur si près de ses regards; tandis que votre grande et belle capitale trouve dans le magistrat à qui sont confiés ses plus chers intérêts une autorité douce et paternelle, qui se fait d'autant plus sûrement obéir, qu'elle commande avec moins d'empire et qui soutient ses ordonnances ou ses conseils du souvenir d'une incorruptible fidélité, et du spectacle des plus édifiants exemples; enfin, tandis qu'elle voit les nombreux guerriers que renferment ses murs montrer, sur leur front et dans leurs regards, quel amour les enflamme pour l'auguste et excellent prince dont le

ciel leur a commis la garde, nous prêterons notre concours à tant de généreux efforts, en inspirant par nos discours, et s'il se peut par nos exemples, le respect et la fidélité pour une religion qui seule a dans sa main un frein pour tous les vices, un aiguillon pour toutes les vertus, et présente au dévouement ses plus solides récompenses, et à la valeur elle-même ses plus nobles encouragements.

Sera la présente lettre pastorale lue et publiée aux prônes de toutes les églises paroissiales, dans toutes les communautés religieuses, dans les colléges et maisons d'éducation, et affichée partout où besoin sera.

Donné à Paris, le 3 août 1827, jour de la fête de l'Invention du Corps de saint Etienne.

† ET. J. F. *Evêque de Versailles.*

Par Mandement,

CHAUVET, *Chanoine Secrétaire.*

MANDEMENT

DE

Mgr. L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES,

PORTANT

L'établissement d'une Caisse Diocésaine, en faveur des Séminaires et des Prêtres âgés ou infirmes.

Etienne-Jean-François Borderies, par la Providence divine et l'autorité du Saint-Siége Apostolique, Evêque de Versailles, au Clergé et à tous les Fidèles de notre Diocèse, salut et bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

C'est à vous-mêmes que vous devez l'imputer, N. T. C. F. ; c'est aux sentiments dont vous avez fait éclater pour nous le consolant témoignage, qu'il faut vous en prendre, si, lorsque nous terminons à peine notre première visite pastorale, il vous faut déjà répondre à nos gémissements et partager nos sollicitudes ; car, quelle confiance ne doivent pas nous inspirer et cet em-

pressement à vous porter au-devant de votre nouvel Evêque, et cette avidité pour entendre ses premières paroles; enfin, cette bienveillance, et même déjà, s'il nous est permis de le dire, cette affection filiale qu'il nous étoit si doux de lire sur vos fronts et dans vos regards. Vous n'avez point attendu que nous eussions rempli nos promesses et réalisé vos espérances, vous nous tenez compte même de nos désirs, ou plutôt, la foi vous élevant à de plus hautes pensées, ce n'est pas nous, c'est l'ambassadeur de Dieu, le dépositaire de ses miséricordes, l'ange de son alliance, c'est J.-C. lui-même que vous avez entouré de vos respects et de vos hommages. *Sicut angelum Dei excepistis me, sicut Christum Jesum.* (Galat. 4. 14.)

Mais cette douceur n'étoit point sans mélange, et une douleur secrète est venue trop souvent troubler, pour nous, l'inexprimable consolation de vous voir pour la première fois, de vous parler de notre tendresse, de rencontrer des cœurs qui répondoient au nôtre.

Oui, au milieu de cette pompe et de cet appareil dont votre foi nous environnoit, un spectacle plein d'amertume appeloit sans cesse nos regards, et sans cesse notre oreille

étoit attristée par des cris plus perçants que ceux de votre pieuse allégresse ; sans cesse nous entendions les gémissements de tant d'églises qui déplorent vainement leur longue viduité, sans cesse s'offroient à nos regards et ces Prêtres vénérables, qui, courbés sous le poids des infirmités et de la vieillesse, ne peuvent plus poursuivre les brebis égarées que de leurs plaintes et de leurs vœux, ni présenter aux brebis fidèles d'autre leçon que le souvenir de leurs vertus ; et ces jeunes Pasteurs dont il a fallu vaincre les modestes défiances, avant de leur faire accepter le soin de plusieurs troupeaux à la fois, mais qui, déjà épuisés de fatigues et consumés de soucis, nous donnent la juste crainte qu'une fin prématurée ne leur assure trop tôt le prix de leur dévouement et de leur obéissance.

Voilà le tableau sans cesse présent à nos yeux, ou plutôt le fardeau qui pèse sur notre cœur et qui l'accable ; mais au milieu de tant d'amertumes et de soins une espérance nous ranime ; c'est sur votre charité qu'elle se fonde. C'est votre charité qui doit écarter de ce vaste Diocèse les calamités qui le menacent depuis si long-temps ; c'est votre charité qui, soutenant par ses larges-

ses les pieuses Ecoles où doivent se former, sous nos yeux, les jeunes élèves du Sanctuaire, rallumera le flambeau de la foi, que tant d'orages ont presque éteint au milieu de nous ; c'est elle qui préparera pour l'ignorance des guides, pour la foiblesse des appuis, des sauve-gardes pour l'innocence, de vraies consolations pour toutes les douleurs. C'est cette charité que nous invoquons à grands cris pour nos séminaires ; c'est d'elle que nous attendons le succès de notre plus chère entreprise et l'affranchissement du plus cruel de nos soucis.

Ah ! que ne nous est-il donné de nous présenter à chacune de vos demeures, d'y parler à chacun de vous de nos chers Séminaires, des soucis dont ils sont pour nous le continuel objet, des douces espérances qu'ils nous font concevoir, et d'accepter de vos mains, avec une reconnoissance égale, la modeste offrande de la médiocrité et les riches profusions de l'opulence. Nous choisissons du moins pour vous parler en notre nom, les interprètes les plus sûrs de tous nos sentiments, et les organes les plus propres à toucher vos cœurs : ce sont, avant tout, vos Pasteurs, dont la voix

vous est connue, qui vous attendrissent si souvent en faveur du pauvre, et qui, sans doute, ne vous parleront pas en vain, quand ce sera le Sanctuaire lui-même dont ils vous exposeront la détresse et les besoins. Ce sont aussi des femmes honorées pour leurs vertus et leur piété profonde, qui feront concourir à notre sainte entreprise leur charité compatissante et leur courageuse activité.

Voilà nos représentants près de vous, voilà les ministres à qui nous confions le plus cher de nos intérêts ; mais avant que leurs sollicitations et leurs prières essaient d'attendrir vos cœurs, nous voulons nous-même, le premier, échauffer votre zèle pour cette sainte entreprise, et renverser les obstacles qui pourroient en retarder le succès.

Votre zèle, comment ne s'enflammeroit-il pas de l'ardeur la plus vive, quand vous considérez le dommage qu'une noire tempête a porté dans l'héritage de J.-C., et que vous contemplez autour de nous tant de destructions et de ruines ?

O Eglise de France ! Eglise renommée entre toutes les autres, qu'as-tu fait de ta beauté? Comment a succédé à tant d'éléva-

tion et de magnificence, tant de détresse et d'abaissement? Qui t'a dépouillée des vêtements de ta gloire, pour ne te plus laisser que les habits du deuil et de l'humiliation? Que sont devenus ces prêtres innombrables, l'honneur de la France et son plus ferme appui; ces docteurs si éclairés, ces maîtres si habiles, ces confidents si sûrs, ces hommes qui formoient entre tous les états un si doux et si puissant lien? Que sont devenus, et ceux dont l'Eglise relevoit la naissance par ses dignités, et qui répandoient à leur tour sur elle un si brillant éclat, et ceux à qui elle confioit ses richesses, et qui en faisoient un si saint, ou du moins un si noble emploi, et ceux à qui elle avoit donné la clef de la science, et qui l'entouroient de tant de gloire ou la défendoient avec tant de courage. Hélas! ils ont succombé sous les coups d'une haine furieuse, et il ne nous en reste plus que le douloureux souvenir.

Oui, mais c'est dans ce souvenir même que votre zèle, N. T. C. F., doit puiser un nouvel aliment; c'est la vue de tant de maux qui doit vous remplir d'une vive douleur; c'est la profondeur de ces plaies qui doit vous inspirer une tendre et salutaire

commisération. L'Eglise est votre mère ; et quelle mère en mérita mieux le nom ? C'est elle qui vous a donné une seconde naissance, sans laquelle la première seroit un bienfait perdu ; elle qui vous nourrit du pain de la parole ; elle qui, dès votre entrée dans la carrière de la vie, vous présenta le seul flambeau qui pût vous diriger, le seul bouclier qui pût vous défendre. Que de craintes dont vous fûtes l'objet! que d'empressements! que de sollicitudes! Par sa tendresse pour vous, jugez de son amour pour les ministres qu'elle n'a plus! Elle les rappelle, elle vous les redemande par ses gémissements et ses cris ; vous pouvez les lui rendre : hélas! ceux que vous lui rendrez ne seront ni plus savants que ceux qu'elle pleure, ni plus zélés, ni plus tendres; mais leur jeunesse lui donnera l'espoir qu'ils ne lui coûteront pas sitôt des larmes de regret, et qu'il lui sera permis de concevoir pour un long avenir de douces espérances.

L'Église est votre mère : que d'engagements vous prîtes avec elle! que de promesses elle reçut de vous! Dans les transports de votre reconnoissance, combien de fois ne lui dîtes-vous pas, comme Salomon : « Ma mère, demandez, et vous ne con-

noîtrez pas de refus. » Maintenant elle vous montre ces vastes moissons qui, depuis si long-temps, appellent des ouvriers ; ces innombrables enfants qui, depuis si long-temps, réclament en vain le pain céleste qui doit nourrir leur ame. C'est maintenant que vous pouvez la payer de ses bienfaits ; donnez-lui, si elle a dissipé votre aveuglement, des hommes qui aillent chasser la nuit de l'ignorance ; si elle a guéri vos plaies, des hommes qui consolent l'infirme sur le lit de la douleur ; si elle a brisé vos fers, des hommes qui visitent le captif, et allègent le poids de ses chaînes!

L'Eglise est votre mère : il faut l'arracher de l'oppression sous laquelle un tyran farouche la fait depuis long-temps gémir : l'incrédulité a rassemblé contre elle d'innombrables soldats ; elle leur a dit : « Affranchissons-nous d'une trop longue servitude ; délivrons-nous de cette maîtresse austère et incommode qui, depuis trop long-temps, prétendoit nous régir ; forçons au silence les bouches qui publioient ses lois et défendoient ses priviléges ; que nos oreilles n'entendent plus ses cantiques d'allégresse ; que nos yeux n'aient plus à soutenir le spectacle de ses solennités. » Combien

de fois ce langage audacieux n'a-t-il pas contristé votre oreille? combien de fois ces efforts sacriléges n'ont-ils pas consterné votre cœur? combien de fois inspiré à votre zèle les plus nobles projets et les plus généreux sacrifices? Mais le plus utile dessein que vous puissiez concevoir, à la vue de tant de désastres, c'est celui de perpétuer la tribu sainte, et d'y ménager à la Religion des défenseurs intrépides pour repousser tant d'assauts et tant de fureurs. Il est vrai, ce n'est point vous à qui Dieu a commis la charge d'éprouver leur courage, de les diriger par vos conseils, de les conduire contre l'ennemi; mais c'est de votre main qu'ils recevront leur solde; c'est à vous qu'ils devront, et le pieux asile dans lequel en secret ils exerceront leur courage, et les nobles exemples qui vont les enflammer, et les sages leçons qui les formeront au combat. C'est à vous que la Religion devra bientôt le touchant éclat qu'ils rendront à ses fêtes, le pieux concours dont ils rempliront ses temples, les vertus qu'ils inspireront à ses enfants, et la terreur qu'ils imprimeront au cœur de ses ennemis.

Mais pourquoi nous borner à considérer l'avenir, et ne vous montrer que des espé-

rances, lorsque déjà de jeunes Samuels, dans l'asile qui les voit croître, sous les yeux du Seigneur, et, comme dans le berceau d'une piété naissante, vous présentent des vertus qui sont tout à la fois et une consolation si douce pour votre piété, et un aiguillon si vif pour votre zèle : voyez-les, dans l'âge de la légèreté, si réservés et si calmes; dans l'âge de la présomption, si défiants et si timides; dans l'âge de l'indocilité, si respectueux et si soumis. Quelle paix sur leur front! quelle modestie dans leurs regards! quelle simplicité dans leurs demandes! quelle candeur dans leurs réponses! quelle innocence dans leurs jeux! Mais c'est surtout quand ils se réunissent dans la Maison de Dieu et se pressent autour de ses autels, qu'on juge ce que la Religion doit se promettre de ces jeunes cœurs; la vivacité de leur foi, l'ardeur de leurs soupirs, la joie qui les inonde, les larmes qu'elle fait couler, montrent comment Dieu les prépare de loin, par cette familiarité ineffable, à parler un jour à son peuple des douceurs de son service et des chastes délices de l'innocence; ou plutôt ce charme du premier âge, la blancheur de ces robes de lin, cette ferveur si vive et ce recueillement si profond, tout semble au-

noncer, non de jeunes enfants, mais des Esprits célestes réunis autour du trône de l'Agneau et pénétrés de son amour.

Ah ! que la Religion perde sa magnificence et son éclat, qu'elle soit, s'il le faut, condamnée à l'indigence ; si Dieu lui ménage de si doux dédommagements, elle peut espérer de recouvrer bientôt ses véritables ornements et ses plus chers trésors !

Cependant ce zèle pour la gloire de la Religion et la perpétuité du sacerdoce doit s'attendre à rencontrer plus d'une fois des obstacles qu'une charité courageuse peut seule renverser, et des objections auxquelles une piété prudente et éclairée peut seule répondre.

Le premier obstacle pourra se trouver dans les dédains et les rebuts de l'impiété ; mais c'est là surtout qu'il nous est permis d'attendre du sexe le plus timide une noble intrépidité qui saura braver le mépris, et, s'il le faut, s'endurcir contre les affronts.

Qu'elle est digne d'admiration, N. T. C. F., cette femme chrétienne vivant au sein de l'abondance, ou peut-être joignant l'éclat de la naissance à celui des honneurs et de la richesse, et qui, par amour pour l'Église et pour lui former des ministres, con-

sent à se présenter seule et sans appareil dans des maisons inconnues, pour y parler l'humble langage de la pauvreté, et tendre, comme elle, une main suppliante ! Mais c'est surtout à la porte de l'impie qu'il lui faut ranimer sa foi et rappeler son courage. D'abord elle s'arrête devant cette demeure, et ne sait si elle doit en franchir le seuil : mille affections diverses, mille sentiments opposés soulèvent ou attendrissent son cœur ; mais enfin la charité triomphe ; elle pénètre et parvient jusqu'à cet infortuné déserteur de la foi de ses pères, qui ne sait plus prononcer le nom de J.-C. que pour blasphémer ses dogmes, et de ses ministres que pour les accabler d'outrages.

Est-ce une méprise ? que peuvent avoir de commun avec lui de pareils intérêts ? Qu'a-t-il à faire de la Religion, et que lui font ses ministres ? Qu'a-t-il à faire de la Religion ! Ah ! s'il ne borne pas à lui seul toutes ses affections et toutes ses pensées, peut-il voir sans épouvante et sans douleur la Religion prête à nous fuir ! que deviendront sans elle tant de pauvres dont elle est la richesse, tant d'infortunés dont elle est l'espérance, tant d'affligés dont elle essuie les

pleurs, tant de victimes de l'injustice dont elle apaise les murmures et calme le désespoir? Que lui font ses ministres! Ingrat! que ne font-ils pas pour vous? ils prêchent à vos enfants le respect, à vos inférieurs l'obéissance; ils décident le pauvre à supporter l'éclat de votre opulence, et l'artisan à se courber sous le travail pour votre oisiveté. Ils contiennent par la crainte de Dieu ces nombreux esclaves qui vous entourent, l'un qui prépare vos aliments, l'autre que vous chargez de recueillir vos richesses; celui-ci qui veille à la porte de votre demeure, celui-là que vous laissez dormir si près de votre couche: voilà ce que font pour vous les ministres de la Religion; ils défendent tout à la fois votre vie, votre sommeil, vos trésors, et même vos plaisirs.

Le second obstacle se rencontrera trop souvent peut-être dans la tiédeur de l'indifférence. Quelle douleur pour un cœur rempli des plus nobles ardeurs du zèle, lorsque les enfants mêmes de la foi, loin de répondre à ses transports, semblent vouloir le glacer par leur indifférence? Ils déploreront avec vous les maux de l'Eglise; ils s'affligeront de ses pertes; ils s'effraieront de ses périls; mais, comme si la cause de la

Religion étoit pour jamais désespérée, ils ne songeront pas à venir à son aide, à réparer tant de ravages, à prévenir tant de malheurs. Egoïsme cruel qui renferme dans le moment présent tout leur intérêt et toute leur prévoyance, sans penser aux calamités qui attendent leurs enfants, à la famine redoutable qui les menace de si près, à l'ignorance impie qui doit être inévitablement leur partage. Insensibilité fatale qui, les tenant assurés de trouver jusqu'à la fin, pour eux-mêmes, un temple pour prier, une chaire pour s'instruire, une main pour recevoir à la dernière heure le dernier gage du salut, ne prend pas d'autre souci et s'endort dans une déplorable sécurité!

Eh quoi! sont-ce là les sentiments d'un Disciple de l'Evangile? Où est la charité pour nos frères, le zèle pour le salut des âmes, le désir de la gloire de Dieu? Peut-on porter le titre de Chrétien, conserver une étincelle de foi, et ne pas frémir à l'aspect de l'abîme où va se précipiter la génération infortunée qui s'élève et qui croît sous nos yeux? Car, si la tribu sacerdotale s'éteint au milieu de nous, que restera-t-il à vos enfants? qui leur dira qu'ils ont une âme à sauver? que J.-C. est leur seule espérance?

qui soutiendra leurs pas chancelants dans la route de la vie? qui leur fournira des armes contre les passions? qui les consolera dans leur vieillesse? qui leur fermera les yeux? Mais, quoi! ne suffit-il pas pour serrer l'âme de douleur ou du moins la remplir de mortelles alarmes, du spectacle que nous offrent nos campagnes, frappées d'une stérilité spirituelle, et nos villes elles-mêmes que la perte successive des ministres de la Religion remplit à chaque instant de consternation et de deuil! Que d'enfants à qui l'on refuse le lait de la sainte Parole! que d'infirmes qui ne trouvent plus de Samaritain! que de brebis qui errent sans pasteurs! que de chaires muettes! que de tribunaux sans juges! que d'autels sans sacrificateurs! que de temples que la mort d'un dernier prêtre a fermés sans retour!

Qui le comprend mieux que vous, pasteurs vénérables de ce diocèse? qui ressent à cette vue une plus amère douleur? Hélas! vous les voyez autour de vous avec leurs cheveux blancs, moins courbés encore sous le poids de l'âge, que sous un continuel et infatigable travail, ces hommes qui n'ont survécu à la captivité, à l'exil, à tant d'honorables adversités, que pour porter avec

vous le poids du jour et de la chaleur. Vous les voyez s'acheminant vers le terme de leur pélerinage et comme penchés sur leur tombe. Quelle reconnoissance, au souvenir de leurs longs travaux et à la pensée de leur fin prochaine! quel attendrissement et quels regrets! Mais aussi quelle n'est pas votre ardeur pour réparer leur perte! quels ne sont pas vos efforts pour assurer le succès d'une entreprise qui promet à votre zèle des coopérateurs et des soutiens! Secondez le courage de ces dames pieuses qui vont, à notre voix, se partager ce vaste diocèse, et, pour en assurer la prospérité véritable, veulent, en faveur du Sanctuaire, lever sur d'immenses richesses un facile et léger tribut; aplanissez le chemin devant elles, rendez-leur les accès faciles, en disposant les cœurs à se dilater, à leur vue, par une sainte générosité. Faites retentir nos chaires de ces grands intérêts; persuadez par vos exhortations secrètes les cœurs froids et les esprits difficiles; enfin, que ces dignes dépositaires de la confiance du premier pasteur trouvent toujours leur appui dans votre zèle, leur guide dans vos lumières, comme elles trouvent dans vos vertus les plus sûres et les plus touchantes leçons.

Mais c'est à vous surtout, qui joignez au caractère sacré dont vous êtes revêtus, l'autorité de vos exhortations et le pouvoir de vos exemples; c'est à vous, pasteurs de ce diocèse, qu'il appartient de renverser le plus redoutable de tous les obstacles, en dissipant les préventions de la piété même. Oui, la piété peut quelquefois, sans repousser vos demandes, ne les accueillir cependant qu'avec quelque réserve et quelque circonspection, et présenter, dans ses incertitudes et ses hésitations, quelques épreuves à votre constance. En effet, elle voit la charité s'attendrir sur mille infortunes à la fois, rassembler, pour y porter remède, de pieux et nombreux concours, y faire entendre sa voix gémissante et le cri de sa douleur, employer enfin tous les saints artifices du zèle pour toucher les cœurs les plus durs et conquérir sur les plus insensibles une légère offrande. Ici, c'est l'enfance abandonnée que la charité prend sous son aile et dont elle doit protéger l'innocence. Là, ce sont de jeunes orphelins à qui elle veut conserver la crainte de Dieu et l'horreur du mal, leurs seuls mais véritables trésors. Tantôt elle arrache leur proie à des créanciers impitoyables, et tantôt elle ouvre à de

jeunes prisonniers un refuge pour leur repentir. D'autres fois, portant ses regards vers une terre lointaine, c'est le sépulcre du Sauveur qu'elle arrose de ses larmes, et dont elle voudroit alléger du moins la honteuse et cruelle oppression. D'autres fois enfin, c'est près de nous qu'elle veut en faire revivre les touchants souvenirs, en nous appelant sur un nouveau Calvaire, pour y partager les dernières fatigues de l'Homme-Dieu, et compatir à ses dernières douleurs. A la vue de tant d'objets qui lui inspirent une commisération si tendre, la piété s'arrête incertaine; elle ne sait où doit surtout se fixer son cœur; elle ne sait du moins où porter ses plus abondants trésors; respectables pasteurs, c'est de vous que la piété doit l'apprendre; c'est vous qui, dédaignant toute considération humaine, et redoutant, avant tout, pour votre patrie, le seul malheur qui entraîne tous les autres malheurs, éclairerez la piété dans ses incertitudes, et fixerez sa décision. C'est vous qui lui direz : Compatissez à tant de maux, ouvrez à tant d'infortunes une main généreuse; mais voyez, avant tout, le plus pressant de tous les besoins; entendez avant tout les gémissements de la Religion et les cris

de la France; avant tout, formez-nous des Prêtres. Prenez pitié de ces enfants qu'abandonna la nature, que vos soins maternels les consolent de ces rigueurs; mais avant tout formez-nous des Prêtres, ou ces enfants, objets de tant de sollicitudes, n'entreront bientôt dans la société que pour en respirer les vices, et bientôt ne croîtront que pour l'en punir. Brisez les fers de ces captifs, adoucissez du moins la pesanteur de leurs chaînes; mais avant tout, formez-nous des Prêtres qui sauveront l'innocence de l'oppression du crime; et briseront, pour les cœurs foibles, le joug du plus cruel esclavage. Soutenez par vos secours les gardiens fidèles qui pleurent sur le tombeau du Sauveur; qu'il s'élève aussi, et qu'il domine sur notre France, le signe sacré de notre rédemption; mais avant tout, formez-nous des Prêtres sans lesquels la croix elle-même est muette, qui, seuls, peuvent enseigner la science d'un Dieu crucifié, et seuls appliquer les mérites de ses affronts et de sa mort; enfin, formez-nous des Prêtres, et vous donnerez à l'infortune ses consolateurs les plus puissants, à la justice ses vengeurs les plus incorruptibles, au trône ses défen-

seurs les plus fidèles, à la société ses plus utiles soutiens.

15 octobre 1827.

† ET., Évêque de Versailles.

Par Mandement :

CHAUVET, *Chanoine*, *Secrétaire-général.*

LETTRE

ADRESSÉE

PAR Mgr. L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES,

A MM. LES CURÉS DE SON DIOCÈSE.

Pour ordonner des Quêtes en faveur de ses Séminaires et des Prêtres âgés ou infirmes de son Diocèse.

Versailles, le 27 novembre 1829.

Monsieur le Curé,

Quand je vous rappelle tous les ans les besoins de mes Séminaires, votre zèle s'enflamme à ce seul souvenir. Un bon prêtre, en effet, peut-il ne point faire de cet intérêt l'objet de ses plus constantes sollicitudes, et son amour pour la Religion lui permettra-t-il de mettre jamais en oubli ceux qui doivent en être à leur tour les Apôtres et les soutiens? S'il est sur le déclin de l'âge, et qu'il

touche à la fin de sa course, c'est avec une douce consolation, il est vrai, qu'il s'avance vers le terme de ses travaux et de son exil, et voit s'ouvrir devant lui les portes de la bienheureuse patrie; mais c'est aussi avec une douleur secrète qu'il envisage comme prochaine l'heure qui doit l'arracher au troupeau que lui avoit commis la bonté du Souverain Pasteur, et le séparer pour jamais de ceux que, depuis de longues années, son caractère sacré, ses cheveux blancs et sa tendresse lui donnoient le droit d'appeler ses Enfants. Qui prendra soin de cette famille si chère? Qui fermera les yeux aux vieillards qu'il va précéder dans la tombe? Qui mettra désormais en garde contre les sophismes de l'impiété et les prestiges des passions, cette jeunesse dont la bouillante ardeur lui donnoit tant d'alarmes? Et cette enfance surtout, objet si doux de sa sollicitude, qui lui rompra le pain de la Sainte Parole? Qui dirigera ses premiers pas dans la route de la vertu? Tant d'inquiétude ne peut se calmer, ni tant d'amertume s'adoucir que lorsqu'il tourne ses regards vers le modeste séjour où, séparés du siècle et cachés à l'ombre du Sanctuaire, de jeunes Lévites s'exercent aux travaux de la sainte

milice, et préparent à la Religion des soldats pour la défendre et des amis pour la faire chérir. A cette pensée sa douleur s'apaise, son espoir renaît et sa ferveur s'allume pour réclamer à grands cris des secours et des appuis en faveur de cette Sainte Ecole où se forme, pour son troupeau, sous l'œil de la Providence, l'héritier de sa doctrine, de son zèle et de son amour.

Mais surtout, si c'est un jeune Pasteur arraché récemment au saint apprentissage des vertus sacerdotales, et que cette pieuse retraite a vu, durant de longues années, s'élever par degrés à la dignité sublime qui fut si justement l'objet tout à la fois de ses craintes et de ses désirs; quels sentiments le seul nom de Séminaire ne réveille-t-il pas dans son âme, quelle reconnoissance et quels touchants souvenirs! Oubliera-t-il jamais cet humble et saint asile où la Religion éclaira son esprit des plus vives lumières, ouvrit son cœur aux célestes impressions de la piété, et répandit sur des études arides et sérieuses un charme et des douceurs dont elle a seule le secret? Oubliera-t-il ces maîtres vénérables dont les exemples lui prêchoient la vertu encore plus haut que leurs leçons, et près desquels il trouva tant de fois, dans

ses dégoûts, dans ses foiblesses, et peut-être dans son dénuement et ses besoins, les encouragements, la commisération, enfin les sollicitudes et jusqu'aux délicatesses d'un amour presque maternel? Qui compatira plus vivement que lui aux privations de nos Séminaires? Qui parlera pour eux un langage plus touchant et plus tendre? Si son cœur pouvoit mettre en oubli un intérêt si cher, il s'accuseroit de la plus noire ingratitude; il condamneroit sa langue à se glacer dans son palais, si elle devoit refuser de plaider cette noble cause, et sa droite à se desssécher, si jamais il pouvoit rougir de la tendre en faveur des jeunes frères dont il a connu et partagé, peut-être, la détresse et les besoins.

Je puis donc encore, cette année, tout attendre du succès de tant de zèle et de charité, et concevoir pour mes Séminaires les plus consolantes espérances. Mais parlez aussi, M. le Curé, en faveur de ces Prêtres vénérables qui, après avoir parcouru au milieu de nos agitations et de nos orages, une honorable mais pénible carrière, succombent maintenant sous le poids des travaux et des ans, et ne peuvent désormais servir la Religion que par leurs prières et leurs soupirs.

Parlez en leur faveur, vous ne trouverez point d'oreilles sourdes à vos prières. Car, où est le cœur assez insensible pour n'être pas attendri à la vue de la vieillesse et du malheur? ou plutôt que ces deux intérêts se confondent dans votre cœur, et faites retentir vos temples du cri de nos besoins; visitez avec confiance ceux de vos Paroissiens dont la foi vous est connue et dont la piété vous console; frappez même à la porte de ces Chrétiens que dessèche une funeste indifférence; enfin, pénétrez jusque dans ces demeures où se cache loin de vos regards une froide incrédulité. Dieu répandra peut être sur cette démarche courageuse des bénédictions inespérées, ou du moins il vous tiendra compte de votre persévérance et de vos efforts. Je sais ce qu'il en coûte pour affronter les dédains et quelquefois même les outrages; mais songeons que c'est le flambeau de l'Évangile qu'il s'agit de ne pas laisser éteindre; que c'est le Sacerdoce dont il faut prévenir la ruine, et qu'enfin, les Confesseurs de la foi, dont nous sommes appelés à retracer les exemples, ont offert, dans les premiers siècles, à la Religion, un sacrifice tout autrement pénible que celui de leurs dégoûts et de leurs répugnances.

MANDEMENT

DE MGR. L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES,

A L'OCCASION

DE LA MORT DU PAPE LÉON XII.

ÉTIENNE-JEAN-FRANÇOIS BORDERIES, par la miséricorde Divine et par la grâce du Saint-Siége Apostolique, évêque de Versailles, au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, salut et bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

La religion ne peut avoir à déplorer de perte plus amère que celle dont la foudroyante nouvelle a rempli les Enfants de la Foi de deuil et de consternation. LÉON XII n'est plus! un coup inattendu vient de frapper cette tête auguste, et de ravir tout ensemble à l'Église son chef visible, aux Fidèles leur père, aux Pasteurs leur modèle et leur guide, enfin aux Princes et aux Rois le juste objet de leur vénération et de leur confiance!

Ainsi s'évanouissent sans retour les espérances que nous avoient permis de concevoir pour la longue durée de son pontificat, les circonstances merveilleuses dont le Ciel avoit pris soin d'environner son exaltation ; tout sembloit en effet autoriser pour sa conservation notre sécurité, le concours des suffrages dont la réunion inattendue confondit toutes les prévoyances et surtout celles de sa profonde humilité ; le miracle qui, lorsque nous le possédions à peine, dissipa nos vives alarmes en l'arrachant des bras de la mort, et le prodige enfin, plus étonnant peut-être, d'une santé si long-temps chancelante et foible que le travail et les sollicitudes sembloient chaque jour raffermir. Mais la mort est venue tromper tous ces calculs, nous montrer encore une fois la vanité des pensées humaines, et ravir à la barque de Pierre un pilote qui la conduisoit si sagement à travers tant d'écueils et d'orages.

Maintenant plongée dans une affliction profonde, Rome sent plus vivement le prix du don qu'elle avoit reçu et en accompagne la perte de ses inconsolables regrets. Elle pleure, tout à la fois, et le Pontife dont la piété profonde lui présentoit chaque jour

de si touchants exemples, dont la voix appela dans ses murs d'innombrables Chrétiens au jour de la miséricorde et du salut, dont le zèle faisoit sortir de ses ruines et rendoit à l'Apôtre des nations une illustre basilique; et le Prince dont le langage et le regard décéloient la noble origine, en qui les arts trouvoient un protecteur éclairé, les pauvres un père compatissant et tendre, les abus un inflexible réformateur; qui faisoit goûter à ses peuples, sous l'œil d'une constante vigilance, une sage liberté, purgeoit ses États d'un odieux brigandage, et relevoit la magnificence de sa capitale, en l'embellissant encore des plus utiles comme des plus riches ornements.

Mais Rome n'est pas seule à déplorer ce cruel trépas, et c'est son privilége qu'elle ne peut se réjouir sans que l'univers tressaille d'allégresse, ni se plaindre sans qu'il réponde aux cris de sa douleur: *Urbi et orbi.*

Elles honoreront cette mort lamentable de leurs gémissements et des signes d'une filiale douleur, ces nombreuses eglises qui, placées à l'ombre de l'Eglise Romaine, trouvent un si doux appui dans sa tendresse maternelle, et un guide si sûr dans la sagesse de ses lois.

Mais elles le pleureront elles-mêmes ces contrées lointaines que leurs précautions et leurs défiances rendent inaccessibles à l'avidité des spéculations et à la curiosité des sciences, mais qui ne le furent pas à l'activité de son zèle et aux sollicitudes de son amour.

Elles le pleureront aussi ces régions qui, depuis long-temps séparées de la véritable Église, par des dissentions funestes, lui conservent encore d'innombrables enfants, et qui voyoient chaque jour les préventions s'effacer, les haines s'éteindre, les obstacles s'aplanir devant la douceur de ce sage Pontife et sa céleste modération.

Surtout elle le pleurera, cette île célèbre, si féconde en grands hommes, et jadis si féconde en grands Saints, qui nous a nourri nos Prêtres, nous a gardé notre Roi, et qui maintenant, dans ses sentiments plus doux pour l'Église Romaine, trouve le prix de sa patiente et généreuse hospitalité.

Mais c'est la France avant tout qui ressent de cette perte une profonde douleur. La France, dont ce saint Pontife ne prononçoit le nom qu'avec attendrissement, dont il aimoit à parler la langue, dont il chérissoit le clément et pieux Souverain; la France

dont les succès le remplissoient de joie, et les périls de consternation, sur laquelle il sembloit étendre une main plus bienveillante, et verser les trésors célestes avec plus d'effusion et de prodigalité; enfin la France, dont le Clergé fut souvent honoré de ses éloges, et dont les Evêques entourant son autorité suréminente de leur profonde vénération, et répondant par l'affection la plus vive à sa tendresse paternelle, trouvoient dans ses lumières, ses encouragements et ses décisions, leur guide, leur consolation et leur appui.

Cependant, N. T. C. F., celui qui, durant sa vie, prosterné devant le Seigneur, frappoit chaque jour sa poitrine comme un simple Fidèle, et réclamoit humblement la divine miséricorde, a besoin peut-être lui-même d'en ressentir encore les effets; car le Juge suprême ne peut-il pas découvrir des souillures dans l'âme la plus sainte, et les Anges sont-ils purs devant ses divins regards? Demandez donc, N. T. C. F., s'il en est besoin encore après tant de zèle, de ferveur et de vertus, demandez à Dieu, par les plus ferventes prières, de hâter, pour ce digne et bien aimé Père, la possession de

la seule gloire dont, au milieu de tant de grandeurs, il estima le prix.

Mais offrez aussi, N. T. C. F., offrez au Seigneur d'humbles supplications pour qu'il daigne placer sur la Chaire pontificale un digne successeur de Léon XII, qui fasse taire nos gémissements et revivre ses vertus; appelez par des vœux ardents d'abondantes lumières sur l'assemblée de ces hommes vénérables et pieux, inébranlables soutiens de l'Eglise Romaine, que l'Esprit Saint va charger du choix d'un nouveau Pontife, et qui bientôt le désigneront au respect du monde chrétien, à son obéissance et à son amour.

26 février 1829.

MANDEMENT

DE MONSEIGNEUR

L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES,

Pour le Jubilé universel accordé par notre saint Père le Pape Pie VIII, à l'occasion de son Exaltation.

Étienne-Jean-François BORDERIES, par la miséricorde Divine et par la grâce du Saint-Siége Apostolique, Évêque de Versailles, au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, salut et bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

C'est pour la première fois qu'il fait entendre sa voix à son immense troupeau, le nouveau Pontife que la bonté divine vient de placer sur la chaire de Saint-Pierre, et déjà vous reconnoissez, N. T. C. F., dans ses premiers accents les touchants soucis de sa profonde humilité, mais surtout les tendres effusions de son affection paternelle. Quel édifiant spectacle, de voir le Père com-

mun des Fidèles, environné de tant d'éclat, appelé par le Sénat le plus auguste, ou plutôt par l'Esprit-Saint lui-même, à cette haute dignité, gémir, à la face de l'Univers, du fardeau qui l'accable, s'effrayer de sa foiblesse, et ne prendre confiance qu'au souvenir du bras invincible qui doit défendre l'Église contre tous les assauts, et la soutenir jusqu'à la consommation des siècles sur ses immortels fondements! Mais aussi, quel attendrissement de l'entendre appeler ses enfants à son aide, faire valoir près d'eux les droits de sa tendresse, réclamer leurs prières, et fonder sur la ferveur de leur intercession sa plus douce espérance!

Toutefois, N. T. C. F., celui qui vous expose ses besoins vient soulager les vôtres, et s'il invoque votre secours, il vous en offre par avance le prix; car, ce n'est pas quand il s'agit de vos intérêts, et quand il faut vous prouver son amour, que son humilité se livre aux anxiétés et aux défiances. Alors il se souvient de sa puissance; il sait quels sont ses droits, et quel crédit lui donne sur le cœur de Jésus-Christ le titre de son Vicaire, dont il est honoré. Tous les trésors, en effet, de cet adorable Maître, viennent d'être ouverts devant lui, et le premier

usage qu'il fait de ce glorieux privilége c'est d'y puiser avec liberté pour répandre sur vous les dons spirituels sans ménagement et sans mesure.

L'antique et vénérable nom de Jubilé dit tout à des Chrétiens, et il remplit leur cœur d'une pieuse allégresse. C'est dans le Jubilé que l'insuffisance de nos satisfactions pour nos péchés est couverte par la satisfaction surabondante du divin Rédempteur de nos âmes; c'est dans le Jubilé que les satisfactions des Saints elles-mêmes suppléent à l'imperfection des nôtres, le sang de Jésus-Christ communiquant ses mérites et sa valeur au sang que ses serviteurs ont répandu pour lui. C'est dans le Jubilé que les cris de l'Église sont plus plaintifs, les cœurs des pécheurs plus faciles à s'attendrir; enfin, que Dieu semble oublier sa justice et rester sans défense contre les larmes du repentir. Alors, point de rocher que la grâce ne brise, point de hauteur qu'elle n'abaisse, point de chaîne qu'elle ne rompe, point de ténèbres qu'elle ne dissipe.

Il est vrai, N. T. C. F., ce Père tendre et vénérable que Jésus-Christ vient de nous donner, semble déjà se laisser entraîner par un amour aveugle pour ses enfants, et dans

la charité qui le presse, oublier, à ce premier moment de son élévation, les lois d'une juste réserve. Qu'elles sont en effet faciles à remplir les conditions qu'il nous impose, pour répandre sur nous de si consolantes faveurs! Qu'elle sera promptement parcourue cette carrière de mortifications et de prières dont le terme présente un prix si désirable à nos légers efforts! Mais s'il s'abandonne à cette prodigalité, et semble nous livrer sans précaution les richesses dont le Fils de Dieu l'a rendu dépositaire, c'est qu'il met sa confiance dans cette miséricorde infinie dont, plus que jamais, il sonde lés profondeurs et pénètre tous les secrets. Il sait ce qu'on doit se promettre de cet accord unanime des enfants de la Foi qui, d'un bout de l'Univers à l'autre, vont faire monter jusqu'au trône de la miséricorde le cri de leur repentir et de leurs besoins. Il sait que la justice suprême, quelqu'irritée qu'elle puisse être, ne pourra résister à cette pieuse violence, et que le cœur de notre Dieu, toujours si compatissant et si bon, semble, dans ces jours de propitiation et de salut, devenir cependant plus tendre et s'élargir encore.

Vous justifierez son espoir, N. T. C. F.,

et répondrez à ses désirs. Vous consacrerez ces jours de miséricorde, mais qui vont s'enfuir si rapidement, à méditer sur les vérités éternelles, à gémir de vos foiblesses, à déplorer vos égaremens, à former pour une vie meilleure de généreuses résolutions, ou plutôt vous prendrez l'engagement qui, dans ces jours de séduction et de scandale, renferme tous les autres, celui de pratiquer enfin l'Évangile ouvertement et de bonne foi. Laissez à d'autres cette indigne pusillanimité qui tremble devant les regards de l'impie, cette lâcheté que son sourire fait pâlir, ce respect humain qui se tait devant ses blasphêmes; mais vous dont Jésus-Christ est l'ami, le législateur et le Dieu, montrez-vous courageusement ses Disciples, ou plutôt portez avec une noble fierté un titre qui peut bien s'allier quelquefois avec des foiblesses, mais qui du moins suppose toujours dans celui qui s'en glorifie, l'estime et le désir des plus sublimes vertus.

Au reste, N. T. C. F., vos intérêts les plus chers et les plus sacrés deviennent désormais inséparablement liés aux intérêts de ce Pontife auguste, à qui Jésus-Christ vient de confier le salut de l'Univers catholique, et dont le zèle intrépide n'a pas reculé devant

cet intrépide emploi. Offrez donc en retour de l'héroïque dévouement où sa charité l'entraîne, offrez au Seigneur, pour lui, les ferventes supplications d'un amour filial et d'une tendre reconnoissance, et puisque la destinée de la barque mystérieuse dont Dieu lui commet la conduite, est d'être sans cesse battue par les orages, demandez à celui qui en est le guide invisible d'apaiser les flots qui l'agitent, ou de profiter de leur violence pour la conduire plus sûrement au port.

4 août 1829.

MANDEMENT

DE MGR. L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES,

QUI ORDONNE DES PRIÈRES PUBLIQUES,

Pour demander à Dieu la prospérité des armes du Roi.

Etienne-jean-françois BORDERIES, par la miséricorde Divine et par la grâce du Saint-Siége Apostolique, Evêque de Versailles, premier Aumônier de S. A. R. Madame la dauphine, au clergé et aux fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Ce n'est qu'avec une émotion profonde et de vives alarmes, N. T. C. F., que la Religion voit se déployer le formidable appareil de la guerre et qu'elle entend retentir le signal des combats; car les enfants de la patrie sont aussi ses enfants; et si elle applaudit aux sacrifices où les entraîne la valeur, elle tremble toutefois à la pensée des innom-

brables périls qui menacent, au milieu de tant de hasards, leur éternelle destinée. Mais, dans cette nécessité cruelle de voir couler le sang et fondre sur de vastes contrées toutes les calamités à la fois, si jamais de consolantes pensées ont pu tempérer sa douleur et calmer les anxiétés de sa tendresse, c'est lorsque de vaillants guerriers s'arment pour défendre ses plus chers intérêts, et venger enfin les disciples de l'Evangile des mépris d'une ignorance stupide, ou les arracher aux horreurs du plus barbare comme du plus humiliant esclavage. Il étoit digne du Fils aîné de l'Église, de ce prince qu'embellissent tant de grâces et qu'ennoblissent tant de vertus, de prendre en main cette cause sacrée; et, après tant de siècles d'un asservissement honteux et d'une indignation impuissante, de pénétrer dans ces retraites du brigandage, d'en fouler aux pieds l'insolente domination, d'assurer enfin à l'univers chrétien son affranchissement. Déjà son noble Fils, par sa seule présence, a rendu plus vive encore l'ardeur de nos guerriers; et son amour si tendre pour les soldats, son langage si plein de franchise, son intrépidité si bien peinte dans ses regards, ont fait passer dans tous les cœurs la vail-

lance dont son âme est remplie. Tout présage donc à nos armes les succès les plus glorieux. Mais, c'est plus haut qu'il faut placer nos espérances; c'est Dieu qui seul tient nos destinées dans ses mains; et ce n'est que lui qui peut fixer sous nos drapeaux la victoire. Offrons-lui donc, N. T. C. F., nos humbles supplications; rappelons-lui que c'est sa cause moins encore que la nôtre qu'il s'agit de soutenir; effaçons par nos prières et notre repentir, le souvenir de nos infidélités, de nos révoltes et de nos outrages; et qu'il reconnoisse encore le Royaume très-chrétien à la vivacité de notre foi et à l'ardeur de nos soupirs. Alors il enchaînera les orages, il calmera la fureur des flots, il dispersera nos ennemis comme la poussière; et nos soldats, vainqueurs de ces hordes barbares, nous assureront de nouveaux titres à l'amour de la Religion et à la reconnoissance de l'univers.

24 mars 1830.

MANDEMENT

DE MGR. L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES,

A L'OCCASION DE LA PRISE D'ALGER.

Etienne-Jean-François BORDERIES, par la miséricorde Divine et par la grâce du Saint-Siége Apostolique, Evêque de Versailles, premier Aumônier de S. A. R. Madame la Dauphine, au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, salut et bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Enfin nous sommes vainqueurs! la plus sainte des causes a triomphé, N. T. C. F., et les enfants de l'Evangile ont vu tomber à leurs pieds les disciples stupides d'un barbare et voluptueux imposteur. Elle est renversée pour toujours cette puissance qui ne s'étoit fondée que sur les rapines et le sang; il s'est ouvert devant la valeur de nos guerriers ce hideux repaire où une brutalité fé-

roce entassoit depuis une longue suite de siècles tant de captifs et de trésors ; et cette plage cruelle, dont l'aspect seul inspiroit au navigateur l'horreur et l'épouvante, voit enchaîner aujourd'hui pour jamais son avarice et ses fureurs.

Désormais le commerce ne craindra plus qu'on vienne lui ravir ses innocentes conquêtes ; les sciences et les arts pourront sans alarmes poursuivre sur les eaux leurs courses pacifiques; et la mère en embrassant son fils sur le rivage, n'aura du moins à redouter pour lui que la rage des flots.

C'est le Maître Souverain que nous adorons, c'est l'Arbitre du sort des empires, c'est le Dieu des armées qui vient d'opérer pour nous ces prodiges. Pour nous il a calmé une mer qui s'irrite sans cesse, enchaîné les orages, amorti les feux d'un ciel brûlant, renversé les barrières que l'art et la nature nous opposoient à l'envi, et terrassé sous les coups de nos phalanges ces hordes sauvages que sembloient rendre invincibles leur nombre et leur désespoir. C'est Dieu qui tout à la fois a fait retrouver à nos vieux défenseurs leur ancienne vaillance pour se précipiter dans de nouveaux hasards, a tempéré dans nos jeunes guerriers, par une sage

obéissance, la fougue d'une trop vive ardeur, enfin a donné à leur valeureux chef ce coup d'œil si sûr, cette intrépidité si froide, mais surtout cette héroïque magnanimité, qui dans l'attente du plus cruel malheur, faisoit taire au fond de son cœur le cri des douleurs paternelles, pour n'y laisser d'autre sentiment que le désir d'assurer le triomphe de la France et du Roi.

Le Roi! quel cœur, à ce nom seul, ne sent éveiller son courage? est-il un péril, quand le Roi invite à l'affronter, qui puisse donner de l'effroi? C'est en répétant son nom, ce nom si doux et si cher, que nos guerriers ont traversé les flots, abordé une terre inhospitalière, foudroyé leurs ennemis, et planté sur la demeure d'un dominateur farouche le glorieux étendard des Bourbons.

C'est donc le Roi qui a conduit nos soldats à la victoire, c'est son regard qui de loin a dirigé leur courage, c'est dans son cœur que nos guerriers ont puisé leur invincible ardeur. Plus heureux qu'un empereur puissant et renommé, le Roi de France triomphe dans des lieux où Charles-Quint vit échouer ses apprêts immenses et ses longs efforts; il va même plus loin qu'un des plus illustres comme des moins patients de ses aïeux.

Louis-le-Grand crut en faire assez contre ces peuples féroces, en châtiant leur insolence : notre Roi la foule aux pieds et l'enchaîne sans retour. Ainsi Charles X n'est plus seulement le meilleur des monarques, il est encore le plus glorieux des conquérants. Une vénération profonde entouroit depuis longtemps ses vertus; mais sa victoire aujourd'hui relève leur éclat, et lui assure pour jamais l'admiration de l'univers et sa reconnoissance.

Venez donc, N. T. C. F., venez vous presser autour de nos Autels, venez faire retentir nos Temples des chants d'une sainte allégresse, bénissez le Dieu qui par cette éclatante victoire assure à notre Religion sainte tant de consolations, à notre Roi tant de gloire, à notre France tant de splendeur; mais aussi conjurez-le de profiter dans sa miséricorde de l'attendrissement que ses bienfaits font éprouver à tous les cœurs, pour les unir ensemble par un lien plus durable et plus fort; et d'éclairer les Français d'une lumière si vive, de les toucher par une grâce si puissante, que tous confondent désormais la religion, le Prince et la Patrie dans un même et seul amour.

10 juillet 1830.

MANDEMENT

DE MGR. L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES,

A L'OCCASION

DE LA MORT DU PAPE PIE VIII.

Etienne-jean-françois BORDERIES, par la miséricorde Divine et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Evêque de Versailles, au clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, salut et bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

La Sainte Eglise Romaine, N. T. C. F., pleure encore une fois de son veuvage. Une mort imprévue, en lui ravissant le Souverain Pontife Pie VIII, vient de la remplir de consternation et de douleur. A peine étoit-il assis sur le Siége de saint Pierre, et déjà il nous faut déplorer sa perte et renoncer aux consolantes espérances que faisoient concevoir sa piété profonde, sa longue expérience, ses douces et pacifiques vertus.

Mais si la mort en frappant sans pitié les dignités les plus hautes, apprend aux choses humaines quelle est leur instabilité, du moins il est une grandeur que ses coups ne peuvent atteindre et qui n'a point à redouter ses humiliantes leçons. C'est à la chaire de Saint Pierre qu'est assuré ce glorieux privilége : la parole de Jésus-Christ lui garantit une durée immortelle, et il s'est engagé à la soutenir jusqu'à la fin des siècles sur d'inébranlables fondements. Les successeurs du Prince des Apôtres, qui s'y placent tour-à-tour, n'y trouvent pas, il est vrai, une défense contre la loi commune de la mortalité, mais leur trône vénérable n'a pas de vicissitudes à craindre. Au milieu des orages qui renversent tout autour de lui, il demeure debout; et tandis que de siècle en siècle des systèmes divers naissent pour bientôt mourir, l'autorité de ses leçons reste toujours vivante, et ses oracles ne seront réduits au silence que par la ruine de l'univers.

Offrez donc au Seigneur, N. T. C. F., d'humbles et ferventes prières; obtenez, par l'ardeur de vos soupirs, que le Pontife que nous pleurons, dépositaire ici-bas des trésors de la miséricorde divine, y participe

lui-même à son tour; et que celui que l'Esprit-Saint désignera pour nous consoler de sa perte, soit l'héritier de ses vertus, comme il doit l'être de son pouvoir.

11 Décembre 1830.

MANDEMENT

DE MGR. L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES,

POUR

LA PUBLICATION DU BRÉVIAIRE DE SON DIOCÈSE.

ÉTIENNE-JEAN-FRANÇOIS BORDERIES, par la miséricorde Divine et par la grâce du Saint-Siége Apostolique, Évêque de Versailles, au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, salut et bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

La nécessité d'un Bréviaire pour le Diocèse de Versailles, étoit reconnue de tous; aussi les Pasteurs, obligés de suivre les usages des différents Diocèses dont le démembrement compose aujourd'hui le nôtre, s'affligeoient d'être privés de la consolation (1) *d'honorer Dieu dans un même langage*, et désiroient vivement que des prières com-

---

(1) Uno ore honorificetis Deum. (*Rom.* 15.-6.)

munes rendissent en quelque sorte plus étroits les liens de la charité qui doit les unir. Bien plus, dans leur zèle pour la gloire de Dieu, ils éprouvoient quelque confusion de voir que l'Eglise de Versailles, sortie naguère, par l'autorité du successeur de Pierre, du milieu des secousses et des ruines de l'Église gallicane, portât encore sur le front les traces de sa récente origine, paroissant ne vivre que d'une vie empruntée, ni se soutenir que sur des appuis étrangers. Comment, d'ailleurs, différer l'exécution prompte de ce dessein, quand on voyoit la plupart des Ecclésiastiques n'avoir entre les mains que des Bréviaires que l'amitié leur avoit transmis, ou que leur avoit offerts le hasard, et dont les empreintes attestoient la vieillesse et le trop long usage; mais, surtout, nous étoit-il permis à nous-mêmes de souffrir plus long-temps que, par une contradiction révoltante, on rencontrât dans notre Diocèse sept Diocèses à la fois; que, suivant les diverses Paroisses, on adoptât des rites et des usages divers, et qu'enfin l'Église de Versailles ne pût se glorifier (1)

(1) Fiet unum ovile, et unus pastor. (*Joan.* 10.-16.)

d'avoir un seul bercail comme elle avoit un seul Pasteur.

Après de mûres réflexions, nous nous sommes donc livré à cette importante entreprise ; les Bréviaires les plus récents nous ont servi de modèle; des Ecclésiastiques, profondément versés dans la science liturgique, nous ont éclairé de leurs lumières, et appuyé de leur concours ; après des efforts pénibles, mais soutenus, nous avons enfin ménagé à l'Église de Versailles la consolation d'avoir aussi son Bréviaire. Mais surtout, le plan que nous avons suivi nous prépare une consolation plus solide. Les différents psaumes assignés à chaque jour de la semaine, se rapportent à un sujet unique et tendent au même but. Les passages de l'Écriture et des SS. Docteurs ont été recueillis avec soin et choisis avec discernement. Enfin, peu contents d'honorer les Saints dont le nom est célèbre dans tout l'univers chrétien, nous présentons au culte de notre Diocèse ceux qui lui tiennent de plus près et qui l'ont illustré par leur naissance, leurs exemples ou leur mort. Voilà nos titres pour espérer que le Prêtre fidèle trouvera dans ce livre, qu'il reçoit aujourd'hui de nous, l'adoucissement à ses amer-

tumes, la force contre ses épreuves, et le courage dans ses périls. Ce livre précieux sera donc sans cesse entre vos mains, N. T. C. F., surtout dans ces temps d'affliction et de scandale, où (1) *l'orgueil de ceux qui haïssent Dieu s'élève et monte chaque jour*, où l'impiété (2) *désolant comme un sanglier farouche, l'héritage de Jésus-Christ*, fait retentir dans notre France, ou plutôt jusqu'aux extrémités du monde, le bruit de ses blasphêmes et de ses fureurs. *Quelle sera*, dit S. Chrysostôme, *quelle sera la ferveur du Prêtre quand il se présente, au pied du trône de la divine miséricorde, médiateur de ses frères et chargé d'exposer les besoins, non de sa patrie seulement, mais du monde chrétien tout entier* (3)!

A toute heure vous l'aurez sous la main ce livre de la prière, compagnon inséparable d'un bon Prêtre, son ami fidèle, son con-

---

(1) Superbia eorum, qui oderunt te ascendit semper. (*Psal.* 73.-23.)

(2) Exterminavit eam aper de silvâ. (*Ps.* 79-14.)

(3) Qualem enim eum qui pro civitate totâ, quid dico, civitate! imò verò pro universo mundo legatus intercedit, deprecatorque est apud Deum, quaem, quæso, esse opportet! (S. Chrys. *De Sacerd.*)

seiller et son guide. C'est là qu'empruntant à David ses immortels cantiques, tantôt vous sonderez avec lui les mystères les plus profonds, tantôt vous laisserez couler les larmes du repentir, tantôt vous vous livrerez aux transports d'une sainte allégresse (1) : le *psaume*, dit Saint Ephrem, *met les démons en fuite, dissipe les fantômes de la nuit. La piété y trouve son délassement, la jeunesse sa défense, la vieillesse sa consolation.* C'est là, pour parler le langage du pieux auteur de l'Imitation, c'est là que *les Saintes Écritures ouvriront devant vous ces riantes prairies*, où les brebis, sous la conduite des pasteurs, viendront chercher de salutaires pâturages ; c'est là que les incorruptibles dépositaires de la tradition, ces illustres docteurs, nos pères et nos maîtres, vous offriront un éclatant flambeau pour vous diriger à travers les ténèbres qui nous gagnent et nous enveloppent de toutes parts.

---

(1) Psalmus dæmones propellit ; psalmus telum in tremoribus nocturnis. Psalmus divinorum requies laborum ; psalmus infantibus tutela, psalmus senibus consolatio. (S. Ephrem, *Tract. Ludricis abstinendum.*)

Enfin, c'est là que le Prêtre, à la vue des exemples des Saints, comprendra que c'est peu de célébrer chaque jour leurs louanges, si l'on ne s'efforce avant tout d'en suivre les traces et d'en imiter les vertus.

L'importance de ce dessein n'a pas échappé aux vénérables chanoines de notre Église cathédrale, et quand ils nous ont entendu développer le projet que nous avions conçu, et le plan sur lequel nous devions en suivre l'exécution, consultant moins encore l'affection qu'ils nous portent, que l'intérêt de notre Diocèse et celui de leur propre ferveur, ils ont fortifié notre résolution par des suffrages unanimes, et répondu à ce que nous avions droit de nous promettre de leur piété, de leur science, de l'aménité de leurs mœurs et de cette union fraternelle dont ils nous offrent chaque jour l'attendrissant spectacle.

Cependant, tandis que nous entrons dans la carrière de l'Episcopat sous ces heureux auspices, recevez de nos mains, N. T. C. F., ce livre sacré que la bonté de Dieu nous charge de vous offrir. Mais ce seroit peu de le feuilleter sans relâche, la piété la plus vive, l'attention la plus soutenue doivent accompagner les prières qu'il va vous

fournir. (1) *En effet*, dit Saint Cyprien, *quelle indignité, quand on adresse à Dieu ses supplications, de se laisser entraîner et séduire par de vaines et profanes pensées! Avez-vous alors autre chose à songer, sinon que vous vous entretenez avec votre Dieu, et comment voulez-vous qu'il vous entende quand vous ne vous entendez pas vous-même?*

(2) *Chantez donc des cantiques au Seigneur, vous qui lui êtes consacrés; mais pour remplir cette fonction céleste, il faut l'intelligence et la pureté du cœur. C'est à ce prix que vous verrez non plus seulement les Anges, mais le Maître des Anges lui-*

---

(1) Quæ enim segnitia est alienari et capi ineptis ac profanis cogitationibus cum Deum deprecaris? Quasi sit aliud quod magis debeas cogitare quam quod cum Deo loquaris. Quomodò te audiri à Deo postulas, cum te ipse non audias? (Cypr. *De orat. Dominicâ.*)

(2) Psallite Domino, sancti ejus, duo autem necessaria sunt in psalmodia, intellectus et immaculati cordis devotio. Tunc, non Angeli solum, sed Dominus Angelorum venit, ac se libentissime interponit; et evenit quod dicitur per prophetam, psallam et intelligam in viâ immaculatâ. (Petrus Blesensis, *De Vitâ Clericorum.*)

même, descendre et prêter l'oreille à vos chants, et vous aurez aussi le droit de dire avec David: c'est en marchant dans une voie pure et sans tache, que j'applique mon esprit à connoître le Seigneur et ma bouche à chanter ses louanges.

27 Février 1829.

MANDEMENT

DE MGR. L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES,

POUR LA PUBLICATION

DU CATÉCHISME DE SON DIOCÈSE.

ÉTIENNE-JEAN-FRANÇOIS BORDERIES, par la Providence Divine et la grâce du Saint-Siége Apostolique, Évêque de Versailles; au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction en N. S. J.-C.

C'est aux objets les plus chers de votre affection, N. T. C. F., à cette aimable et douce portion de notre troupeau, pour laquelle nous formons, avec vous, des vœux si ardents et si tendres; c'est à vos enfants que nous consacrons aujourd'hui le fruit de nos longues méditations, et de nos plus chères sollicitudes. C'est entre leurs jeunes mains que nous remettons ces éléments de la Doctrine chrétienne, où la vérité, ce

pain céleste qui nourrit les forts, se convertit en lait, pour sustenter le premier âge. Nous ne craignons pas qu'ils opposent aux enseignements de la foi les résistances ou les dédains. Les passions n'ont pas encore troublé le sommeil de leur innocence, le monde ne les a pas encore séduits par ses illusions et ses prestiges; et la Religion se présentant à ces cœurs simples qui n'ont point d'intérêts secrets à défendre contre elle, sa voix maternelle les touche, et sa divine lumière réjouit doucement leurs premiers regards.

Mais quel fruit leur reviendroit-il de ces heureuses inclinations et de ce goût naturel pour les vérités saintes, si de coupables parents laissoient s'effacer ces touchantes dispositions par leur criminelle insouciance? Et de quoi serviroit l'instinct secret qui les fait soupirer après le pain de la sainte parole, si personne, au sein de leur famille, ne se mettoit en peine de satisfaire leur avidité? Et toutefois ils ne sont que trop communs ces parents insensibles aux vrais besoins de leurs enfants, qui les laissent croupir dans une ignorance impie, et qui s'accoutumant à regarder la Religion comme une affaire politique, pensent qu'elle doit

en subir les vicissitudes, et relèguent son étude parmi celles que les événements publics ont condamnées à l'oubli et au mépris. Entraînés par un affreux système d'impiété ou d'indifférence, ils se bornent, comme ils s'expriment, à faire de leurs enfants d'honnêtes gens, et se contentent de leur donner quelques principes vagues de justice et de droiture, sans songer à leur offrir, dans les dogmes et la morale de notre sainte Religion, le seul fondement sur lequel une vertu solide puisse jamais s'établir. C'est ainsi que ces parents aveugles sacrifient tout à la fois le plus sacré de leurs devoirs, le bonheur de leurs enfants et leurs propres intérêts, aux stériles, ou plutôt aux cruelles spéculations d'une désolante philosophie.

En effet, le titre de père impose sans doute à celui qui le porte de grandes et importantes obligations; mais la plus sainte, la plus indispensable de toutes, c'est d'instruire ses enfants de leur Religion, et de leur inspirer un respect profond pour ses enseignements et pour ses ordonnances. Faites connoître, disoit le Seigneur aux Israélites, faites connoître mes préceptes à vos enfants. Assis dans votre maison, ou

dans le cours de vos voyages, le matin à votre réveil, et le soir avant votre repos, rappelez-leur sans cesse le souvenir de ma loi. (*Docete filios vestros ut illa meditentur. Quandò sederis in domo tuâ, et ambulaveris in viâ, et accubueris, atque surrexeris*. Deut. 11-19.) Ainsi le comprenoient ces illustres Patriarches qui s'appliquoient avec tant de soin à graver les préceptes du Seigneur dans le cœur de leurs enfants, se plaisoient à leur raconter les merveilles que sa droite avoit opérées en faveur de son peuple; et ne se lassoient point de leur redire quels droits lui donnoient ses bienfaits à leur reconnoissance. Ainsi le comprenoit Tobie, quand, au milieu des revers qui purifioient sa vertu, il soutenoit la confiance d'une famille consternée, en lui racontant les anciennes miséricordes du Seigneur; et pensoit que, malgré sa pauvreté, son fils seroit, après lui, riche de la véritable richesse, si son père lui transmettoit la crainte de Dieu et la connoissance de sa loi pour héritage. (*Noli timere, fili mi; pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum, et recesserimus ab omni peccato, et fecerimus benè*. Tob. 4-23.)

Ces sentiments seront les vôtres, parents chrétiens, si le même esprit vous anime, et si c'est la foi qui vous révèle l'importance et la sainteté de vos devoirs. En effet, Dieu vous a revêtus d'une grande et admirable autorité. Il vous établit près de vos enfants pour en être les anges tutélaires. Vous êtes les instruments de sa Providence, les représentants de son autorité; enfin, vous êtes comme des dieux au sein de votre famille. (*Ego dixi, dii estis*, ps. 81.) Mais cette haute élévation vous impose de grands devoirs. Si Dieu veut que vos enfants vous respectent, si les plus terribles châtiments doivent être un jour le prix de leur indocilité, il veut que vous leur appreniez à le respecter à son tour. S'ils doivent trouver en vous des anges chargés de veiller à leur garde, ce n'est pas seulement pour apprendre de vous à recueillir, pour prix de leurs fatigues, des richesses périssables; mais aussi à combattre, comme le jeune Tobie, les monstres qui les attendent sur le chemin de la vie, et qui menacent à chaque pas leur inexpérience. Enfin, si vous êtes auprès de vos enfants les ambassadeurs et les instruments de la Providence, ce n'est pas seulement pour imiter sa bonté

qui leur départit chaque jour les biens nécessaires au soutien et à l'agrément de la vie, mais encore sa sollicitude qui les appelle à la connoissance de sa loi et leur aplanit la route du devoir et de la vertu.

Mais quand le seigneur exigeroit de vous, N. T. C. F., avec moins de rigueur, ce soin de donner à votre famille une éducation chrétienne, l'intérêt même de vos enfants vous en feroit une loi.

Vous nous parlez sans cesse de votre amour pour vos enfants; vous ne songez qu'à leur assurer des jours sereins et paisibles. Quand il s'agit de vos enfants, le moindre péril vous alarme, la plus légère maladie vous consterne; si le chagrin répand quelques nuages sur leur front, votre tendresse n'omet rien pour les dissiper. Vous ne travaillez, en un mot, vous ne vivez, vous ne respirez que pour vos enfants; et celui qui voudroit élever sur votre amour pour eux le plus léger soupçon, feroit à votre cœur le plus sensible outrage. Cependant, il nous est permis de vous le demander, est-ce un amour éclairé que celui que vous ressentez pour vos enfants, vous qui ne prenez aucun soin de leur donner une éducation chrétienne? Quoi! vous êtes

sans cesse occupés de leur corps, et vous ne donnez aucun soin à leur âme. Vous ne négligez rien pour soutenir cette maison de boue, que, malgré vos efforts, la mort forcera bien un jour de s'écrouler; et la plus noble portion d'eux-mêmes, leur âme, qui doit éternellement survivre à cette destruction, vous la jugez indigne de votre sollicitude. Vous leur inspirez le goût des satisfactions terrestres, et vous leur laissez ignorer les doux plaisirs de la piété. Vous les instruisez avec soin dans les sciences profanes; et vous leur faites acheter par de longs dégoûts le vain espoir de nourrir un jour leur orgueil d'une misérable fumée de réputation et de gloire; et vous ne leur racontez point l'histoire des miséricordes du Seigneur; vous ne leur parlez point des prodiges sans nombre sur lesquels s'appuie sa Religion sainte; vous ne les entretenez point des hautes espérances auxquelles il appelle ceux qui suivent sa loi. Mais surtout, est-ce consulter le soin de leur bonheur, que de laisser éclore dans leur cœur le germe de tous les vices, sans leur présenter les remèdes propres à l'étouffer?

Car vous ne prétendez point, sans doute,

que vos avis suffiront pour redresser en eux ce penchant funeste qui porte les hommes au mal avec tant de violence. Vos avis pourront bien obtenir d'eux certaines vertus extérieures, dont la pratique facile flatte l'amour-propre , sans exiger du cœur de véritables sacrifices ; mais la Religion seule peut former des vertus solides et corriger de perverses inclinations. Quelle est donc votre cruauté d'exposer ainsi vos enfants aux assauts de toutes les passions, et de leur refuser les seules armes qu'ils pourront opposer à leur violence ! Comment se défendront-ils, en effet, des tourments de l'ambition et de l'amour des honneurs, s'ils ne connoissent pas les ineffables abaissements du Fils de Dieu, ni ses cruels opprobres, ni ses humbles leçons? Comment éteindront-ils la soif des richesses , s'ils ignorent que c'est aux pauvres que Jésus pauvre a promis d'incorruptibles trésors? Comment étoufferont-ils la rage de la vengeance, si l'Évangile ne leur a pas fait connoître la loi céleste de la charité , et la douceur de pardonner une offense ? Mais surtout, comment se garderont-ils du poison de la volupté, si vous ne leur avez pas enseigné que leurs corps étoient le temple

de l'Esprit-Saint, et qu'ils ne pouvoient sans crime prostituer à l'infamie des membres devenus les membres de Jésus-Christ lui-même? Encore si les passions, avec leurs tourments et leurs amertumes, étoient les seules suites de votre négligence à donner à vos enfants une éducation chrétienne; à la mort, du moins, ces maux auroient un terme; mais les supplices qui doivent les en punir dans une autre vie, accuseront éternellement votre barbare insouciance. Non, dit saint Chrysostôme, qu'on ne m'impute pas de suivre imprudemment l'ardeur inconsidérée de mon zèle; mais je ne crains pas de les regarder, ces parents qui négligent d'instruire leur famille de la loi de Dieu, comme plus cruels et plus coupables mille fois que s'ils trempoient leurs mains dans le sang de leurs enfants. (*Hos ergo patres, quod nemo tamen me commotiùs dicere quàm veriùs existimet, parricidis ipsis immaniores sceleratioresque dixerim.* S. Chrys. *De Vitâ monasticâ.* lib. 3.) En effet, continue ce saint Docteur, le père indigne de ce nom qui donne la mort à son enfant, sépare son âme de son corps; le père qui néglige l'instruction chrétienne de son fils, lui prépa-

rera dans l'enfer, pour l'âme et pour le corps, la plus horrible destinée. L'enfant, dont un père barbare tranche les jours avant le temps, devoit du moins un jour payer à la nature cet inévitable tribut; l'autre, au contraire, ne doit qu'à la négligence de ses parents la mort irremédiable qui devient son partage. Bien plus, la gloire de la résurrection dédommagera le premier de sa fin prématurée; mais pour le second plus d'espérance, et ses douleurs ne connoîtront d'autre terme que celui de l'éternité.

Au reste, laissez-les croître et avancer en âge, ces enfants que vous n'avez pas voulu instruire de leur Religion, et ils se chargeront eux-mêmes de vous punir de votre négligence. Déjà, quoique jeunes encore, ils vous effrayent par les inclinations déréglées qu'ils vous laissent entrevoir : leur indocilité, leurs murmures, leur amour pour l'indépendance, et peut-être même la dépravation précoce de leurs penchants vous font concevoir des pressentiments sinistres. Et quoique, pour vous étourdir sur les dangers qui vous menacent, vous aimiez à vous en prendre à l'inexpérience et à la légèreté; en secret cependant, vous ne pouvez vous défendre d'en prévoir, avec effroi,

les suites déplorables : l'événement va bientôt justifier vos craintes.

Vous aviez compté Dieu pour rien dans l'éducation de vos enfants, vous n'aviez pas voulu leur parler de sa Loi, vous ne leur aviez jamais fait entendre ses promesses et ses menaces; vous auriez rougi de les entretenir d'un Paradis ou d'un Enfer; et séduits par les sophismes de l'incrédulité, vous avez pensé que pour les porter à l'accomplissement de leurs devoirs, il suffisoit de l'intérêt personnel, et de je ne sais quel sentiment d'honneur que les plus habiles savent à peine définir; il est juste que Dieu vous laisse recueillir enfin le fruit de vos leçons. D'abord la foiblesse de vos enfants étoit le seul lien qui les attachoit à leur devoir, et la crainte le seul frein qui les rendît dociles à vos commandements; l'âge vient les en affranchir, et désormais, pour se diriger, ils n'ont plus que les préceptes dont vous avez nourri leurs premières années; vous allez enfin en reconnoître, mais trop tard, l'impuissance.

Votre fils va devenir ardent pour le plaisir, ami de la dépense, ennemi de toute contrainte; foulant aux pieds toutes les bienséances, brisant avec violence les liens

les plus sacrés. Ne prétendez pas le ramener au devoir par vos représentations. Il pouvoit en paroître ému dans le premier âge : sa dépendance, son orgueil blessé, peut-être un fond de bon naturel excitoient en lui cette sensibilité passagère. Mais, parce que vous n'avez pas voulu fonder son éducation sur les vérités graves et menaçantes de la foi; parce que loin de lui présenter les titres sacrés que Dieu vous donnoit à son respect, vous avez pris soin d'écarter ces idées vénérables, et provoqué entre vous et lui une scandaleuse familiarité, il ne traite plus avec vous que comme son égal, et ne souffre qu'avec une impatience dédaigneuse des avis que vous ne lui présentez cependant qu'entourés de honteux et indignes ménagements. Et quels motifs pouvez-vous en effet lui offrir qui puissent l'arrêter dans le cours de ses désordres? Quoi, son intérêt? Et quel intérêt plus puissant pour lui que de satisfaire des penchants dont vous ne lui fîtes jamais un crime? Sa santé? Il vous dira que ces vaines alarmes sont l'apanage de la vieillesse, et qu'il préfère après tout quelques jours coulés dans les plaisirs, à une longue vie passée dans une fastidieuse modération. Son honneur? Mais si les hom-

mages secrets sont pour la vertu, n'est-ce pas le vice que le monde accueille avec empressement, et qu'il invite à ses amusements et à ses fêtes? Essayerez-vous de le toucher par la vue de votre douleur? Vos larmes lui sont importunes sans l'attendrir. Lui parlerez-vous enfin des droits que la nature vous donne à sa reconnoissance? Il a appris à l'école de la philosophie, qu'il ne doit vous tenir aucun compte de la naissance qu'il a reçue de vous.

Il ne vous reste donc plus qu'à dévorer vos larmes, et à gémir sur un aveuglement qui vous fit négliger, dans l'éducation de vos enfants, le seul moyen capable d'en assurer le succès. Vous n'avez point voulu leur parler d'une autre vie ; ils bornent à celle-ci toutes leurs espérances. Vous ne leur avez point appris à respecter les commandements de Dieu, et par un juste retour, Dieu permet qu'ils méprisent les vôtres. Vous avez négligé de leur faire connoître les saintes maximes de l'Evangile, et les maximes corruptrices du monde sont les seules qu'ils veulent suivre désormais. Ainsi ne vous étonnez pas si pour fruit de l'éducation qu'ils ont reçue de vous, ils rejettent tous vos conseils, bravent toute pudeur, se plongent

dans les plus honteux excès. Bornez votre prudence à cacher leurs désordres dans l'ombre du secret, heureux encore si leurs déportements, devenus la fable et le scandale de votre patrie, n'impriment pas à votre nom un opprobre éternel.

Ah! plutôt, N. T. C. F., inspirez à vos enfants la crainte du Seigneur et l'amour de sa Religion, par vos leçons et par vos exemples. Formez-les de bonne heure à nos pieux usages, et que les saintes pratiques du Christianisme leur deviennent familières au sortir du berceau; que leurs premiers pas se dirigent vers nos Temples; que leurs mains, foibles encore, sachent déjà tracer sur leur front le signe de notre salut, et que leurs langues n'essayent de se délier que pour bégayer aux pieds du Seigneur les témoignages de leur amour et de leur reconnoissance. Aimez à parler sans cesse à vos enfants du Dieu dont ils portent l'auguste ressemblance; du Sauveur qui paya leur rançon par des tourments cruels; de l'Eglise dont ils doivent suivre les lois et chérir l'autorité maternelle; de l'enfer où le vice les entraîneroit sans retour; du Paradis où la vertu peut seule les conduire. Mais surtout au jour du Seigneur, à ce jour que

Dieu réclame tout entier, au lieu d'en consumer les restes dans une indigne oisiveté ou de coupables délassements, que votre demeure devienne un second Temple; que vos enfants s'y serrent autour de vous, tantôt pour entendre de votre bouche, avec une aimable avidité, le récit des miséricordes du Seigneur, et des prodiges de sa puissance; et tantôt pour répéter avec vous ces cantiques, doux héritage de nos aïeux, et naïve expression de leur foi comme de leur innocente allégresse. Mais, puisque Dieu attache des grâces plus abondantes aux leçons des Prêtres de la loi nouvelle, et qu'il leur a spécialement commis le soin de nourrir les petits et les simples du pain de la parole, envoyez vos enfants à l'Ecole sacrée que l'Eglise tient ouverte pour eux.

O nombreux Enfants répandus dans ce Diocèse! O cher et tendre objet de notre paternelle sollicitude! que ne nous est-il donné de vous réunir tous dans une même enceinte, de vous voir tous vous pressant autour de votre Evêque, de vous faire connoître les ordonnances du Seigneur, ses titres à votre obéissance, ses droits surtout à votre amour; de lire dans vos regards les pieux mouvements de vos âmes, d'en de-

viner les saintes ardeurs, et de contempler le spectacle le plus attendrissant que la terre puisse jamais offrir : celui de la jeunesse unie à l'innocence. Hélas! cette consolation fut long-temps la nôtre ; instruire l'enfance des vérités chrétiennes fut, durant de longues années, notre obscur, mais bien doux emploi. On vous le dira peut-être; mais nul ne pourra vous dire quel prix notre cœur attachoit à tous ces biens, ni quelle fut l'amertume de nos regrets quand il fallut consentir à les perdre, ni quel attendrissement nous éprouvons encore à ces chers souvenirs ! Du moins, dans les instructions que nous vous adressons aujourd'hui, vous recueillerez les fruits de notre longue expérience; votre zèle à les mettre à profit servira de modèle à ceux qui doivent les entendre après vous à leur tour; vous les conserverez vous-mêmes dans vos familles comme un cher et doux héritage; et nos leçons se transmettant ainsi de bouche en bouche, nous aurons l'incomparable privilége d'être long-temps, pour ce Diocèse, le Précepteur et l'Apôtre de l'enfance. (*Ego pascam vos et parvulos vestros.* Genes. 50-21.)

O chers enfants qu'attendent dans le che-

min de la vie tant de piéges et tant de douleurs, venez près des Ministres de J.-C.; venez chercher d'avance des consolations pour l'infortune, des forces pour les jours du combat. Ne tremblez pas à la vue de ces maîtres que la Religion a formés pour vous, ne craignez pas qu'ils vous présentent un front sévère, ni que leur dureté fasse couler vos larmes. Instruits eux-mêmes par les exemples du Sauveur, ils savent avec quelle douceur ce divin Maître daignoit admettre l'enfance à ses leçons; ils s'efforceront de l'imiter, et vous ne connoîtrez avec eux d'autre crainte que la crainte de Dieu, d'autre sujet de pleurs que le malheur de lui être infidèles. Riches, ils vous apprendront à mépriser les richesses; pauvres, ils vous apprendront à chérir votre pauvreté. Au lieu des funestes maximes qui nourriroient votre orgueil ou corromproient votre cœur, ils vous apprendront à chérir le nom de Chrétien plus que les titres les plus fastueux, et l'innocence plus que tous les trésors. Au lieu de la mollesse de ces chants qui énerveroient vos âmes et leur prépareroient la honte et les remords, ils vous enseigneront à faire retentir les voûtes de votre sainte école des hymnes consacrés à célébrer les

charmes de la vertu, et les douceurs qu'on goûte à pratiquer ses lois. Il est vrai qu'ils vous diront qu'il ne faut craindre que Dieu ; mais ils vous apprendront aussi à respecter vos parents, à chérir vos amis, à vous montrer secourables pour l'indigence, compâtissants pour le malheur ; et vous sortirez de leurs mains pour remplir avec ardeur vos obligations diverses, et consacrer à la Patrie votre industrie, vos talents, et s'il le faut, votre valeur.

O! génération nouvelle, dernier et frêle espoir de l'Eglise affligée, accourez aux invitations de cette mère tendre, et que votre empressement à venir entendre ses leçons la console de la désertion de tant d'ingrats qui la délaissent, et mêle quelque joie à ses ineffables douleurs!

10 novembre 1831.

MANDEMENT

DE MGR. L'ÉVÊQUE DE VERSAILLES,

A L'OCCASION

DU CHOLÉRA-MORBUS.

Etienne-Jean-François BORDERIES, par la Providence divine et la grâce du saint Siége Apostolique, Évêque de Versailles; au Clergé et aux Fidèles de notre Diocèse, Salut et Bénédiction en N. S. J.-C.

Le fléau dont les ravages désoloient depuis long-temps l'Europe, N. T. C. F., mais qui ne nous faisoit encore entendre que de loin ses menaces, vient tout-à-coup de franchir l'intervalle qui sembloit nous garantir de ses atteintes, et la Capitale du Royaume se voit surprise par sa funeste apparition. Ce mal est trop près de vous, N. T. C. F., pour ne pas réveiller nos alarmes, et nous inspirer, pour les intérêts de notre troupeau

les plus vives sollicitudes. Il est vrai, la sensibilité, les lumières et les prévoyances du premier Magistrat de ce Département, le zèle des nombreux Coopérateurs qui secondent ses desseins, le charitable concours de tous les gens de bien, tout sembleroit devoir calmer nos craintes; mais le cœur d'un père se rassure-t-il jamais quand il s'agit du péril de ses enfants? C'est donc vers l'Arbitre souverain de nos destinées, vers celui qui blesse et qui guérit, qui frappe et qui ressuscite, que nous tournerons avant tout nos regards; c'est lui que nous conjurerons d'oublier nos iniquités, de se souvenir de sa miséricorde, et de dire comme autrefois à l'Ange, Ministre de sa colère: C'est assez; retenez votre bras. (*Ait Angelo percutienti populum; sufficit, nunc contine manum tuam!* Reg. 2. 24.)

Il est vrai, N. T. C. F., c'est quand le Seigneur est irrité contre nous, que la Religion nous exhorte à le fléchir par nos mortifications, et qu'elle promet au jeûne et aux austérités le privilége de désarmer sa vengeance. Mais puisque d'un avis unanime, les hommes les plus habiles dans l'art de guérir et les plus dignes, par leurs principes, de notre confiance, s'accordent à

reconnoître que les aliments de la pénitence pourroient, dans les conjonctures présentes, compromettre l'intérêt même de votre conservation, la Religion remet à des jours plus sereins l'exécution de ses Décrets, et les sacrifices du cœur sont les seuls que va vous demander son indulgence maternelle. Puisqu'il faut donc y consentir, et que nos justes craintes nous en font un devoir, nous allons vous affranchir des obligations que, pendant la sainte Quarantaine, l'Église impose à tous ses Enfants. Cette Loi du jeûne et de l'abstinence, si vénérable aux yeux des Disciples de la Foi; cette Loi qui, transmise d'âge en âge depuis les Apôtres jusqu'à nous, a traversé dix-huit siècles sans consentir jamais à perdre la rigueur de ses droits; cette Loi va céder pour un moment à une Loi plus puissante encore, celle de la Charité.

Mais nous devons vous avertir de la part de Dieu, N. T. C. F., qu'il est de nombreux dédommagements qu'exige de vous cette condescendance. Montrez pour le malheur une compassion plus tendre; soutenez par des secours plus abondants la vieillesse et l'infirmité; versez dans le sein des pauvres de plus abondantes largesses;

étouffez dans votre cœur ces passions cruelles qui font tout à la fois votre honte et votre tourment, cet amour de la volupté qui vous avilit, cette fureur pour les richesses qui ne dit jamais c'est assez, cette soif de la vengeance qui ne soupire qu'après le sang, cette ambition qui survit encore au milieu de tant de ruines et de débris. Pratiquez la Loi céleste que J.-C. est venu apporter à la terre, et dont l'accomplissement est le caractère propre de ses Disciples et de ses amis; ouvrez votre âme aux saintes impressions de la charité fraternelle, et que cette aimable et douce vertu vienne rafraîchir votre cœur, calmer ses agitations, et mettre un baume sur ses douleurs. Enfin, venez plus souvent dans la maison de Dieu, gémir de vos égarements, implorer sa clémence, et par votre fidélité consoler J.-C. des blessures que font à son cœur l'ingratitude qui l'oublie, la lâcheté qui le trahit, l'apostasie enfin qui blasphème son nom et qui le persécute.

31 mars 1832.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.

SERMONS.

CONFERENCES ECCLESIASTIQUES.

MANDEMENTS ET LETTRES PASTORALES.

FIN DE LA TABLE.

